L'ARCHE Editeur

Fabrice MELQUIOT

Loin des avalanches

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de : L'Arche Editeur 86 rue Bonaparte 75006 Paris contact@arche-editeur.com Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment. Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se

réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Loin des avalanches

Poèmes et voyages

Fabrice Melquiot

J'ai passé, dans le temps d'une année, par des villes étrangères ; New York, Valparaiso, Porvenir, Buenos Aires, San Francisco, Kaboul, Porto, Rome, Delhi, Bénarès...

Ce n'était pas de ces voyages qui détournent la vie des mois durant, mais un seul chemin en bordure des constructions ordinaires, où j'allai sans autre but que celui d'écrire chaque jour un poème au moins ; puis je revenais à la définition de moi-même et la définition du monde, qui changeaient l'une et l'autre.

En route, il fallait, dans la vitesse du passage, de ses sens tout ouvrir, puis tout savoir refermer derrière les mots, sans pour autant altérer l'instant des naissances.

Organiser cet enclos pour l'air respiré, et ses traces ; ce qu'en passant je manquais d'absolument précieux, ce que j'étais capable de reconnaître de rare.

Il s'agit là des restes d'un mouvement contre soi, car chaque texte drague la mort et soudoie la vie, pour qu'ensemble elles parlent.

Je n'ai pas toujours été sincère, tout n'est pas dit.

Mais sont vrais les lieux élus, bien des personnes aussi, que je traversai en cherchant pour elles des abris de phrases. Et le temps d'écriture de chaque poème répond à son inscription dans le jour qui l'a vu naître.

J'ai cherché à ne pas craindre les sécheresses ou le silence, jamais considérer le voyage comme la piste du plaisir; mais comme une forge dont on n'est pas le forgeron, une forge du hasard et des héritages étranges; rougis, les outils de l'écoute; et brûlant le métier du regard; pour tisser, enfin.

Les tableaux présents dans ce recueil sont l'œuvre de Jean-Marc Brunet. Nous nous connaissons depuis longtemps, et depuis longtemps j'espérais que sa peinture puisse répondre à mon écriture (il a peint à partir des poèmes) ; c'est comme la traduction d'une traduction. C'est aussi un dialogue, presque malgré nous. Et puis c'est un ailleurs tout entier, libre au-dedans du livre.

Les photographies, quant à elles, ajoutent à la réalité du puzzle, ainsi qu'aux rêves, en compagnie des mots et des tableaux. Elles s'y frottent, échancrent le jeu de pistes. Elles prétendent *faire jouer* les traces et la distance. Rien de plus, car je ne me prétends pas photographe.

Tout ça, je l'espère, dessine les contours d'un monde, dont j'aimerais ne plus être, au fond. Qu'il ne reste que ce jeu de traces et de distance(s). En suspension, en attente d'être saisi par d'autres que moi, car rien ne m'appartient de tout cela. J'aimerais vraiment être, avoir été englouti, si vous le permettez. Disparu, libéré.

Viendra plus tard peut-être un temps de recul, où l'on sera rendus à l'immobilité, à la lenteur; quand les avions ne voleront plus, quand les trains seront à la casse et les bagnoles rongées de mousse, alors le lointain méritera sa peine, ces difficultés qu'aujourd'hui on s'évertue à déclencher, pour abuser un monde lourd de balises et de tracés.

J'aurai une joie neuve à être cloué, j'espère.

En attendant, j'ai fait l'oiseau.

1. New York City

01/01/2006 - 10/01/2006

Où gisent les prismes de Gance, le bleu Klein, Julianne Moore et la plus belle fille du monde.

2. Santiago du Chili, Valparaiso, Puerto Montt, Porvenir...

08/02/2006 - 02/03/2006

Où gisent Victor Eduardo Vera Cortez, Miss Electricity et ta grammaire des ruines.

3. Buenos Aires

02/03/2006 - 08/03/2006

Où gisent tes poumons à recoudre, la voix de Marikena et le corps de Grâce.

4. New York City II

15/04/2006 - 22/04/2006

Où gisent les sept couleurs du roman de Maurice Roche, Coney Island et ta jetée.

5. San Francisco

03/05/2006 - 09/05/2006

Où gisent les perroquets de Russian Hill et la petite fille sans allumettes. Le fantôme de Richard Brautigan.

6. Kaboul

11/06/2006 - 23/06/2006

Où gisent un air de solitioude, la nuit toute entière et cet enfant berger qui avait les dents pointues.

7. Porto

30/06/2006 - 08/06/2006

Où gisent mes poings ouverts, sur les rives du Douro et les plages de Foz.

8. Corofin, Oughterard, Leenane, Inishmaan...

15/08/2006 - 22/08/2006

Où gisent l'âne et ses braiements furieux, l'île aux éoliennes et le billard du soir.

9. Rome - Naples

16/09/2006 - 21/09/2006

Où gisent un entonnoir et des fleurs de cerisiers.

10. Athènes – Salonique - Athos

23/10/2006 - 31/10/2006

Où gisent les moines Jacques et Arsenius, Louis-Auguste Blanqui et Anastasia Petrenko.

11. Oslo

10/12/2006 - 13/12/2006

Où gît une paire de bottines rouges, mais au fond pas de raison de gueuler.

12. Delhi – Orchha - Bénarès

20/12/2006 - 07/01/2007

Où gisent les jardins de Lodhi, Jagdish Prasad Bajpaï et un milliard cent trois millions d'hommes.

New York City

Rebecca on the bed

New's Year's Day sur la quatorzième, au 222 West, New York City, veines battantes contre Meatpacking District; ta jugulaire, victorieuse des migraines, renonce à s'épancher dans l'urbain amour, se régule dans la cuisine blanche et noire; comme la lumière, variateur au plus bas; tu dors chez une certaine Mirabelle Ordinaire.

« Ô ma douloureuse Emeraude » écrit Abel Gance à cette page, de celles qu'on sacrifie au hasard pour lancer les livres à partir des livres ;

Tu ouvres Prisme à la page coïncidence ;

- Eviter d'écrire serré -

Te dis-tu,

Que le serpent des murs et les mots dans leur vitesse ne s'accordent pas sur ta strangulation;

Voici comment tu te contredis.

Caroline t'offre des cartes postales.

Photos de Nan Goldin; tu t'arrêtes sur *Anthony at the sea*, *Brighton*, *England*, *1979*. Etais-ce déjà toi qui regardais la mer, quand tu étais Anthony?

Car tu te reconnais!

Toutes ces vies qui furent nôtres, ce grand accident qu'est ton hier; ces autres que vous fûtes, et c'est classé dans l'armoire de n'importe qui, avec les vieilles baskets.

Ce soir, King Kong n'est pas de sortie ; les blondes peuvent rentrer seules ôter leurs faux ongles

Et décrocher

La timbale des rêves.

Tout à l'heure, à peine extrait des nuées, dans le grand avion blanc des arrivées, sur l'immensurable mikado des lampes, tu cherchais si déjà tu renaissais de quelque cendre ou pour quelqu'un.

2 janvier 2006

Lam Shi Lin

Au mur de la Bonbonnière, Julianne Moore arbore sur le sein droit son autographe. Les mangeurs d'omelettes l'estompent dans la furtivité du désir, essuyant leur regard sur sa signature. Tu peines à empêcher le tien qui traque un J majuscule bouclant presque dans l'aréole (c'est plein d'huile de friture).

Oatmeal, bananes et raisins secs pour lester l'estomac et la jeunesse te débordant, *Some more tea ?*

Une Madre Latina s'autorise à ton encontre un *Feliz Happy New Ano* sur lequel meure quelque nation linguiste ; elles finiront toutes au même sabir, usé des dissonances.

Alors let's walk!

L'hiver jette ses eaux sur le monde :

Un givre d'arbres noirs pose contre le ciel sa tête constellée.

Vous partez, entre humains de bonne fortune, flasher la Bartholdi, en bouffons impassibles; Cohortes légères, emboîtant le pas des boiteux de la vie :

Vous n'avez sous la dent que la mémoire des autres, étrangère et sanguine,

Surfez sur notre héritage sans laisser de trace, goûtez la douleur d'être héritiers, entre humains de bonne compagnie, sans vous inquiéter de jeter au futur son beau quartier de viande, qu'il se repaisse fièrement de vous, non ;

Un vieux brandit, fier et contrit, un sabre de Jedi en signe de ralliement pour son vermeil bataillon,

Une blonde joufflue éclate de rire dans les pigeons, tuant un oiseau,

Des Japonais font terriblement bien les Japonais,

La Bartholdi exhibe sa verte oxydation, vous préférez, c'est sûr, votre teint diaphane de visiteurs sous la pluie ; ensemble vous êtes bien, la vieille Histoire et vous, dans le même circuit fané.

Happy Misère!

Tu enfiles ton bonnet jusqu'aux yeux et t'adonnes à tous tes contraires ; car il faut entretenir avec soi des discordes, afin d'avoir toujours un compte d'avance à régler.

Ce ne sera pas sur l'Île de Samuel Ellis :

Registry Room, Dormitory Room: vestiges polis, reliques karchérisées, propreté chérie, souvenez-vous du regard de ces hommes, émigrants des univers clos, prenant la mer pour renverser dans leur assiette le rêve des pavés d'or qu'on embrasse à pleine bouche, souvenez-vous de leur joie au pied de la Bartholdi, oubliez leur crasse et la puanteur de ceux qui prennent la route pour tout changer.

C'était clean:

Faire branler son destin
Lui ôter son socle
En sculpter d'autres pour demain
Cet inconnu qu'est demain, dont on ne sait jamais très bien s'il faut le tutoyer

C'était clean!
C'était le bon vieux temps!
Regardez ces sourires!
Welcome to America!
Welcome it's all for you!

Tu regardes, chasseur dans la horde, Tu photographies des photographies. Absurdement ces visages te manquaient, parents lointains Qui ont su nouer un balluchon.

Tu chutes sur les bottes de cuir d'Anna Kurdna, qu'elle portait lors de son premier voyage aux Etats-Unis

La barrette à cheveux d'Idalina de Jesus Silva, 1918

L'éventail de Carmella Esposito Imperato, 1911

Les lunettes d'Alexander Mason, Ecosse, 1925

L'ourson au ventre duquel Johann Karl Schneider confia toutes ses économies

La Bible de Larsine Jensen

La clef de la maison de Biella, où Giovanni Stramesi vécut de longues années, avant de penser que New York était vrai

Une photo d'Alba Stramesi à l'âge de 19 ans ; belle à crever sur la route et pas vouloir réparer, 1925

Les portraits de Hila Gumbs Fenwick, Trinidad et Tobago, 1924

La famille Kiyonaga, d'Hiroshima, 1918

Les sœurs Squadrito

Anna Sorokin Schifrin, ses enfants Max et Fannie

Rudolf Wolf

Anna Schiller

Sonya Jochenson

La famille Joseph Szigeti, 1917

Lilian Lewis

Adela Hellerman

John et Rocia Watka

Lam Shi Lin, Canton, Chine, 1920 : dont les sept fils gagnèrent les Etats-Unis avec leur père, Bing Wong, mais le *Chinese Exclusion Act* l'empêcha de les rejoindre ; elle mourut en Chine, loin des siens, avant que la loi ne fut abrogée.

Le livre de prières de Nathan Hofstetter, Pologne, 1899

Et doucement tu effaces, pour t'efforcer de reconnaître dans ton poème, ce que devraient savoir tes tripes, ces dés que ta pensée devrait relancer, pour la beauté du jeu de vivre :

Tu chutes sur les bottes de cuir d'Anna , qu'elle portait lors de son premier voyage aux Etats-Unis
La barrette à cheveux d'Idalina , 1918
L'éventail de Carmella , 1911

Les lunettes d'Alexander , Ecosse, 1925 L'ourson au ventre duquel Johann Karl confia toutes ses économies La Bible de Larsine La clef de la maison de Biella, où Giovanni vécut de longues années, avant de penser que New York était vrai Une photo d'Alba à l'âge de 19 ans ; belle à crever sur la route et pas vouloir réparer, 1925 Les portraits de Hila , Trinidad et Tobago, 1924 La famille Kiyonaga, d'Hiroshima, 1918 Les sœurs Squadrito Anna , ses enfants Max et Fannie Rudolf Anna Sonya La famille Joseph , 1917 Lilian Lewis Adela John et Rocia Lin, Canton, Chine, 1920 : dont les sept fils gagnèrent les Etats-Unis avec leur père, Bing , mais le *Chinese Exclusion Act* l'empêcha de les rejoindre ; elle mourut en Chine, loin des siens, avant que la loi ne fut abrogée. Le livre de prières de Nathan , Pologne, 1899 Tu effaces -T'efforcer de reconnaître -Ton poème -Savoir tes tripes -Ces dés que ta pensée -La beauté du jeu de vivre -Mais tu chutes sur les bottes de cuir d' , qu'elle portait lors de son premier voyage aux Etats-Unis La barrette à cheveux d' , 1918 L'éventail de , 1911 Les lunettes d' , Ecosse, 1925 L'ourson au ventre duquel confia toutes ses économies La Bible de La clef de la maison de Biella, où vécut de longues années, avant

de penser que New York était vrai

Une photo d' à l'âge de 19 ans ; belle à crever sur la route et pas vouloir

réparer, 1925

Les portraits de , Trinidad et Tobago, 1924

La famille , d'Hiroshima, 1918

Les sœurs

, ses enfants et La famille , 1917

et

, Canton, Chine, 1920 : dont les sept fils gagnèrent les Etats-Unis avec leur père, , mais le *Chinese Exclusion Act* l'empêcha de les rejoindre ; elle mourut en Chine, loin des siens, avant que la loi ne fut abrogée.

Le livre de prières de , Pologne, 1899

« Je veux bien revivre mon existence, mais du balcon », écrivait ce soir Abel Gance.

Toi, tu aimerais descendre du balcon. Tu aimerais descendre du balcon.

Tu effaces -

Reconnaître -

Ton poème -

Tes tripes -

Ta pensée -

La beauté du jeu de vivre -

3 janvier 2006

Old Fulton Street

Brooklyn Bridge, un mardi dans la nuit; Marcher sur les voitures.

Pluie sur l'East River;

Là-bas, Seaport envoie au diable ses hélicoptères.

A la table des fast-foods, on recense les endormis : Une main sur l'épaule suffit à les relever Des manches croisées de leur blouson de cuir ; Le sommeil laisse à leur front une trace identique À celle des longs prieurs, tournés vers La Mecque.

Brooklyn Bridge, un mardi dans la nuit ; Tu n'as pas de capuche et blasphèmes à tout va Par goût de l'insulte cachée dans le nœud du mouchoir.

Tu en as après le ciel.
Tu en as après la nuit
Après la poésie
Furtivement la grâce
Old Fulton Street
Les cheveux verts de Randy
La petite Céline de Bruxelles
Ajustant chez Grimaldi leur dernière nuit ensemble.

No Man's I Land

A Coney Island Barrissent dans la langueur des mouettes Les monstres de l'hiver.

S'entredévorent les solitudes Sur le plancher sableux.

Carnaval invisible Sous la fusée d'Astroland,

Un cerf, un tigre, un bonhomme de neige : trois baudruches inhumaines pour dire qui l'on est, fortuitement, ce matin.

Au Café Volna, tu bois l'expresso russe d'une poupée candy ; Spassiba Mademoiselle des Grands Froids.

Sèche un piranha par-dessus les mets vitreux qu'on offre aux suicidaires.

Brighton Beach désosse l'été passé, les anciens soleils, membre après membre.

Quand la joie n'a plus cours Deux marcheurs égarés donnent à la saison L'enfant chétif de l'espérance.

Tous les manèges ne s'éteignent pas

Derrière le grillage.

Addendum à l'I Land

« Je me sens creux et triste comme un violoncelle sans archet » écrit Abel Gance, page 323.

Fut-il lui aussi l'otage du cœur, à Coney Island en hiver ?

4 janvier 2006

Julianne Moore

Elle entre dans ce café sur Jane Street Avec mari et gosses Lève un doigt d'éphélides S'y reprend à deux fois Commande un French Toast Et tu crois que c'est toi.

Times

Full screens de Times Square, suçant la moelle épinière de vos astres Vies remises à plat ; Vingt-quatre années d'images par seconde creusent la rétine Passants par milliers sur le life-floor Routine pour les titans que vous êtes, ivres de soulever l'idée des montagnes.

Tes bottes de sept lieues se heurtent aux verticales.

La toile des mondes enfermés dans les angles, avec sa propagande : Spiderman est Marchands d'enseignes Electricien. Cent mille impedimenta ; pourtant tu as l'allure d'un taureau amoureux ; tous, à bien y regarder, glissez dans le corral en embrassant les mouches.

Soleil béat, saignant sans tacher le long des skyscrapers.

New-York City embrase 173 nationalités dans la fièvre surannée de Broadway Vieux flipper, à vendre, état neuf Promesses de tilt Eternel.

Tu observes alors les filles sur Times Square, cherchant le bonheur en grandes marques, dont les talons servent à la séduction de fer à cheval et de démesure Tu les vois qui passent en volant, la tête dans les chevilles de Zeus, leur corps comme ce papier de riz Qu'on préfère aux cadeaux.

A l'intérieur, tu emballes le cadavre sourd de l'Aventure La relique du danger La Parole donnée L'arme que tu te sens prêt à poser sur la tempe de la beauté Pour la faire parler.

Tu marches dans l'aquarium, tout au fond bleu
Rouge
Orange
Un arc-en-ciel pixélisé
Tout au fond
New-York
Un poisson
New-York City
Une anguille électrique qui demande la permission pour nager.

World Troubled Curse

Quand tu regardes le ciel au-dessus de Ground Zero Tu ne le vois pas Tu te demande si tu as rêvé, encore Et le rêve fait écran Et le ciel, c'est deux arbres qui portent des noms de verre.

Invisible, en sa chair même Tout ce que tu regardes apprend À faire exploser l'absence
Volontaire de la mort, elle se lance au vide, à la présence
Le sang est poussière, et plus rien
Poussière est faite
Les cris sont poussière, et plus rien
Silence
Il y a une voix, parfois
Dans la glaise des bulldozers
Qui dit une prière.

Passent les voitures Contenant les humains qui restent Passent les piétons, contenant les en allés Mémoire est faite

Tu écris ici le nom de Waleed Joseph Iskandar, dont tu as aimé la musique.

Quand tu regardes le ciel au-dessus de Ground Zero Tu imagines que tu te souviens Et tu vois au ciel Des marionnettes de glace et de nylon Qui tombent pour la nuit des temps.

Tu penses à cet enfant que tu feras un jour Qui apprendra comment ça tombe Une marionnette de glace et de nylon A laquelle on avait donné un nom d'homme.

Tu regardes Caroline Elle pleure Il fait froid, mais tu ne lui prends pas la main.

Tu baisses les yeux, enfin Et c'est la terre Nulle Inhabitée.

Inhabitée.

Vous allez acheter des chemises au discount Tu en prends six, qui t'iront toutes trop grand Et une petite écharpe noire Sur laquelle est cousu le poitrail d'un dragon Et tout le feu, dedans.

Sue

West Village et Greenwich

Rues en apnée jusqu'aux rives de l'Hudson, où elles se noient, consentantes ; Il y a des toilettes publiques ; à l'entrée, un homme fait et défait ses lacets, Humant l'aisselle portoricaine relevée dans la glace, à l'instant où tu passes Il a quarante ans, une coupe à la brosse et des pompes en croco Une gourmette où l'on peut lire le prénom Sue.

Deux pisseuses hispano se prostituent dans une supérette sur Christopher Street Sous le climatiseur, il est écrit en lettres capitales : *HERE EVERYTHING IS DISCOUNT*

Le soleil meurt dans l'Hudson, les poumons pleins d'eau Toute la ville Manhattan.

Le type à la gourmette disparaît dans un chiotte, avec vingt centimètres de virile compagnie
Peut-être quinze
Peut-être moins
C'est le jeu.

Les rues dégorgent de vieux pédés promenant leur chihuahua Ils te regardent souvent Changer de direction.

Les femmes sont d'une beauté tuante ; on voudrait les mettre sous verre, avec les papillons.

Le type à la gourmette ressort du chiotte, triste et soulagé Sort aussi de ton poème ; il n'a rien à y foutre.

To Sue Forever

Tu écris un mot d'amour, qu'elle ne lira jamais.

Julianne Moore II

Aujourd'hui

À la Bonbonnière Sur Jane Street Tu as commandé un French Toast Sans penser à toi.

Défaites

Modigliani prenait le train à Victoria Station ; posant sa joue vitreuse contre le rêve futur de votre visage, il s'endormait, enfant captif.

À Kaboul, on vendait de petites filles, 140 euros pour qu'un mariage ait lieu, entre des sacs de riz dont on ne fait pas des gerbes de joie.

Picasso et Braque peignaient le même tableau, le même été, presque sur la même toile, presque de la même main.

Braque et Picasso, l'espace d'un été, étaient presque un seul homme, à deux mots près : *Ma Jolie*, inscription demeurée sur la toile de Pablo quand Georges est redevenu Georges ; les peintres ne sont pas fiables à cent pour cent, car un peintre n'aime pas bien être celui qu'il est trop souvent.

À Bagdad le jour de l'An, explosaient sept personnes, à la même seconde, qu'aucune horloge n'aurait voulu marquer.

Tu parles de guerres et de peinture, avec le miroir et la lampe ; tu attends une réponse, encore.

Tu piques deux rêves à deux réalités.

Ça donne rien de bon pour demain, ça donne que le temps passe entre chiens et chats, sans que les deux bouts se rejoignent jamais.

Ça donne rien qu'un mot écrit contre le visage de toi, triste comme un système d'alarme dans un coffre à jouets.

Ca donne rien de bon.

Ça donne rien que toi, une lampe, un miroir et quatre pensées grises.

Heureusement, dans cinq milliards d'années, quand s'éteindra le soleil Sur l'espérance et les doutes
Nous ferons dans un grand feu glacial
Fondre nos os saturés
Pour reprendre le vol
Des atomes ailés...

Klein

Ce matin

Devant le *Bleu* de Klein

Tu te souviens de Grâce, qui te confiait : j'ai une tante alcoolique

Dans un passage près de la rue Jean-Baptiste Pigalle ; c'est là qu'elle vit, peut-être là qu'elle est morte

On ne se parle plus

Un jour, elle m'a dit, cherchant dans son verre le rouge idéal : le bleu d'Yves, ma chérie, on allait l'acheter ensemble à la droguerie Ça ne coûtait pas grand-chose.

Ce n'était pas le vin, ni l'étourdissement du temps, Ils avaient été amants et comme tous les amants Ils fabriquaient de la couleur.

Affolement de la lune à son premier quartier

East Village Près de Gramercy Park Une femme mangeait des fleurs en cousant son prénom sur un canevas de poche C'était un brisant de Jacques Dupin Illisible.

Brisant

Tu ne fais rien qu'attiser les morts En écrivant :

C'est des bottes de sept lieues Cette phrase « Je me vois ».

Water-Lily Bloomberg

Tompkins Square Park La vitre fut lavée, où pleuvaient dans les eighties Piquouzes et vieux dentiers.

Autour du kiosque en ruines Ont poussé champs de cravates Et filles maquillées pour la nuit.

Robert Wyatt passe en silence entre les gouttes De loin tu le regardes amasser mousse Et son fauteuil pourrait parler.

Sa barbe est une colombe écartelée Sous ses yeux.

D'un immeuble sur Saint Mark's Place Soudain Surgit une petite paraplégique en collants de laine rose Dans les quinze ou seize ans ; Son fauteuil ressemble lui aussi À une colombe écartelée.

D'autres paraplégiques sur Saint Mark's Place Jetant l'aluminium de leur siège Soudain ils sont vingt ou trente Et la vie semble une olympiade Pour immobiles.

On entend crier plusieurs fois Wyatt Wyatt Wyatt
On l'entoure - plutôt trente ou quarante La petite aux collants de laine rose tend son papier la première
Elle s'appelle Water-Lily Bloomberg
Les roues de son fauteuil cognent à Attendez
Pardon
Les roues de mon fauteuil, elles cognent contre Je vous demande pardon, Monsieur Wyatt
Tenez, je vous en prie

Ecrivez:

Je m'appelle Water-Lily.

« AWater-Lily Bloomberg, dans l'amitié d'une rue ».

Robert signe ses autographes en riant Sur Saint Mark's Place Tous ils rient de ce bon cœur aux jambes coupées C'est une association de quartier Avec un nénuphar pour éclaireur.

Et c'est vrai La lumière.

8 janvier 2006

Johnny Brautigan

Johnny Cash
Menton sur sa guitare folk
Pense à June Carter
Quand elle écarte
Les cuisses longues et tendres des nuages
Que galbent le manque
Du corps de June contre le corps de Johnny.

C'est ainsi que tu lis sur le visage de l'homme L'amour qu'il jette dans les choses Comme un vieux briquet A la pierre morte Attendant le recyclage des flammes.

Richard Brautigan remonte le temps sur une de ces tondeuses à gazon Que les pelouses américaines Dans l'herbe vomie Finissent par manger.

Il aimerait revenir au mur blanc de la première ligne écrite Et s'exécuter En peloton de lui-même Mourir là.

Car il manque parfois Ce temps vierge de signes Où l'on flotte en dehors de tout Inhabitant l'ensemble de soi De l'autre Et des tondeuses à gazon.

Demeuré sans demeure Avec étouffée dans la main creuse La pierre du briquet Morte avant d'avoir aimé.

Une femme qui s'appelle June Un brin d'herbe plus haut que les autres Une lettre Un alphabet La putain d'écriture.

Un instant, traversant la rue sous l'affiche publicitaire Ignorant jusqu'à toi-même

Tu te remets à naître.

À déplier soigneusement

Ce que là, dans le travelling du dimanche, tu empruntes à l'advenu Pour le cristal de demain ; Quand la mémoire sera du pain à jeter aux oiseaux Tu mordras dans ce murmure :

Souviens-toi l'œuvre de l'amitié dans les rues sourdes au silence Harlem et l'Abyssinie Le Pasteur Calvin O. Butts, éponge ses libelles avec un mouchoir blanc Le soleil qui parfois crève le vitrail pour élire un illuminé Dans la congrégation baptiste

I'm not at war.

Souviens-toi les hosties de solitude, qu'on prend dans sa bouche à plusieurs Les dim sum sur les trottoirs de Chinatown Et les fortune cookies Avec à l'intérieur une rose des vents Un Nord improbable Le parchemin de l'incertain

Tu lis sur le tien : Ne te repens pas d'avoir vécu.

Souviens-toi de croire ce que disent les Chinois

Et cette phrase d'Abel Gance :

« Mon rire en ce moment vous étonne ? Je ne pleure pas toujours avec mes yeux »

Je ne pleure pas toujours avec mes yeux.

I'm not at war.

Il suffit d'écrire une phrase deux fois et elle vous appartient Souviens-toi de ces phrases qui t'ont appartenu Souviens-toi de cette niche que tu as construite pour les mots Dans laquelle dorment les montagnes Et l'infini des villes

Harlem et l'Abyssinie

Souviens-toi du rail cassé Où cent fois se rejoue le sermon du Pasteur Calvin O. Butts ; Voie de garage pour travellings jetables

En sortent les tonnes de muscles en suspension sur le Madison

Sonics de Seattle contre les Knicks

Un freak mâchant un cigarillo, jogging noué sous les genoux avec de la ficelle ;

Largué sur le trottoir, près d'Union Square

Harlem et l'Abyssinie

Une femme friquée, des bêtes mortes autour du cou

Se caressant la nuque

Mais rien ne la démange :

Les bêtes se tiennent bien, mortes et douces!

Toutes les femmes friquées se caressent la nuque

A un moment donné;

Elles savent qu'un homme les regardera

A un moment ou à un autre

Se caresser la nuque

C'est pour ça

Qu'elles existent!

I'm not at war.

Des enfants qui traversent la chaussée en riant

Et la phrase d'Abel Gance

Le sermon du Pasteur Calvin O. Butts

Junkies

Loosers

Mangeurs d'aubes

Joueurs de couteaux

Homeless

Tu achètes un badge I'm not at war.

Harlem et l'Abyssinie

Les ombres de Grace Church Depuis le bus vers South Ferry

Un type danse sur la double ligne jaune, te tire plusieurs fois la langue en roulant des yeux et du cul

Souviens-toi de ne pas marcher droit

Souviens-toi des hommes et des femmes, piégés dans des vies devenues leur compagne, avec qui ils s'entretiennent

A voix basse

Dans des schémas de rues

Harlem L'Abyssinie

Partout des vies qu'on veut light et qui finissent Dans un fortune cookie.

9 janvier 2006

Désolé vieux, c'est moi qui l'ai vue

Charles Bukowski peut ravaler son aiguille à chapeau :

Sur le Brooklyn Bridge, entre dix-sept et dix-huit heures Vouée à l'indigo du ciel Vivait irréellement Retenant dans sa patiente immobilité L'idéal des élégies ; Rendant cons les essayeurs de poèmes De ton espèce :

La plus belle fille du monde.

Dans la vitrine de chez Tiffany, il y a un ours

Tu as vieilli.
Pourtant du caniveau
Il te semble
Ne jamais avoir retiré
Le bateau de papier.

14 Butterfly Street

Il y a dans son visage une guisarme cachée Le paraphe oublié d'une larme un peu vieille Un papier vélin de lèvres où l'alphabet n'agrège Que les baisers patients.

Il y a dans son rire une dague à laquelle, pour se sauver d'elle-même, parfois elle donne un autre métier que celui de tuer Ou un prénom encore Celui par exemple d'un garçon chez qui elle garde de vieilles coutumes Comme parfumer les matins et les soirs.

Il y a dans ses mains une arbalète Pour sortir Guillaume Tell des Enfers William Burroughs Tous les repreneurs du défi Car il y a une pomme dans ses mains Et des raisons de vivre ou de mourir – toujours se mesurer.

Parfois elle ne choisit pas et dans le quasar de ses doigts Dessine une marelle Un caillou Plusieurs manières de sauter.

Elle s'en remet à d'autres, en mains propres.

Il y a dans son ventre une serre où vibrent des danaïdes Et les ruines d'une très ancienne ville Qu'on n'a jamais goûtée qu'en touriste; Pour y défaire ses lacets, un soir.

Il y a dans ses yeux ce grain de beauté qu'elle a sur l'épaule gauche ; Car il se fait tard et tout se brouille : De ta vue et de sa peau

De sa peau et de l'âme extrême encagée, là, derrière,

Magiquement louée au séjour des chances :

New York City en janvier

Il n'a pas fait froid

N'est-ce pas?

Est-ce que tu as eu froid?

Est-ce que –

Là, maintenant, un peu?

Ce n'était pas l'hiver, vois-tu

Mais une saison détournée, qu'on a forcée à se poser là.

Bonne nuit

Tu lui dis bonne nuit, qu'ensemble au moins vous rangiez

Deux mots

Dans la même chambre.

Il y a dans ses yeux tant de chemins brouillés qu'à la pointe de l'Île, elle te cherche un crayon;

Mais tu ne sais pas écrire avec la proue des ferries!

10 janvier 2006

Jeu de massacre

Par la fenêtre de la chambre Relevé de toute fonction Corps scandé pour les chiens Tu regardes au lointain S'inachever dans la brume Un building de vitres et de suie.

C'est un hôtel où Donald Trump

Bande

Contre une poitrine plusieurs fois

Recommencée (modèle déposé de *seins lourds mais hauts*, presque volant par-dessus les épaules *mais* cachant le nombril)

Et retient depuis l'aube

Entre index et pouce manucurés

Sa perruque de vieille coquette.

C'est un hôtel où éclatent par dizaines Les rires turquoise de pucelles en santé Aimant ce nom qu'elles ont donné Au Yorkshire de Maman : Lobotomy, avec un Y à la fin.

C'est un hôtel pour top models, princes ou self-made-men Héritiers, stars, parieurs heureux Hôtel International Où l'on ne dénombre pourtant Que fort peu de nations.

On entend dire : mais non, bien sûr que non, le *peuple* n'existe pas ; Et l'on fait à Marx une moustache au stylo plume Alors qu'il a déjà une barbe.

On commande à toute heure des grappes de raisin transgénique Qu'on laisse pourrir dans des coupes d'ivoire Mais il est si doux d'avoir du raisin à toute heure Qu'on ne se lasse pas du groom.

La piscine est ouverte la nuit. Qui nage la nuit, dans ces hôtels ? Quel dangereux sportif métaphysique ?

Ah, ça y est:

Donald Trump a baissé la garde;

Il rebandera en mars ou avril, c'est promis.

Tu écris dans l'inachevé climatique

A même les nuées

Cette phrase de Picasso:

« J'aimerais vivre comme un pauvre qui a beaucoup d'argent »

Il faut des jours de brume

Sonner l'alarme

Et balafrer l'horizon de quatre blagues :

Jeu d'hypothèses (la perruque de Donald ou les poils de son chien ?)

Moqueries fragiles (vraiment pucelles ?)

Milliardaire en slip (je vous assure que c'est lui, c'est Trump, mais peut-être en calecon)

Le raisin des riches (j'en veux pas)

Et ne pas relancer dans ses veines

La course rouge et pâle

Du gibier de mélancolie.

Laveur de vitres

À l'angle de la 7^e avenue avec la 16^e rue Tu dégaines ce matin les dernières cartouches de la joie Comptant les escaliers de secours Et le peu de nuages.

Tu te trouves avec les façades une certaine ressemblance : Amantes immuables de l'érosion Tournesols électriques et vains Empêchés dans les plans et les toiles.

Tu es solide et vieux comme une brique Un carreau cassé pour la respiration d'une chambre Sans lit.

Tu es droit comme un I penché.

Cette façade ; Tu es son laveur de vitres Vertige dominé Sur la balançoire Parce qu'il faut être encore demain Laveur de vitres.

Il n'y a peut-être qu'une seconde de transparence, mais tu y entres sans frapper.

Irma Livingstone, consultable à toute heure

Affalée sur un divan zébré La gorge débordante La diseuse de bonne aventure Se plaignait dans son rez-de-chaussée Du forfait de son mobile.

« Je n'ai pas assez d'heures, vous comprenez ? Je paie trop cher pour trop peu d'heures »

Et dans sa boule de verre blanc L'opérateur lui répondit :

« Madame, c'est la vie, c'est toute la vie. »

Santiago du Chili, Valparaiso, Puerto Montt, Porvenir...

Florianópolis

Dans la nuit d'un long-courrier
En mal d'un carnet où dresser pour l'instant
Son petit crucifix blanc
Tu écris sur le sac à vomir
Le nom de ces villes floues
Sous l'avion, qui leur coupe le ciel
En fines tranches de néant.

Brasilia Gurupi Belo Horizonte

Au dos des sièges qu'encombrent vos corps Mord une meute d'écrans-loups Tous les regards, toutes les faces Et elle réduit le monde, les continents A des pixels qui font pour les enfants Une ronde un peu chienne Avouons.

Et parfois vous activez
Dans le couloir du zinc
Le flux des sangs dans les veines
Par dizaines
Centaines
Arpenteurs contraints
Suspendez vos pas
Sur les nuages endormis
Balbutiez de fatigue
Des paroles fœtales
Enroulées sur vos langues
Près des chiottes
Fiancez à un esquimau glacé
Vos haleines brûlées de mauvais encens.

Tu frottes tes yeux entre index et pouce Il en sort de vieilles visions Que tu enfermes dans le sac à vomir Sous les mots que tu écris :

Les yeux de Grâce quand elle jouit du bonheur consenti

Chaque fois que la grâce a des yeux

Chaque fois que tu consens à fermer les tiens

Sur le sommeil des nuages

Et le règne des abeilles

Quand tu dois faire l'autopsie

De l'un, de l'autre

Tu ne consens plus

Ne consens plus.

Une mère donne le sein gauche à un enfant léopard, puis le droit

D'autres gosses dorment la bouche ouverte :

Merles crevés

Qui attendent la béquée

De l'après

Une fille avec un visage de renard

Transforme les hommes alentour

En poulets

Une vieille très classe asperge son vieux

D'une eau de Cologne surtout pas de Cologne

D'une autre ville insoutenable

Où il y a un zoo de bêtes souffrantes.

Pocos de Caldas

Uberaba

Rio de Janeiro

Tu écris sur le sac à vomir

Pour empêcher le parfum de la vieillesse

D'entrer dans la carlingue

Tu n'as plus de sac où, si d'aventure il te venait, à cause de l'eau pas de Cologne, l'âge, les bêtes et - bref : nulle part où s'évider -

Pour passer le temps

Tu demandes à l'hôtesse de chercher ton âme dans les rangements prévus à cet effet

- S'il vous plait, Mademoiselle

Elle te regarde en figeant son sourire d'arbalète

- Votre âme, Monsieur?
- Je l'ai rangée dans le coffre à bagages
- Et elle ressemble à quoi, Monsieur?
- Je ne me souviens plus. Je l'ai achetée avant de partir, au duty-free
- Je ne savais pas qu'à l'aéroport -
- Elle est toute neuve, vous la reconnaîtrez à ça : elle est neuve
- Je ne vois rien, Monsieur, je ne vois rien
- C'est elle, c'est tout à fait elle!

Dialogue peut-être interrompu

Par le manque de place Sur le sac à vomir.

> 9 février 2006 Santiago du Chili

Les forges et le vent

Tu marches sur ton salut Comme sur la partition d'une chanson finissante Ecrite par un aveugle Epris de géodésie Mais la Terre a ses limites Dont certaines couvent les œufs d'ici.

Santiago du Chili Jour d'été austral Dans le siphon des pollens Tu marches vers la forge d'une légèreté retrouvée N'étais pas revenu depuis trois ans Le ticket des bus a changé Le président, c'est Madame.

Dans la rue Paris, on peut lire sur une façade :
« Ici on a torturé, on a tué
Nous réclamons la justice et la paix »
Le Général en prison
Le Général pend au bout de l'oubli
Car l'oubli fait ses nœuds
Papillons
Une heure plus tard, un homme en débardeur blanc
Recouvre, indifférent, le frais souvenir des pochoirs
A la peinture blanche.

Tu marches sur ta foi, pour en trouver la sortie Et quel est le Dieu de tout ça ? Le Caïn des villes ? L'Abel des voyages ? D'où vient leur prénom et l'origine du tien ? De combien de forges échouées ?

Tu marches sur des questions tatouées Invisiblement Sur ton cou de taureau.

C'est un moment crucial, le moment où l'on marche sur soi Et la voix du dedans retombe au-dedans Que vive l'écho jusqu'aux montagnes de banlieue L'écho de soi s'entretenant avec soi Au nom de ces paroles Qu'on entraîne à gravir Les échafaudages.

Toutes ces questions.

Tu marches sur ta chance En espérant que la male heure Sonne tard dans la nuit Et qu'offert à la foule paradoxale Tu manques son réveil.

Souris donc, te dis-tu Marche et souris Les truites sourient quand elles échappent à l'hameçon Tu bois des litres de lymphe Souris.

Tu rentres à l'hôtel, ta tête en besace par-dessus l'épaule.

Le Rio Mapuche est d'un brun d'écorce ; Il emporte avec lui Une idée de chaque arbre.

Les filles ont du ventre en traversant les ponts Car les fillettes font des enfants en traversant la rue ; Ils ne font pas exprès, les petits garçons.

> 10 février 2006 Valparaiso

Fac-similé

La brume des heures premières A passé les collines dans le char de fer blanc Incendié lentement Par le soleil D'autres pyromanes, sans doute Prenant le ciel de Valparaiso Peu à peu, pour jouer.

Personne ne te touche Personne n'a l'idée de te toucher Tu n'as personne à toucher Il ne te vient plus l'idée de toucher quelqu'un Alors tu remarques un rideau sale qui pend comme une larme gelée à l'extérieur d'une fenêtre, au dernier étage d'une maison verte et rose.

L'idée de l'amour est sous les livres que tu as emportés Fleur qu'on fait sécher.

Ce serait parfait d'enterrer là Le son de la caisse claire.

Rendre ta copie du sentiment N'être plus prêt qu'à ça : rendre une copie.

> 11 février 2006 Valparaiso

L'envol des femmes chiliennes par-dessus les toits, déguisées en cigognes

(à Veronica et Olga)

Tu as vu passer, tandis qu'enflait du jour le kyste dans la nuit, Des gorges par milliers, éclairant l'aube grise, les barges et les rafiots L'envol des femmes chiliennes par-dessus les toits, déguisées en cigognes Ne tenant plus au bec

Les enfants des faiseurs

La remorque des tâches, des dus et de leurs formes

Tu as vu passer des seins, des fesses, leurs membres dénoués

Par-dessus les comptoirs où trinquent les maris, créatures du vent n'étant plus qu'une haleine

Un visage fourbu, opaque ou bien fuyard

Tu as vu passer les rires enfin comme des caresses qu'on s'administre sans honte

L'envol des femmes chiliennes par-dessus les toits, déguisées en cigogne

Fumant dans les nuées des cigares au menthol

Remontant, pleines d'enfance, leurs bas sur le dos de pélicans ivres

Dans un murmure, osant maudire leur couvée de dents neuves

Elles voyaient loin, soudain : la France, l'Italie, la Lune, l'autre Amérique

Et leurs cuisses frappaient le vent comme des poulains

Et leur bassin trop large, leur ventre fripé, et leurs yeux d'ouragans,

N'empêchaient pas le ciel de leur ouvrir ses tentures

Elles étaient belles, d'une injuste manière pour les oiseaux marins

Tu as vu passer les filles-mères, les mères célibataires, femmes seules, veuves, épouses solitaires,

Dans le ciel, des ballons crevés

L'envol des femmes chiliennes par-dessus le devoir de vivre la vie qui se présente Sans qu'elles aient eu le temps de se présenter à elle.

Juan Ignacio Balcells Marty

Il y a près des plages de Ritoque

Une utopie mourante:

Ville ouverte et désuète

Où serpente une rose au hasard des chardons naturels ;

C'est là que dort sous les eucalyptus Godofredo Iommi,

Architecte fou croyant en l'inutile.

Il avait construit sur des champs, des dunes et sur du vent

Un monde se voulant monde autrement:

Murs dressés contre des arbres, pour qu'apprennent à se toucher arbres et murs

Des maisons qui n'étaient que fenêtres, peut-être même seulement vitres

Labyrinthes de briques rouges, ne menant qu'à soi-même

Rigoles pour ruisseaux qui n'existent pas, mais pourraient exister

Amphithéâtre pour bavarder parfois avec les morts qui passent!

Maintenant.

Godofredo Iommi repose en paix parmi ses amis

Dans un silence d'herbier.

Et ce matin

Il tombe une pluie d'une espèce inconnue

C'est un fruit exotique, ce matin, la pluie, sur Ritoque.

Dans les cheveux de Loreto, l'eau change en cristal tous les visages de l'averse

Tu lui prendrais bien la main pour boire

Le sang de l'inquiétude

Dont s'abreuvent ses heures;

Elle a la figure de cette barque au loin, tu trouves,

Et tu aimes sa main.

Comment lui dire qu'il faut vivre les questions ?

Contre un talus, tandis que vous marchez Tu lis sur une pierre :

> Juan Ignacio Balcells Marty Nacido el 14 de marzo de 1969 Muerto el 8 de diciembre de 1974 A qui Enterrado El 8 de diciembre de 1976

Tu te demandes où était son corps durant les deux années qui séparent sa mort de son enterrement.

Qui l'a gardé?

A-t-on dormi près de lui, sans pouvoir s'en détacher?

L'a-t-on aimé?

Lui a-t-on fait la toilette sept cent trente fois ?

Dans l'attente d'un miracle, a-t-on raconté des histoires à sa dépouille ?

Qui pense à lui, aujourd'hui, quand tu veux prendre la main de Loreto, pour boire du tourment à t'en crever la panse ?

Qui pense à Juan Ignacio Balcells Marty?

C'est un nom sur une pierre Près des plages de Ritoque.

Tu donnes son nom à ton poème Et ton cœur à l'espoir Qu'un livre en naviguant Peut empêcher un homme De mourir une autre fois.

> 11-12 février 2006 Valparaiso

Victor Eduardo Vera Cortez

Au 55 de la rue Vicuna Mackenna, n'habitait plus Victor Eduardo Vera Cortez Par l'interphone, il fut dit : non, je ne le connais pas ; Et dans la voix s'ouvrit la plaie des siestes écourtées.

Aux fenêtres alentour, ça mourrait bien de flemme

Dans l'odeur du maïs qu'on grillait;

Une fillette te découvrit, effarée

Comme on regarde un fantôme courir après les siens :

Victor Eduardo Vera Cortez a disparu.

Tu ne pensais pas que l'amitié était prête à hanter un samedi le Cerro Mariposa Mais puisqu'il voulait disparaître ;

Souvent, Victor Eduardo Vera Cortez disait cela: je voudrais m'enfermer sur un chemin qui ne finit pas,

Alors soit.

Mais l'épicière est idiote à l'angle de la rue, la tête dans des amours de novella brésilienne

Personne, personne ne sait que Victor Eduardo Vera Cortez a disparu.

Tu marches sur l'Avenue Colon, Ça sent la pisse de ces chiens, de ces chats somnolents, Ça vend des coupe-ongles et des jeux de cartes Bâtons d'encens à l'unité Sparadraps Sucres d'orge Collants déjà filés.

Tu avais un ami à Valparaiso
Qui lisait dans les mains
La trace de l'avenir;
A Buenos Aires, il avait eu sur la tempe l'arme d'un gangster cancéreux
Mais l'avait fait pleurer comme une jupe
En lui parlant à l'oreille
Du trémail des dieux.

Tu avais un ami à Valparaiso Qui n'aimait que les femmes, Les femmes, les femmes, Et puis toi, accidentellement Disait-il.

Victor Eduardo Vera Cortez a disparu.

Tu avais un ami à Valparaiso Marchand d'étincelles Qui trafiquait le présent, comme une vieille radio, Parce qu'il fallait trouver la chanson de l'instant Puisque chaque instant a sa chanson Disait-il. La nuit, vous alliez dans les bars te trouver la vie courte

Et rire d'être si bellement pauvres ;

Le Pisco donnait à l'ailleurs son goût de sucre et de tarentule ;

Et quand Victor Eduardo Vera Cortez te présentait une fille

Elle faisait de la gentillesse une profession,

Mais il lui manquait toujours une dent ou un doigt, elle avait une cuisse de trop ou six mioches, alors tu allais prier sur le trottoir du night-club

Un peu de miséricorde

Et Victor, allez viens, viens

Restons pas là, Victor

Les étoiles tombent considérablement

De l'hémisphère sud, tu n'as pas la carte du ciel.

Tu avais un ami à Valparaiso : Victor Eduardo Vera Cortez a disparu

Et tout à l'heure, tu quitteras la ville

Sans que ta pensée coule en son regard

Et sculpte

Quelque chose.

Il faut qu'au moins tu lui donnes quelques vies où se repaître en rêve

Et continuer d'être vivant,

Alors voilà:

Victor Eduardo Vera Cortez joue les bergers près d'un village du Pélion, sur la mer Egée, où tu as un autre frère

Souvent Petros et lui allument un feu entre les bêtes et parlent un sabir qu'inventera le siècle naissant

Victor Eduardo Vera Cortez lustre le pont d'un traversier avec des mouettes vivantes Qu'il attrape en tirant par les cheveux quelque idée de la chasse

Leur cœur bat fort dans sa main brune quand il les trempe dans l'eau de Javel;

Victor Eduardo Vera Cortez est heureux de faire le ménage sur un bateau

A condition de fabriquer

Du même geste

Des oiseaux albinos

Victor Eduardo Vera Cortez est roi du Swaziland, joueur de flûte, clochard au pied d'un chien

Victor Eduardo Vera Cortez dresse des ours dans un cirque rouillé, assiste l'auguste ou la voyante

Victor Eduardo Vera Cortez visite l'Espagne ou l'Italie et recoud le fond de ses poches avec du fil dentaire et l'aiguille d'un pin

Victor Eduardo Vera Cortez vomit son destin dans une mine de l'Atacama

Victor Eduardo Vera Cortez est au chevet de sa mère, dans le Nord du Chili, du côté d'Arica

Victor Eduardo Vera Cortez est mort.

Tu avais un ami à Valparaiso.

Sur la Place Anibal Pinto

Contaminé par les appareils photographiques au poignet de la foule

Tu te surprends à faire cheese

Pour personne.

Machinalement, tu fais *cheese* et tu es seul dans les mots du soleil.

Découvrant pour l'occasion

Qu'on peut très bien faire cheese sans sourire

Et qu'il serait temps d'avoir une certitude, au moins.

13 février 2006 Puerto Montt

Total Eclipse of the Heart

Dans la zone de Puerto Montt On exhibe des tigres sur des patins à glace : Un cirque russe Au milieu des trucks Et des derelicts.

La baie d'un bleu rare Se souvient de la tristesse des femmes Et des fêtes Dont on revient vide.

Pourtant

Les rues soulagent leur vertige

Dans les pentes

Et la foule donne ses ruades :

Ce soir, la ville a 153 ans

La Reine Aventure pendue en place publique aux lèvres d'un chanteur pubère

Bougainville, Chatwin, Cook et Magellan décapités.

Nous célébrons cette façon si douce que nous avons de plier

Nous plions

A des lois mal cernées, nous nous plions

Mais il y a feu d'artifice Alors soyons les enfants du siècle et du papier recyclé.

Au Milton Plaza Ecran coincé dans une niche de lambris On passe en boucle de vieux vidéoclips : A-Ha Lionel Ritchie Bonnie Tyler

Eighties du bout du monde Idée tragique de mon adolescence

Comment rester jusqu'à la mort cet être inachevé?

Oh Bonnie

Bonnie Depuis longtemps, tu l'annonces : L'éclipse totale de ton cœur!

Tu avais raison Bonnie Tu as raison.

Elle vient.

Même jour Quemchi

Colombine

La serveuse d'*El Chejo*Sur le port de Quemchi
Converse avec les barques
America II
Viviana IV
Elle a du beurre sur les doigts
Et un visage qu'on a sans doute
Plusieurs fois recommencé
Pour arriver
À ça.

Fanaux

Lune orange et pleine dans le ciel de Castro Barges full d'hommes et de besognes Pêches nocturnes sous les lampes Visages bus, plusieurs fois Visages eau de vie Visages eau de mort Hésitants.

Mains qui ripent sur les trémails, plusieurs fois
Torsion des épaules
Cris, aussi, oui, des cris
Voix retenues par le muscle offert, même si, même
Des cris dans la nuit de Castro
Hommes qui partent
La nuit sur l'océan
En se criant des choses
Qu'eux seuls comprennent
Eux seuls et toute la nuit sur le Pacifique
Oui, la nuit tout entière
Une foule de corps, oui, cherchant des vertèbres
Pour se mettre debout
Et faire la conversation
En fumant dans la gueule des poissons.

Là Là-bas, disent-ils Restent les femmes devant les téléviseurs Ou sur le pas des portes

Ajustant les cheveux du retour Et les enfants s'égarant dans les rues de Castro

Des armes de bois au poing.

Car les pilotis des maisons mettent dans l'eau des coups d'épée La couleur s'endort.

Tu marches Tu as gominé tes cheveux C'est assez ridicule Dans ce foutoir de nuit.

On ferme le marché artisanal

Ça joue au baby-foot, à de vieux *videogames*, des gosses et de jeunes mariés Ça chambre Ça embrasse À l'entrée des gargotes, parfois ça alpague le passant lointain.

Sinon rien que le vent Le vent n'a jamais tant semblé le souffle de quelque chose Hésitant Lui aussi Entre vivre et mourir.

> 14 février 2006 Cucao

La vie magnétique

Aux épaules de Huillinco S'agite dans l'eau des lacs Le contingent des diables ; Ils crachent sur la rampe Menant au dernier fond Par la main ceux qui meurent D'avoir glissé.

Tu as vu le passeur secourir un griffon en lui suçant la langue Et le soleil se tordre de douleur Dans un vol de martinets noirs Et de brumes venantes.

Flot indigo
Nageurs obliques
Aventurés
Vieux menuisier sciant du bois d'alerce
En sifflant du folklore
Chez Claudia, supermarché de trois mètres carrés
Eglise à restaurer
Cabanons de tôle et de carton
Palafitos à vendre
Tu t'étonnes encore de la photogénie des ruines.

Sur la route, par centaines Des campeurs jeunes et barbus Filles tressées, longues ou trapues Marchent vers le Pacifique En passant la planche des ponts ; Se couvrent de poussière blanche Et cheminent Jusqu'à Cucao.

Tu as vu un diable faire surface

Et à une demoiselle

Un baisemain de légende :

Elle avait le visage taillé en agonie (si tu m'aimes, t'es un homme mort)

Et c'était toi, le diable;

Dans la minute où tu la croisais pour l'embrasser

Par-dessus les cicatrices

Vint se poser en phalène

La promesse d'une autre

Oui resterait ouverte

La vie durant;

Ce n'était que promesse

Promesse encore

Attente farcie de signes (l'attente de l'amour plutôt que l'amour attendu – puisque le poème rugit dans les spéculations ; les portes ont du jeu, tant mieux !) ; Tu es guéri.

Sur la plage courent des rats grands comme ta main Des vaches paissent en familles sur les draps de bain On entend monter le rire des garçons et des filles Parlant des héros d'hier

De femmes et de tangentes ;

Sonne la guitare

Pour accompagner

Le temps

Du moderne loisir.

Dans les vapeurs ouatées, l'océan disparaît

Efface presque ses traits de crayon d'écume

L'eau est si glacée qu'on y risque sa vie

On y risque sa vie

On aime écrire dans l'eau cette phrase à deux jambes et tête droite :

On y risque sa vie

On la risque

On risque sa vie

Risquer sa vie.

S'appelait-elle Isabel cette fille

Qu'en promesse

Tu as embrassée ? (ce qui importe, ce sont les paris que tu prends sur le vide qu'elle a laissé)

Tu as vu le passeur lui emboîter le pas Et tout s'est mis à presser Presser.

Tu as vu le passeur vous emboîter le pas Vous emboîter le pas Et tout s'est mis à presser Presser.

Respirer plus large!

Tu défais le nœud de toutes les cravates que tu as un jour portées Et enlèves ta peau Un court moment A vif, tu es mieux A vif, tu es bien.
Tu es là, écorché Au milieu de vaches profanes, Tu pisses dans l'infini Pour voir si ton sexe s'allonge jusque-là.

Tu pisses dans l'infini du sable, de la brume et des vagues Que ton sexe fasse barrage Qu'il soit une digue, une rampe, une écluse Que le passeur ne fasse que passer Qu'il ne passe pour personne Aujourd'hui.

Comme le temps presse!

Tu pisses dans l'infini de toi Pour te hisser jusqu'au lointain des diables Et du dernier fond.

Tout presse De la vie donnée Une fois pour toutes! Tout presse de sa profondeur Errante et brève!

Tu pisses sur la plage de Cucao Ton sexe pourrait s'évaporer Tant le paysage est brouillard et fumée Ton sexe pourrait servir de lit Aux hippocampes.

Tu aimes chevaucher Etre chevauché. Si, de ta vie, tu es le nageur oblique Changeant le Styx En papillon.

> 15 février 2006 Chonchi

À Chonchi, il y a des loups

Dans la baie de Chonchi Qu'irise le souvenir Tu bois de la *licor de oro*; À la crête de l'eau Regardes jouer des phoques Au plus malin.

La pluie se brise, comme un bibelot devenu trop grand.

Des oiseaux passent Dont on ferait son blason Rien que pour en savoir le nom.

Il y a sur la plage Un cube en polystyrène D'une douleur Comique.

> 16 février 2006 Achao

Naissances

Des ferries ordinaires relient

D'un fil de rouille Dans l'eau de la semaine Quinchao et Chiloé.

Des hommes s'y font une peau de vélin

A déchirer, invariables

Le billet du voyage;

Les passagers n'ont pas le temps de vieillir de grand-chose.

Près du débarcadère

S'use la parole des femmes

Jusqu'à la lie des mots

Alors pour crever l'abcès

De l'ennui

Elles rendent à leur rencontre

Sa virginité:

C'est un peu fou, mais les voilà qui s'inclinent (énième fois)

Et murmurent leur prénom

Se disent où est leur maison (le savent toutes)

Qui est leur mari (ont toutes été trompées les unes par les autres)

S'effleurent la main

La joue

Sur leurs gardes, encore

Caresse furtive

Baiser unique;

Elles sirotent un maté dans des tasses blanches et bleues ;

La conversation reprend

Quelques années plus tôt.

Là, les champs bruns et ocres

Se jettent dans les golfes azurs

Comme les cheveux de Diane au cou des archers ;

Ca coupe le souffle du bétail

Dans l'herbe, tu cherches avec les bêtes

L'oxygène que la beauté confisque.

Puis tu t'endors sur un banc

Dans l'ombre d'alerce de l'église d'Achao

Dévorant à belles dents

Le retard des soleils

Tu te sens le fils de tant de dieux que ce sont des prairies.

Au bord des plages

Les pêcheurs saouls dégagent de leurs yeux

Des cheveux plus longs que la nuit qui s'annonce ;

Jeu de quilles des bières à leur pied

Sanguines rigoles sur la cornée Ils regardent l'océan pour le changer en pierre.

Des enfants aux yeux pâles Cailloutent l'errance des chiens Dans un rire de guêpes; Tu photographies une fillette à l'instant de ce plaisir curieux Pris du mal qu'on a fait.

Dans les échoppes On vend des coquillages vernis, des bonnets de laine mauve Et son poids en ponchos ; Une affiche de film parfois te rappelle à l'amarre Et tu prononces en toi : Isabella Rossellini Comme si c'était le nom d'une supernova.

Les *carabineros* sont de beaux gars En visite de courtoisie Chez les amis ; Ils portent leur uniforme en habit du dimanche ; La justice fait sa drague.

Tous ces boiteux qui passent Sur des goélands invisibles Déplaçant sous leur pas Les trottoirs De quelques centimètres Sinon ils tomberaient, c'est sûr.

Tu boites toi aussi, enfant des sables et des embouches D'une île à l'autre En bougeant parfois L'océan sur son socle Pour ne pas t'y noyer.

Tu as trente-trois ans de vie pauvre et indécise Mais pas encore Offert à ta chance Ses plus belles funérailles.

Par-delà les clowns

Il est un temps où revenant à toi Tu vas vers autre chose Tant le mouvement t'a brûlé

Tu ris seul, ensauvagé par la route Ce n'est rien : tu embrasses la roue du carrosse Et deviens toi-même L'endroit du voyage ; La lune te passe dans les yeux En changeant de couleur

La vie est ce coup de dés royal Que tu as réussi ce soir Place des Armes Dans un bruit de tambours Rouge Jaune Et vert

Tu l'écris de loin sur un beau visage de palimpseste indien Pour ne pas l'oublier A la patère de la chambre Que tu quitteras demain.

Baiser de Belzébuth à Michel-Ange

Toutes les saisons
Viennent à Chiloé
Mourir comme de vieux éléphants
Et toutes, marchant sur l'île
Dans un barrissement
Foulent lacs et prairies
D'Ancud à Quellon
De Chacao à Chonchi
La longue Costanera
Queilen

Toutes les saisons Viennent à Chiloé Mourir en éléphants Et toutes en chœur se récrient Que ça peut attendre Ça peut attendre; Alors ça donne : Ce ciel-là.

> 17 février 2006 Au pied du volcan Osorno

Grammaire des ruines

Tu fus malade, tout le jour, autour du lac Llanquihue Morve et roupie Ichor et larme, Près d'Ensenada Une très grosse petite fille faisait branler un toboggan. Il donnait la migraine.

Le bétail savait décidément goûter La terre Mieux que vous autres Et la route semblait tirer les cartes au ciel Et promettre un futur propre Au dénuement.

D'ailleurs, il y avait sur la route trois étudiants Un avocat Un ingénieur Un architecte Qui ensemble apprenaient le chemin Daniel Sébastian José Tomas Ils portaient les premières barbes de l'univers Et dans leurs yeux Jouaient enfin les possibles étés fuégiens.

Tu crachais les belles pentes de graminées Du Mirador Putemùn Où les faucons apprenaient en hordes L'œil de la menace.

Tu étais loin déjà De Chiloé Guettant l'émerveillement suivant Ou le passable Ou le rien Guettant de toute façon l'instant d'après Sans s'extraire de celui-ci.

Dans la tête que tu lui avais cédée L'île menait sa revue de femme quittée.

Tu eus, malgré toi, un principe:

Les nuits, rêver de Grâce
Et remplir ton devoir d'amour ou de désamour
D'une même volonté;
Dans la marge, écrire nom et prénom
Puis titrer les chapitres
Afin qu'elle s'y retrouve
Si un jour, elle découvre ces lignes:

Entretien du vertige. Exercice de la brûlure. Commentaire décomposé du manque. Dissertation sur les fleurs, les meurtres et sa main. Libre équation de son absence.

J'ai 85 ans et je sais que je meurs

Injection de lumière À la lecture d'*Instants* De Borges Au mur D'une auberge exorcisée.

Ce jour-là, au début

La cabane ressemble
A un chalet à la montagne
Mais la montagne, c'est ce bord de route
Qui tourne après le port
Sur deux ou trois stations-service;
Il y a tout près un jardin d'enfants
On leur serre fort la main
Quand on les y mène
Et on éponge le front de mer

Toutes la nuit Des voitures gagnant leur walk-over ; Le cirque russe N'a pas fondu

Tu te réveilles le visage Encore bouffé par les fleurs Et l'épave du sommeil

Il pleut sur Puerto Montt Un samedi où dans le soir Des filles risquent d'être nues Tu ne sais pas très bien pourquoi

Minutes de temps vide Tu regardes le rideau bilieux pendre à la baie Et grimer le monde au-dehors Pourtant, c'est toi le vieux clown d'aujourd'hui

Car tu te sens un cœur de ferraille A ne savoir comment faire Pour défalquer de l'abîme La pléthore de sentiments

Toutes ces idées du large

La victoire de chaque poème Son cri nu La haute impression qu'elle te donne de toi-même Alors qu'elle ne mène à rien A ce rien d'émeraude Au bout de la jetée de tous les ports où tu passes Ce rien qui parle en horizon de toute identité Au début du jour A la sortie du chemin Rien et rien

Ils sont beaux, les marsouins qui, là-bas, se rient des hommes Et des hommes comme toi

Tu commets déjà toutes les erreurs Tu ne saisis que les grâces Tu voyages léger, sans thermomètre Tu joues avec les gosses Tu es sale

Tu mires dans l'avenir La force folle De ta disparition.

> Le soir Castro

Ricardo Torres

Pas longtemps loin de Chiloé
Des marées odorantes et des champs s'égarant
Du courrier splendide qu'envoie le ciel
Aux vivants insulaires :
Des lettres que la lumière
Rend si complexes à lire ;
Et ce soir, prenant la pente vers le port de Castro
Tu t'arrêtes au *Porvenir*Eroder la solitude au limon d'un rade où personne
Ne vient plus boire depuis des lustres ;

Il y a le tenancier, trois mètres de linoléum, quatre tabourets mourants Tu t'assois, seul client, à une table de formica Cendres et cigarettes dans une conque devant toi Clous au mur où rien n'est suspendu sinon les heures, par millions Ronron du frigidaire où trône un gorille en peluche Ronron de tous les chats morts depuis l'ouverture du bar Dont les fantômes s'immiscent

51

Entre les jambes hasardées;

L'homme te sert le pire pisco du voyage Casquette, lunettes, gilet de laine, gris de pied en cap Il dit venir d'un endroit où le vent est un lion à peine né

Sinon il te regarde Et tu le fixes en retour Vous vous tenez en joue Un long moment sans rien dire Il tape parfois du pied; Pas toi

Parfois, le plancher grince sur vos têtes d'oisillons défaits

Il y a dans les cent bouteilles parfaitement rangées sur la lourde étagère

Il y a dans les cent raisons de fuir

Il y a dans les cent amours mortes ici, d'avoir simplement bu l'élixir maison

Ou regardé les murs

Ou regardé l'homme dans les yeux

Il y a cent morts freinant ton coude

Mais tu es presque saoul

Tu es presque bien

Vous vous tenez en joue

Vous vous appréciez

Vous ne pensez pas à sourire

Vous êtes là:

Deux hommes qui se font face, dans une pièce qui les tue

Heureusement

Une voix d'enfant traîne dans la coulisse

Et la télévision

Et des rires de pacotille

Auxquels on s'accroche

Comme à un long cheval de bois

Sur le manège

Comme Grâce est loin et la pluie sa démone!

Blêmit l'infini du samedi soir

La fête s'abat en tourmente :

Plaza de Armas

Défilé de bikers customisés

Évangélistes imposant sur les crédules, leur main magique

Transes

Hippies historiques, vêtus de marbre ou d'hermine

Nouveaux objecteurs

Évanouissements

Dragues

Percussions

Baisers

Mains au cul

Mariages et baptêmes à l'église, sous un Christ aux rotules saillantes, suspendu par trois filins

Implorant si bien son Père

Tu aimerais prendre dans tes bras le tenancier du *Porvenir*Pour lui murmurer ton poème à l'oreille
Et vérifier le pouvoir d'un mot
Et goûter les hommes seuls et debout depuis plus longtemps que toi
Avoir une idée de celui qui se prépare à mesure que tu enracines ta parole
Dans le vent

Tu es franchement saoul Tu es franchement bien Tu n'as pas d'hôtel où dormir Pas de lit prévu pour la nuit

Alors tu iras quémander dans l'espace.

Le 19 février 2006 Castro

Les mille verbes qu'emploient les oiseaux pour parler

La nuit ne fut pas gironde Sur les planches voilées d'averses Du Mirador Putemùn

Millions de fois, tu t'es retourné sur toi-même Voyant dormir un autre Sur lequel tu as préféré garder un œil Si bien qu'à l'aube verte Tu surpris dans la lagune Deux échassiers blancs, oracles immobiles Lisant dans l'eau le sort des grenouilles

Ils s'effacèrent sans te donner la clef Qui ouvre ce qui vient Au nom de cette tendresse qu'ont les magiciens Pour le fond du chapeau.

> Le soir Puerto Montt

Lessivé

Tu passais dans l'affluence des soleils Suriner le dimanche En douce

Une amitié t'était morte au visage, dans le matin chilote Alors tu lavais ton cœur Dans de l'eau de javel bon marché, achetée à un épicier sur la route Qui vendait aussi ses deux filles ;

Et dans la soirée, c'était propre.

Le 20 février 2006 Puerto Montt

Années misère, temps soluble dans le sang

Tu te demandes si les panneaux lattés de ta chambre Ont connu le temps d'un ébat et combien de branlettes dans tout ça.

Tu estimes dans ton voyage le temps de sa rade L'espace vide et nul où ça ne prend plus Parce qu'un calcul fut faussé Ou ce n'est rien que cette poussière dans ton œil, dont il faut te débarrasser. Et ça prend du temps, la poussière.

Tu marches, sans but, un moment, jusqu'à maudire l'océan pour tant de beauté crue Tu détestes ces femmes au passage, dont les visages prennent la gorge en louves Tu les remercies par avance d'entrer dans le poème que tu écriras ce soir Tu détestes et tu remercies Tu apprends les contraires et c'est comme jouer.

Tu t'assois dans un bar

Puis dans un autre

Tu commandes un café

Puis un autre

Ca te prend des heures de commander des cafés dans les bars de la ville

Mais c'est un jour où la vie n'est plus rien, où tous les élans retombent

Pour, dans les bains publics

Se défaire de l'odeur qu'a l'espérance

Celle de l'amertume

Qu'il faut savoir n'accorder qu'aux agrumes, le soir venu.

Tu penses à des objets étranges dans la trappe de certaines maisons (presque toutes)

Objets spectraux, dont tu ne sais plus très bien s'ils ont existé un jour

S'ils existent encore:

Sorbetières

Presse-purée

Moules à gaufres

Fers à friser ou défriser -

Ton regard se perd dans le vague alentour, ne s'arrêtant qu'en plein flou, sur une nonimage de toi, une fractale de ton non-visage, exponentielle et fragile, meurtrière, enfin, si tu en faisais le dieu en vogue

Car alors tu disparaîtrais

Dans cette chose si intime qu'elle te blesse

Si étrangère qu'elle te soulage.

Et tu veux un autre café.

Parce que c'est rapide à commander.

C'est ce qu'il y a de moins cher sur la carte.

Et parce qu'à force de réclamer du café, c'est son idée qui persiste :

Tu dis un café s'il vous plait, oui un café

Mais tu espérais un congre avec des frites.

Tu espérais qu'elle comprenne, la toute petite jeune fille brune avec ses tout petits seins sous son tee-shirt gris souris, tu espérais qu'elle comprenne que tu disais un café, comme ça, juste pour dire : je veux de l'anguille de mer.

Et tu marches, encore.

L'océan chiale sur les rochers comme un tout petit gosse qu'on a grondé.

Tu comptes combien de minutes il faut à quarante mouettes

Pour prendre confiance en toi

Et s'approcher:

Dix-neuf

Il faut dix-neuf minutes pour faire ami-ami avec un oiseau.

Tu attends d'autres victoires, d'autres toutes petites victoires.

Le voyage aujourd'hui est sorti sans se raser la gueule, sans se faire tout beau Tu attends que ça reparte, l'espérance Pour rendre l'amertume à certains fruits.

Près de la mairie

Tu proposes un concours de baisers

A trois filles assises, lourdes et souriantes, sur un banc public.

Elles semblent ne plus rien attendre, donc attendre tout

Et pourquoi pas toi avec ta bouche

Alors elles acceptent

Et tu les goûtes

Vite fait.

C'est pas beau, l'amour, certains jours où l'on est à bout d'œuvre

Tu t'arrêtes dans un autre bar où ça joue au billard

Une toute petite fille essaie faire rouler sur le tapis

La tête de sa poupée

Il y a un tout petit écran géant

Où s'enchaînent des vidéoclips que tu pourrais étrangler de tes mains :

Bandes originales de films

Défilé d'actrices flambantes des eighties

Dont tu te demandes à cette heure

Dans quel étang elles pêchent

Des truites fantômes qu'elles écaillent en versant des larmes

Que la douleur change en zeppelins :

Kelly Mc Gillis

Elizabeth Mastrantonio

Meg Ryan

Jennifer Beals

Joan Collins

Le monde entier ne sait plus très bien de quelle taille il est.

Et des musiciens que tu imagines transformés en truites, en fantômes ou en zeppelins :

Paul Young

Cindy Lauper

Alphaville

Grace Jones

Al Corley

Les Chiliens jouent au billard comme si le tapis

Etait une pierre brûlante dans un sauna

Alors les parties durent longtemps

Et ils maigrissent

Et ils meurent parfois

Leur squelette au bout d'une queue.

I want to break free Girls just want to have fun Should I stay or should I go? Take my breath away

Tu penses à cette chanson et décidément le monde n'est pas à la bonne dimension Car qu'est-ce qui dure ?

Tu te sens le refrain d'une chanson de variétés, que l'existence fredonne. Ça ne t'empêche pas de boire ton centième café.

Tu n'es ici ni écrivain, ni poète, ni l'auteur de quoi que ce soit.
Tu es cet homme qui marche et prend des notes
En s'appuyant sur son regard
Comme contre un mur sans tain.
Tu cherches si l'on donne en ce moment ton Icare ou ton Prométhée
Dans le petit music-hall de tes os
Pour laisser sur le palier
Toute cette sentimentale médiocrité
Qui fait une si belle auberge.

Tu as devant toi une somme d'objets à saisir :

Livre

Tasse

Stylo

Tu te demandes par lequel commencer une action Et tout semble soudain dépendre d'une toute petite question Alors la vie est belle Aux portes de la Patagonie, un lundi en rade.

Tu ne sais pas comment mieux aimer ton prochain Qu'en écrivant dans son attente diffuse Sur la devanture

De ta petite boutique des chances et des victoires.

Et les marbrures sur ton cœur, tu sais que les marbrures sur ton cœur - Tu sais.

Williwaw

Jour de disgrâce, toutes les femmes sont diluviennes, comme si la crête des vagues avait fini par vaincre le continent

Cerbère pisse des ondées solennelles et c'est l'office du fond de cale Il pleut tant que tu es plein de ciel et d'eau.

Tu te sens à la marge de tout, hors latitudes, déraillant sur une voie que la solitude et le lointain ont pris soin de déferrer.

Il est si ardu de faire le jour en soi, ne serait-ce que pour un temps provisoire, te dis-tu, au coin d'une salamandre où craquent trois bûches de bois béni

Pour y voir quoi préférer de ces ailes qui te poussent en enfer ou de la petite jeune fille dont le visage éclaire d'une vapeur dorée l'espace d'une chambre.

Ce n'est pas un jour pour l'amour, ce n'est pas un jour pour le voyage, il pourrait presque compter pour du beurre, si l'existence valait un solitaire ou un pendu.

Tu repenses à ces vitrines en plein déluge

Tu en as croisé des milliers de ces vitrines, depuis que tu es là

Où meurent des jouets vieux de plusieurs siècles, antiques poupées que des Indiens peut-être ont pu confondre avec des dieux miniatures, dans leurs nuits tanguées de jadis;

Mapuches

Yaghans

Onas

Alakalufs

Et tu les imagines, te coiffant avec les dents, t'ajustant bras et jambes, te maquillant, comme si toi aussi

Tu n'étais plus qu'un très vieux jouet.

22 février 2006 Puerto Montt

La nuit ballante

Ton sommeil chevrotait sous un rideau à la pâleur crasse, cimetière d'insectes pincés entre deux plis.

La fenêtre donnait sur un début de bosquet, plus loin le cimetière des humains, cette fois, les premières tombes ; de marins, espérais-tu.

A ta seule respiration, la pièce tout entière s'embuait, comme si tu étais l'hiver En avance.

Entre deux évanouissements, tu tirais sur le fil des astres s'en allant

À demi pénétrés, à demi pénétrants

La nuit et toi, à l'instant de l'éveil :

Gestes d'un amour bruissant

Libérant son fardeau de malice et de rancœur ; tu sortis d'elle, entièrement.

Il y eut les premiers roulements du tonnerre, tout à coup.

Tu ouvris les yeux, puis la fenêtre

Et dans l'orage des fourrés, derrière ta cabane

Des oies s'ensauvagèrent.

Les guerres du monde montaient dans les criailleries

Et les éclairs.

Ta guerre à toi.

Guerre, vitale et salope

Que mènent en ta poitrine

Le cancer du silence et celui les mots

Grâce et d'autres corps somnambules

La belle maladie.

22 février 2006 Punta Arenas

Miss Electricity

Quand elle a passé la lisière du visible Tu venais de comprendre qu'ici tu cherchais Des nuances à la solitude Et la joie négative

Il était là, le bout du monde, à portée d'un regard voué à l'échec Fourbu d'attente

La ville bruissait d'une jeunesse irréelle, comme italienne ou croate

À l'heure des glaces et des baisers, dans l'ignorance consentie

Du désert

Et l'euphorie bâillante de l'office touristique accueillant ses fidèles

Au bord du détroit de Magellan, tu as photographié une énième balançoire cassée

Un tourniquet cahotant Et des cormorans impériaux se rassemblant sur un ponton de bois Pour s'habituer au venir de la nuit

Un enfant t'a souri et tout n'était pas perdu

Puis elle a passé la lisière

Tu as su qu'en un pli de toi brillant comme soie Elle avait son lit de chaume et de feu Son dialogue avec les solstices et l'épave de bateaux fantômes

Sur la plage, elle marchait comme délivrée d'elle-même Ironisant sur la beauté relative du soleil La beauté relative de l'instant Sa beauté à elle, enfin

Tu as tout de suite compris la façon qu'avait son sourire de creuser la distance Et quand elle t'a regardé la première fois Tu as tué sept peurs d'un coup

Tout n'était pas perdu, sauf toi peut-être Tu venais de comprendre que tu venais ici Chercher des nuances à l'égarement Et faire se rejoindre la vie et la mort, pour un festin

C'était au bout de l'avenue Christophe Colomb C'était sur une plage avec une balançoire, un tourniquet Et des amoureux du monde entier qui venait petit à petit s'aimer ou se haïr Sans rien demander à personne

Elle a baissé les yeux une première fois, Miss Electricity Pour regarder le bout de ses pieds qu'elle avait nus Pas les plus jolis pieds de Patagonie Mais c'étaient les siens et ils enfreignaient des lois

Elle dit : tu regardes mes pieds, je ne les aime pas, mais ils enfreignent des lois.

D'un regard, tu as défait, sur le détroit, les fils orange et bleus que tissait le soir Pour deviner la Terre de Feu

Tu as regardé tes pieds, puis tu as dit : les miens parlent cinq langues.

Vous vous êtes parlé de vos pieds.

Elle t'a embrassé une première fois, une minute et cinquante-sept secondes après votre rencontre, mais cent navires avaient eu le temps de chavirer Le détroit était toujours un cimetière Et l'existence, un bord extrême.

> 23 février 2006 Porvenir

Guanacos

Tu regardes le bateau dans le petit matin du grand Sud, engloutir voitures et humains Chacun semble revenir au ventre de sa mère De l'autre côté du détroit, mordent sur les nuages les côtes de la Terre de Feu

Tu cherches à revoir sur le pont du ferry L'esquisse d'un corps cinglant Mais Miss Electricity apparaît comme les condors Le reste du temps, elle est un autre oiseau Ou le tic-tac d'une montre

Alors tu parles à une certaine Victoria - Vicky, appelle-moi Vicky - dont le rire est un baume

A Porvenir, personne ne s'arrête; Tu cherches un lit dans la rue Croacia Dans tes pas, meurent des chiens inexorables

La dame qui t'ouvre sa porte égrène un chapelet qui lui pend aux doigts Te dévisage, te laisse entrer –asseyez-vous là, non là, pas là - t'offre un lit défait Dont la nuit précédente n'est pas encore sortie ; C'est comme visiter un hôpital

Sporadiquement : entretiens avec le vide, qu'elle mène tambour battant Comme si elle sermonnait une femme de ménage, un mari, une voisine Messes basses une ou deux fois, tandis que tu lis à côté Mais il n'y a qu'elle, toi

Et des centaines de Christs aux murs

Rien que dans la chambre qu'elle te loue, tu en dénombres neuf, tu te dis : un bon chiffre, et te demandes quel fou, même agnostique endurci, serait capable de s'adonner en tel lieu à quelque plaisir solitaire

Maniaque, elle asperge de lavande le salon indigo, c'est comme un tic Et elle égrène

Elle égrène Prières et fantômes

Le soleil sur Porvenir s'entoure du halo de la lune, qu'elle a laissé traîner

Tu t'en vas jusqu'à la Maison de Pierre de l'autre côté de la baie, la dépasses ; brusque postérieur des pêcheurs de moules, prends un chemin au hasard, avant le phare Tu marches des kilomètres

Dans une pampa qu'un dieu retiré dans ces confins s'est offert un jour de zèle

Tu croises deux outardes, sacrifiant leur béguin à qui s'aventure jusque-là

Le torse nu et sans autre plaisir que ce vertige, tu ris de te voir si pauvre et démoli

Comme rien n'a d'importance

Et comme tu as l'air de ne pas exister de beaucoup

Tu pourrais presque te dénuder au point de n'être plus qu'un exemple qu'on cite pour parler de toi

Tu pourrais n'être plus que ce peu de neige dont use parfois l'absence pour s'excuser Mais le soleil vêtu de lune te brûle de sa pâleur

Alors tu es vivant

Tu n'as besoin de rien.

C'est une triste nouvelle.

Quand tu rejoins le soir la baie de Porvenir Tu tires à pile ou face l'itinéraire du lendemain Et les rues se démènent pour maçonner la vie : Jeunes gominés dans des autos rouges et vertes et si sonores Filles lampions, filles parfums Se rencontrent aux angles morts

Tu prends un verre au Club Croate

Tu dînes seul, avenue Manuel Señoret

Au milieu de gens, qui vieillissent

Tu rentres veiller sur ton troupeau de Christs

La dame sert leur repas aux ouvriers du chantier voisin ; ils enfilent les bières jusqu'à ce beau collier sur le tapis

Des hommes rompus, à la barbe poussiéreuse

Avant d'aller hanter ton sommeil, tu revois la course obsédante des guanacos sur les collines

L'écho de leur rire dans néant des pampas

Il fallut les voir courir

Pour que tu oublies de te hâter

Et bien sûr, sous tes draps sales, Alors que tes Christs tirent les rois du jour (dont tu n'es pas) Tu caresses un long moment Sous le plus dernier ciel du monde Le serpent qui te monte au ventre En cherchant famille.

> 24 février 2006 Porvenir

La nuque de Dieu

Tu n'es qu'un homme vertical
Dans un point du monde
Où l'on n'arrive pas ;
Un point du monde
Qu'on ne quitte pas ;
Où nul ne sait faire le point sur un objet donné

On boit tard dans la nuit, derrière des rideaux de cuisine Echangés au magasin de dentelle Contre un menu travail de plomberie Et l'on pisse sur la tête de ces clébards - chardons sur le trottoir -En fixant la nuque de Dieu La nuque de Dieu Sa nuque Et l'on pisse de longs pleurs noirs, car Dieu nous tourne le dos

Dieu nous tournant le dos pose la question de son corps Dans un espace, qui n'est à personne

Tu mires en toi les lits où il a couché De mauvaises nuits, souillées par le doute Que fermaient les excès De ce démon du silence

(Tu ne croyais plus en Dieu)

La pièce était vide Sur la porte, cette pancarte :

Bord extrême de moi-même

(Puisqu'il t'avait quitté)
- Mais il est revenu! -

Ainsi:

Endormi sur le côté gauche, sa main sous sa nuque De peur qu'elle ne se brise Il est si fragile, Dieu Dans la pièce où tu as préparé sa couche

La pièce était vide et le bord extrême de toi Plus qu'une ligne où tu te dissous en toute chose vue

Tu y es parfois toi-même et une lampe de chevet Toi-même et cette chaise Toi-même et un manteau Tu es parfois une lampe, une chaise ou un manteau

Ta parole souvent, la parole que tu laissais à Dieu pour qu'il s'endorme Ou que tu t'endormes C'était une parole sans vertèbre Une couleuvre qui a peur de l'herbe et des fourrés

La pièce était vide, où Dieu avait dormi

(C'est une triste nouvelle, tu as besoin de lui)

Car il y a un vide qu'il est seul à pouvoir habiter Et une parole pour lui seul Suspendus l'un dans l'autre

Une parole dans un vide
Sur les étangs de pauvreté
Qu'il faut corriger d'une présence
Sinon les fleurs ne sont jamais que les fleurs
Et les lampes juste des lampes
Et les chaises des chaises
Les manteaux des manteaux

Il fallait voir Porvenir
Il fallait s'y engloutir
Après des jours et des nuits
Dans l'espace intérieur
Il fallait craindre l'Aventure et abolir

Ta courbe identité Au nom de ce mystère qui t'a touché dans la nuit

Faire ta toilette dans les ruines Pour revoir la nuque de Dieu

(La nuque de Dieu est revenue, sa main dessous, pas qu'elle se brise, ta main dessous)

Et si Lui n'existe pas Qu'existe au moins ton dialogue avec Lui Dont vous naîtrez l'un et l'autre.

Tête-bêche

Porvenir

Février deux mille six, j'aurai peut-être un jour trente-quatre ans Mais ce matin, j'ai du retard sur tout

Je ne suis pas entré par hasard dans son rade, à la vieille : Quatre téléviseurs noircis Trois chaînes haute-fidélité Gourdes mécaniques

Une horloge blanche et noire, semant le temps par jeu Contredisant dans sa course La torpeur ambiante

Sucrier Beurrier Nescafé Dans un seul contenant

La femme t'observe, comme un daim à l'arrêt; Mais elle a l'air d'un homme Et jette un œil vers l'Ouest, sur l'Atlantique L'autre vers l'une de ces grandes villes du Nord des States, qu'elle n'arrive pourtant pas à fixer

Ça la fait hennir.

Bar Saturne

Avenue Christophe Colomb, à Punta Arenas Le Bar Saturne n'existe pas Mais au numéro 756 On trouve cette enseigne invisible : Désir que le Bar Saturne existe

Il existe donc une porte qui n'existe pas

Quand tu es entré au Bar Saturne Toi non plus tu n'existais pas Mais tu voulais commencer Et il fallait boire ton huitième café Pour accélérer le coeur Et aller vers Apprendre à exister

Il y avait là des gens inexistants Figures creuses enfilant des beignets à la viande Dans la bouche du néant

Tu as vu cet homme qui remontant le mécanisme de sa montre Revint à l'origine du temps Et le cueillit Pour renaître dans un jardin propre

Tu te souviens de ce tableau qui n'existait pas Signé Mariboli C'était une vue de Saturne Et les bouteilles autour Tournaient comme des étoiles vides Ou habitées

Qu'il était bon de n'être pas encore Dans ce désir de bar Qui n'était qu'un désir

Pourtant, tu l'entends encore, la vieille dame Sur son tabouret perchée Comme un Giacometti mourant

Et de sa voix mordue par les spectres :

« J'avais sept ans quand j'ai dit la première fois : un jour, j'irai en Europe. Et en 1980, j'ai vu Paris un été, le Louvres et le Lido dans la même journée ah, nous étions tous ces vieux ah. Puis je n'ai plus bougé. Je marche souvent au bord du détroit. Je ne crains pas le vent. J'ai soixante-dix-neuf ans. »

Il y eut des phrases où passèrent des paquebots Que personne ne prit

On essaya de parler français, entre morts-vivants

Au mur, près de l'horloge Quelqu'un avait suspendu un boomerang Qui n'existe pas Alors la vieille dame a osé Revenir à l'origine du désir et te souriant Elle a prononcé cette phrase de tous les âges :

« J'aimerais vous aimer. »

Tu as rougi.

Tu as cru à une plaisanterie.

Elle a rougi.

Tu l'as regardée un long moment.

Elle n'avait pas l'air de regretter.

Tu aurais pleuré jusqu'à ce que tes larmes existent.

Tu as commandé un neuvième café, sans savoir qui t'avait servi le précédent.

Il y eut un silence et le Big Bang.

Puis tout s'est mis à exister, soudain tout, tout a existé. Jusqu'à ta caresse sur la main de la dame.

Il y eut vos deux respirations, placées l'une près de l'autre, sur la portée.

Si tu désires une chose, tu la mets au monde.

Le 26 février 2006 Puerto Natales

Origamis

Tu avais vu dans l'abside du Paine, l'eau verte bénir les marcheurs courbatus

Tu n'as plus demandé la clef de ta présence, sitôt embrassés les sentiers Le ciel t'a pris dans sa main, les saisons faisaient des agapes Et le jour passa dans le hasard des hauteurs.

Il se mit à neiger vers le soir et tremblant tu as noirci tes mains à la fonte d'un poêle s'en allant

Dans une cabane près de la Lagune Amère.

Là-haut, les nuages frôlaient les tours du Paine ;

Troupeau d'exocets.

Au fond, nul homme ne souffre la nature, dont la beauté s'organise d'elle-même Éminente

En chacun dort le désir cabot de l'altérer ou de s'y mesurer, avec dînettes et bras d'enfants.

Tu te mis à haïr les arbres

Pour voir.

Chevaux et guanacos semblaient connaître l'entrée d'un monde prochain Et dans l'herbe, ils attendaient qu'on vienne vivre avec eux D'un bout de prairie.

Par la fenêtre, tu les recensais, leur donnais un nom

Pour les oublier

Lentement

Très lentement.

Il y eut des Grecs, des Anglais, des Américains de San Francisco, des Espagnols d'Almeria ou Pampelune

Dans la circulation des bières et de la fumée

Le temps mourut, creux et surpeuplé, près du poêle.

Il y eut Daniela Rosensaft:

« Wait a minute, I'm gonna show you something. »

Elle découpa un carré de papier blanc qu'elle plia plusieurs fois

Comme le lui avait appris une amie de son père.

Tu la regardas se mordre la langue en fillette appliquée;

Elle aurait pu saigner.

(Daniela Rosensaft a vingt ans.

Elle vit à Jérusalem.

Sur la route depuis presque deux mois

Après deux ans d'armée.

Elle a étudié le français pendant six ans à l'école René Cassin de Jérusalem.

Elle s'appelle Daniela

Daniela Rosensaft.

Elle ne connaît qu'une seule blague)

Tu aimas cet instant où elle dit, dans l'alliance du vent et du froid :

« I don't know, I really don't know. Maybe I'm too young for this trip, maybe too old. You know: I miss home. Je manque ma maison. »

Elle t'offrit son origami, une tortue blanche - Mais tout l'était à cet instant - Et elle murmura :

« Je peux faire mieux, mais ça prend le temps. »

27 février 2006 Punta Arenas

(À Katharina)

Dans une branche de la rivière Ota, je l'ai vue nue

Sur la place Muñoz Gamero S'aiment contre le tronc des arbres Des adolescents bicolores Echanges de promesses et de baisers, cherchant tailleur Pour l'éternité de cet habit d'amour Qu'on découpe dans des pierres de carton Certains hommes s'éventrent Sur les bancs de bois et de fer forgé Ils ont tout compris à cette façon Qu'a le soleil de quitter la ville Dans une lenteur de banquise Ils pourraient l'enseigner à l'école Tu aurais aimé suivre la leçon de soleil mourant Et t'endormir Une fois passés ses rayons dans ton sang Pour en éclairer le cours

Troué de la sorte, tu accueilles en toi les humeurs traînardes Des maladies, des rages et des chagrins Des bonheurs impeccables Les projets étrangers, la monnaie courante, l'ordinaire des regrets L'orchestre des passants te jouant sa musique secrète

Tu pourrais avoir seize ans dans la seconde :
Un petit corps lyrique, tendu vers des fois de bastringue
Et cette petite jeune fille qui sans pudeur sous tes yeux
Se change en mandoline
Puis en renard des sables
En kandjar enfin, tenant sa courbure
Ça te glace d'attendre que rosisse sa lèvre
Alors tu décides qu'elle est un vieux calendrier chinois

Venin rouge des rues s'évidant Pour te soigner des temps Qui dans la solitude des éponges Se chantent les berceuses Du landau unique Pour la pure douceur d'être fous

Tu passes au 756 de l'avenue Christophe Colomb Mais ce soir, le Bar Saturne n'existe pas

Sur Menendez Soudain La fin du monde Te semble n'être qu'un carré de soie Gorgé d'éther

- Leche con platano y ave palta, por favor -

Elle le porte autour du cou Grisant ton inconscience Dans sa coquetterie Bel accessoire que l'apocalypse ou les confins Ainsi noués

Tu crois à une apparition Penses un instant que c'est le désir d'elle Qui vient d'apparaître Dont l'incandescence t'échappait :

A une table voisine, Miss Electricity Et ses pieds hors-la-loi!

Vous vous souriez Le temps que meurent trois personnes dans le pays Vous n'y pensez pas Vous n'en savez rien Peut-être t'étudie-t-elle depuis longtemps ? Tu refais l'inventaire de tes gestes récents Espérant n'y déceler aucune manière (Tu aurais dû écraser un scorpion du poing nom de dieu ! On aurait dû t'envoyer un scorpion à écraser !)

Tu prends le temps absurde de regarder au-dessus d'elle Une photo de Ruth Orkin Que tu trouves vraiment trop parfaite American Girl in Italy, 1951

Miss Electricity s'approche de toi

« Est-ce que tu connais l'histoire de cette flûte ? »

Elle te montre une traversière Longue, usée Qui avait dû accompagner plus d'une leçon de soleil mourant

- « Non, je ne la connais pas.
- Alors raconte-la moi. Raconte-la moi, je te dis. Comme ça, tu la connaîtras. »

Ceci n'est pas une flûte Ce sont les sept branches de la rivière Ota Et tu as nagé dans chacune d'elle

Ceci n'est pas une flûte C'est le rêve accompli D'une cage à oiseaux

Ceci n'est pas une flûte C'est un abécédaire Pour les aveugles ne sachant pas le braille

Ceci n'est pas une flûte C'est un hiver et un automne Qui font la paix dans l'été

Ceci n'est pas une flûte C'est le printemps esseulé Qui vernit tes ongles Car ce sont des pétales comme les autres Ceci n'est pas une flûte C'est ce feu que je n'ai pas vu Quand nous filions vers Carthagène des Indes

Ceci n'est pas une flûte Mais c'est le seul moyen que nous ayons Pour situer Carthagène

Ceci n'est pas une flûte C'est une question : Est-ce que tu viendrais avec moi à Carthagène ?

Ceci n'est pas une flûte C'est la réponse : Oui, Carthagène des Indes

Ceci n'est pas une flûte C'est notre premier baiser

Ceci n'est pas une flûte C'est un objet qu'on a inventé Pour dire sa prière le soir

Ceci n'est pas une déclaration C'est une flûte.

> 28 février 2006 Punta Arenas

Parler à un ami

Dans le matin maussade, tu revois Victoria – Vicky, appelle-moi Vicky - la fille du ferry pour Porvenir

L'emmènes au Bar Saturne, qu'elle ne connaît pas

Vous y prenez un verre

Il fait vraiment pas chaud.

Tu apprends le prénom de cette femme, qui l'autre jour t'a servi deux cafés

Mirtha, enchanté Mirtha

C'est le dernier jour de février

Tu aimes bien ce bar.

Tu écris pendant plus de neuf heures, sans pouvoir t'arrêter

Au Bar Saturne, puis dans une nouvelle chambre.

Tu apprends que le premier avion qui vola dans le ciel de Punta Arenas s'appelait Saturne et c'est pourquoi -

Dans la soirée, tu vas t'enivrer dans un pub du centre-ville. Victoria lance son rire à la multitude, comme une mariée sa jarretière Vous riez ensemble, sans savoir qui vous êtes l'un pour l'autre Mais les heures gagnent à être vécues Carnassières.

Suffit la légèreté de l'instant pour s'orienter dans les rues. Vous marchez, l'un soutenant du regard La démarche de l'autre. Vous êtes ivres, c'est sûr C'est bien, c'est vraiment bien.

Quand elle te dit: mon père est chercheur d'or
Tu ris encore plus fort
Mais elle connaît tout des ventes; les pesées, les instruments
Et avec le plus grand sérieux
Te parle des chercheurs d'or du coin et de leurs voitures de luxe
De son père, encore, qui n'est pas le dernier.

« Les trésors aussi, il cherche les trésors au fond des océans Ça paie son loyer La pension de ma mère Ça paie bien quand tu trouves. »

Sinon, elle fabrique des bijoux et peint des natures mortes.

Elle a un fils de dix-sept ans qui veut devenir acteur.

Elle est drôle.

Elle a eu des amants de toute l'Europe.

C'est bien.

Ce soir, tu voudrais ne pas écrire, mais juste parler à un ami.

Parler à un ami.

Et il y a cette fille pleine de sucre, croisée sur un ferry

Victoria, elle s'appelle – Vicky.

Tu as ri avec elle au Bar Saturne, puis dans un pub italien sur l'avenue Christophe Colomb.

Tu voudrais parler à un ami, tu ne veux pas écrire.

Tu es ivre.

Chercheur d'or, elle te dit, chercheur d'or.

Tu te rêves dans le lit d'une rivière Ton tamis à la main Et t'imagine père de celle que tu raccompagnes.

Tu ne sais vraiment plus très bien Qui vous êtes l'un pour l'autre Peu importe, au moins il ne pleut pas Au moins, vous êtes ivres Et elle est drôle, vraiment Vous êtes bien. Tu ne veux pas écrire. Tu voudrais parler à un ami. Parler à un ami. Tu voudrais lui tenir la main ou l'épaule Tu voudrais lui dire ça: Ce soir, je ne veux pas écrire Je suis ivre Je pense à toi Je te prends la main Tu es mon ami Je te regarde, hors du temps.

> 1^{er} mars 2006 Punta Arenas

L'enfant de Magellan

Il conduit le bus en clignant des yeux Il a un tic, il cligne des yeux Il porte une chemise bleu pastel Il a trente ans Il a un tic Parfois, il regarde sur le bord de route Ce qu'est la vie, dehors Il se parle seul, de temps en temps Et plus il se parle, plus il cligne des yeux Ça l'épuise de regarder par la vitre du bus Il a quarante ans Il a un sacré tic Il est assez beau Il s'appelle Sarramago Oui, Sarramago C'est écrit sur un badge, qu'il porte comme la décoration D'une guerre de tous les jours

Il freine souvent très près des voitures qui nous précèdent

Il aime aller vite

Il s'en fout d'aller vite

Il aime les estancias et leurs chevaux blancs

Il a cinquante ans

Il cligne des yeux

Et quand il passe devant le Momentos Hotel

A la sortie de Punta Arenas

Il éclate de rire et il se dit des trucs

A lui seul, il se dit des trucs

Des trucs que lui seul peut comprendre

Visiblement, il connaît bien le Momentos Hotel

Il a soixante ans

Soixante-dix

Il cligne des yeux

Encore

Encore

Ça l'épuise

Il aime les chevaux blancs, les noirs un peu moins

L'homme dans le rétroviseur

Soixante-treize ans

Ça y est

Il est mort.

2 mars 2006 Santiago

Pas perdus

L'aéroport est comme la litière d'un chat, une nuit où tout murmure dans la maison Vous êtes cinq égarés à dormir là, griffes rentrées, tête contre vos couilles ou vos cons Froid de cathédrale, une fois le soleil loin du vitrail

Tu te blottis contre toi-même, sur le carrelage, près du distributeur de billets Mauvaise pioche

Car la nuit, des hommes ont besoin de cash

Ton corps ne te va pas, tu essaies d'en changer la position, battant sans le savoir ton record de sale nuit

Tu repenses au chauffeur de bus de la veille, tout à l'heure, qui est mort sous tes yeux, en clignant des siens

Des phrases passent, que tu te refuses à noter - manquerait plus que ça

Puis, c'est à qui fera le plus de bruit :

Les cendrillons ne sont pas au bal, elles le font payer

Manège des chariots
Aspirateurs
Tessons de rire, qui coupent le sommeil, une belle balafre
(Mais donnez-leur un prince!)
Tu retires ton masque d'occultation
Il y a une longue femme noire qui dort près de toi
Un vieil anglais dans un costume à rayures, qu'il n'a pas quitté
Un yogi suédois qui crache sans arrêt
Une poule sans tête
Un chien à trois pattes
Le spectre d'une flûte

Et la lune éclopée, derrière la vitre.

Buenos Aires

La Confiteria Ideal

Parquet glacé, pleuvent les humains
En un grésil mouvant
Les danseurs de milongas s'ouvrent et se ferment
Comme des compas
Front de la femme contre la joue de l'homme, animal uni
En l'arabesque des sens
Quelqu'un là-haut doit savoir jouer du miracle pour que deux corps
Silencieusement
Crissent
L'un contre l'autre
La nuit court d'un millier de jambes vers son origine en nous
Contre laquelle tu heurtes
En beauté.

3 mars 2006

Carniceria

Comme si la pluie t'avait suivie, chienne aimant le son de ton tibia Il y a le visage béni de Patricia, pendule d'ambre, pour prendre la vie de haut Et ce temps hors de tout, que tu allaites en mère digne Mais il pleut jusqu'en amour.

Hier, tu t'es endormi près de l'église de Junin, que tu avais voulu revoir Pas d'or dans les tigres Que lâchait le soleil.

Tu t'es dit:

Ce n'est pas tant que tu voyages, c'est que tu dérives

Et dans une vitrine, tu as découvert que tu n'étais pas blond

Et dans une vitrine, tu as découvert que tu n'étais pas blond Ça t'a fait drôle Parce que tu l'as toujours cru.

A deux pas des fouets de misère qui claquent Et te laissent sur le carreau de la ville Rues de Buenos Aires Fin de l'été Peaux ambrées, ventres nus, les filles avec de ces culs Mais il pleut. Tu avais fait aujourd'hui le pari de ne pas te remplir de bruit

Ne pas aller vers l'éclair pour rompre le silence

Le silence!

(De la poussière, transitant par les mots, le renvoyer à la poussière)

Tu avais fait vœu de te taire et d'écrire : je me tais

Qu'attends-tu encore?

Sinon relancer dans la carne de ces phrases

Le caillot d'espérance

Et retenir la vie.

Construis tes lents édifices d'encre et de papier.

L'eau cynique mouille d'autres rives et c'est très bien.

Qu'attends-tu encore?

Que retiendras-tu de ta vie?

Quand diras-tu enfin : je n'espère plus ?

Arrache-toi le cœur.

Vérifie son orientation.

Tu verras si demain tu sauras dire encore:

J'espère.

Non, le silence n'est pas vierge.

La petite pucelle du silence rentre chez elle courbatue.

Les cybercafés sont ouverts toute la nuit

Les fleuristes

Les marchands de bonbons

Les orchidées

Péruviens à la ramasse, dans des barbes qu'ils épouillent en cherchant Dieu

Cartoneros à la casse quotidienne

Sombre ciel de Buenos Aires, enfants sauvages s'entaillant le cuir chevelu à coups de ciseaux, supporters de foot mal lunés

Pas de raison que les mots baissent la grille de fer

Dans ta bouche.

C'est le bon moment pour te demander combien de femmes ont un dauphin tatoué sur l'épaule.

Boutique de l'Ange

Salaire des trimeurs : cet air du temps, dans les segments la crasse Et les poumons à recoudre

Gamines effeuillées sur l'étendoir des kiosques, journaux qui sèchent en nos errances pornographiques

Comme si déjà on les avait toutes baisées

Salaire des trimeurs Air du temps Crasse Poumons à recoudre

Il faudrait enfin trouver le courage de rendre les chiens à la forêt, au repentir des clairières, à la gourmandise de l'humus

Que nous cessions de louvoyer dans la merde de cette compagnie qu'on réclame aux animaux et qu'ils ne savent pas donner

On leur prend une chose qu'ils ne donnent pas

Dans un café de Palermo, ce vieux clerc de notaire qui vivait près de la maison de Borges et, parlant de lui, prenait plaisir à dire *Jorge Luis*

Repentir Cette compagnie On réclame

Boutique de l'Ange Ombre colossale d'Eduardo Vergara La voix de Marikena Tangos chantés main sur le cheval de bois

À Buenos Aires, il y a toujours un cheval de bois

Eduardo Marikena Cheval de bois

Plus tard Les pierres du Jardin japonais étaient telles En leur majesté Qu'on eut dit Qu'elles pensaient Vraiment

Aux morts et aux mourants

Majesté

Morts

Mourants

Tu pouvais dire enfin:

Je me suis récapitulé

Vers cinq heures du soir.

5 mars 2006

Poisons

Colonia del Sacramento

Uruguay

Écoeurement de grâces

Dans le clair-obscur des frênes et des platanes.

Les soleils œuvrent en fratries

Et prennent la Terre en fiançailles

La rejetant ensuite, tringlée comme jamais

Ça fait des glycines écœurantes

Des bougainvillées

Et des fleurs au fusil

Ca fait soupirer l'internationale des ombres

Qui vient balader l'éternel enfant trisomique

- Sortes de dames lointaines, hommes donnant leur rime.

Tout à l'heure, sur une jetée, pauvre touriste

Tu t'es arraché le bras gauche

Pour l'offrir à cette fille en rose

Qui s'était nouée un foulard écœurant au poignet

Ça l'a évanouie, imbécile.

Tu as pensé à Grâce

Qui n'est qu'écœurement des fleurs et de la lumière.

Tu as pensé à Miss Electricity (merde, j'aurais dû lui lire le *Walden* de Thoreau)

La fille est revenue à elle, avec son air de bonbon

Et ton épaule sans bras saignait de Tibre en Amazone.

Elle la fixait, écœurée.

Les soleils, salauds, jouaient avec ses cheveux comme avec des osselets

Tu aurais voulu lui dire:

« T'en fais pas, je suis droitier. C'est ma façon, ma façon de te dire que je te trouve chouette. »

6 mars 2006

De la disparition soudaine de Grâce dans un poème qu'elle m'a volé, dont je ne sais plus que le titre

7 mars 2006

Pierre de touche

Jarre accueillant les bambous fixes Son visage participe à l'aube Lui faisant don de sa nuance L'épurant au creuset de l'abandon

Sont mortes les tempêtes contre la voile des chagrins Dont elle fait un recueil à la couverture reliée C'est du cuir de première qualité

Il passe parfois au ciel des volées de Shéhérazades Qu'elle jalouse Comme les petites filles qui ont trop de poupées Font des manières Pour bien s'attrister Mais c'est une dame et un filet

Tu l'écoutes
Anche à l'extrémité même du vent
Dans ses faveurs abdiquent ces juments truquées
Dont on fait sa licorne
Elle participe à la nuit
En crayonnant les prés, ces jours-ci
Pour des galops noirs
Et griserie

Il faut la voir mourir en descendant d'un train

Toutes pierres précieuses bues par son muscle de cœur qui fuit

Il faut la voir naître aussi

Et dire: toujours

Toujours

Comme si le mot existait.

8 mars 2006

Chenil

A l'arrivée

- C'est un jour de mars

Le huit

Un jeudi, sale temps -

Tu rejoins l'équipée monotone du peuple France

Sceau de cire sur les lèvres pour ne pas, dans le lyrisme, faillir

Et hurler à grande parole sexuée

Tes désirs idéels

Tais-toi

Rentre, maintenant, allez

Bientôt le printemps de l'Europe

Quand les grands froids balaieront les terres australes.

Tu jettes dans une poubelle parisienne

Le sac à vomir

Avec tout le Brésil écrit dessus

Illisible déjà

Encre verte et sale

Mots corrompus

C'est un sale jour

L'ordure du voyage en toi s'ébroue

Cygne à col noir

Les images et les goûts

Le visage de l'écho

Chaîne au pied

Aile et prison.

Il pleut des chiens mouillés, avec la rage.

New York City II

Compact

Bus de Newark vers la 42^e:
Dans la glissière des calorifères
De petits os de poulet
Semés.

Tu les éloignes de l'index. Comme si c'était toute la mort Qu'on avait voulu cacher.

Il pleut sur Manhattan Avenue :
Milliers de heurts périphériques aux trajectoires
Parfois, ton regard
Lance ses chiens d'arrêt :
Femme jonglant dans une pente avec des cartons vides
Béquilles mouillées sous l'aisselle d'un garçon
Le chignon roux d'une mulâtresse
Un très beau Sikh.

Et dans ces essais de vie De l'inhumaine matière Surnagent Comme miracles Les sept couleurs du roman de Maurice Roche.

16 avril 2006

Mourir gratis

Sur Broadway, tu décousais la foule en sifflant;
Deux hommes sandwiches écrivaient en marge de la mélodie.
Passant, tu as confondu leurs messages:

JESUS OVERCOMES STRESS
FREE DEATH TEST

Mira

A New York Mirabelle Ordinaire Porte un tee-shirt I love 88 Pour dire d'où elle vient.

Quand elle rit Sur sa harpe Elle pose une bâche transparente Ou tue un renard sur la route Pris dans la lumière des phares.

Quand elle danse, elle scrute un lieu en elle Qu'elle ne sait pas nommer, encore ; Y croît l'arbre de volonté Et des fleurs résolues.

Tu la regardes dans le miroir de la cuisine Couper du basilic Et confondre ses doigts de porcelaine.

Elle parle toute seule, souvent Et elle se blesse.

17 avril 2006

Dit

Cent mille soleils
Et un visage
Dans le dimanche en lent bordel
Chairs saillantes des astres ou d'un galbe
Dance skaters sur le ground
On donne
Le dit de la jouvence et de la joie
Tu vas voir et tu t'y vois

Tu t'y vois Et surprends ce visage Qui saillit avec force Dans la voix des choses Dit de son regard de vieille petite fille

De bloc en bloc, le fumoir des perrons La foule délestée des guerres Muscles et abandons Serpes des corps Jetés dans l'air Vitrines au beau fixe Temps mort Tu t'y vois Dit des courses, les uns vers les autres Et fumée

Tu t'assois sur Madison
Il y a ce banc où tu as froid
Cinq minutes et toute la vie
Tu entends
Ces dits qu'on donne
Tes yeux traînent
À la recherche d'un hangar
Tu t'y vois
Replié dans un coin
Dit de ta mémoire

Familles, amants, dans les artères Touristes, jeunes ou vieux Flashers Footballeurs Lanceurs de discoplane Dit de nous, les vivants Litres et litres de sang

Mille soleils de plus Et le visage De ce dimanche en lent bordel

Tu seras triste encore demain Tu seras triste D'être le bras qui sonne Le glas de ton présent D'être ce bras qui te mettra K.O. Tu t'y vois Dépoitraillé Ta mâchoire a cédé Sur le ground Dit de l'éphémère

Même si

Ce visage

Ne disait rien

La félicité passait

De vous à moi

De toi –

Je peux te dire toi?

Demandas-tu

A ce visage qui ne disait rien

Ne faisait rien

Qu'être ce visage

Et une voix dans les choses

Oui

Tu as vu

La félicité

Tu l'as vue

Remontant sur ses épaules

Un châle noir effiloché

Sans début ni fin

Puis, vous vous êtes arrachés la peau d'un coup sec Elle et toi.

18 avril 2006

Ta jetée

Creusant dans les buildings, le vent laisse parler l'ombre des ombres, le drap du fantôme

Le silence remercie qui consent à lui faire compagnie

Même si de son souffle

Vient le dernier mot

Les logos, par-dessus les boutiques, c'est de la lumière jetée ; ton désespoir a amerri La paume écornée

Lignes cassables de ta page tendue à l'éternité du soir

Tu as l'âge d'un mercredi usé

Cette tour au loin, cette tour Et son enseigne rouge Elle a comme toi, la tête trouée.

19 avril 2006

Coney Island, un printemps

À Coney Island
On donna cinq baisers sur des bancs publics
Trois contre le mur de l'aquarium
Sur les plages, plus d'une dizaine
Un dernier chez Nathan's, du hot-dog plein la bouche
On donna sans compter
Sauf toi
Qui ne pus t'empêcher d'estimer sur tes doigts
L'alentour des baisers
Plutôt que d'ajouter le tien

Tout le monde était d'un âge ivre

Les petites russes de Brighton Beach étaient devenues mères dans la nuit C'était spectaculaire, ces femmes inconnues d'elles-mêmes Alors, tu baissais les yeux sur ces planches brunes Que le soleil voulait emmener Dans sa chambre

Tout le monde était d'un âge nouveau Le printemps saluait On baissait les persiennes

Tu marchais contre toi-même Contre le monde Contre l'idée de la marche Tu marchais contre Pour parfaire Ce goût en toi de marcher

Tout le monde avait ton âge et tu avais l'âge de tout le monde Dans ce désert et tout ce peuple Miss Electricity chargeait les canons du silence Avec sa tête de siècle et de mouchoir De faon, de chasseresse Salope à dézinguer les manèges de l'Island Elle avait pourtant sa chambre dans celle du soleil Tout ce qu'il faut pour être une gentille petite bombe Sous du chatterton à ta nuque Tic-tac

Tic-tac

Alors attends, camarade, attends que ça explose

L'amour

Ou sa défaite

Éternelle.

Attends.

Attends.

Attends encore.

20 avril 2006

Fluorescence

Au bord du précipice

Nous sommes là

Au bord

Tout au bord du précipice

Il y a de remarquables perspectives

Une vue splendide

Sur nos alcools

Tout au bord

Au bord du précipice

Nous vidons nos vies

Rasades et joie dans les gorges

Nous sommes là

Au bord du précipice

Au bord des gorges

Tout au bord

Les grands existants que nous sommes

Aigles

Félins

Serres et rugissements

Autour du cou, notre orgueil, très seyant, cravate fluo, ça nous va bien

Vraiment

Vraiment au bord

Tout au bord de l'orgueil, la falaise que c'est, l'orgueil

Au bord du précipice, une cravate au cou, étincelante, voilà le pire de nous

Mais sourions

Sourions

Nous sommes là

Au bord

Tout au bord

On le sent bien, quand on y est

On sent qu'on est au bord

Tout au bord

D'une route fluo

Une route fluo qui mène à l'oubli

L'oubli de qui nous pourrions être, mais ne serons jamais

Niés par le négatif de nos êtres : code barre sur nos faces

Notre inhumanité

Froide

Irréfléchie

Mais la route est fluo

Une très belle route

Une route fluo bordée d'arbres morts

Et de précipices

Une route au bord de la falaise que c'est, l'orgueil

A moins que ce ne soit

A moins que

Tu ne sais plus très bien si c'est une route fluo

Ou juste le précipice

La torpeur du soleil dans le précipice

Le soleil droit dedans

Tout droit

Droit dans le précipice

Le soleil comme un épouvantail

A moins que

A moins que tout au bord

Vraiment au bord

Tu ne distingues enfin

Ce que c'est vraiment

Cette lumière dont on parle, à mi-voix

On parle de cette lumière

On en parle presque pas

Tu distingues enfin ce qu'il y a tout au bord

Au bord d'un précipice

Une fleur

Une fleur atomique

La fleur atomique sur New York City.

De l'œuf ou de la poule, qui est le propriétaire du poulailler ?

Printemps absolu Sur les seins des filles, on peut lire Apple Bottoms Dans les yeux des hommes, on lit les seins des filles Alphabet béat.

Bah...

Tu devines à l'angle des rues Les questions posées par Dieu, ce soir, en passant Plantées comme de grands arbres Qu'on traverse En achetant le monde.

22 avril 2006

À l'ombre, les mâchoires

S'étirent les bêtes, dans les narcoses du Bronx Amertume du ciel Qui chauffe les crânes du soir En débutant, l'astre fait du zèle Et sa course compagnie à des siestes sauvages

Ils marchent, les hommes Dans le zoo d'arbres, de chemins De cages et de vitrines Pointant de l'index Les vies barbares de la grâce

Tu marches avec les hommes Dans le zoo du Bronx, un soir La joie, la surprise, sur les visages, la défiance : Mauvaise lecture Car nous allons parmi les spectres

À l'ombre de la carne À l'ombre de la peur À l'ombre des instincts L'ombre de la beauté À l'ombre de l'heure où ils n'iront pas boire

Les fauves

À l'ombre de notre corps en pièces Possiblement Laminé par la vague dont on a coupé la crête

Et dans l'œil du gorille, il y a tes excuses enfermées Tes excuses Devant les millénaires Qui traversent la bille noire et sanguine Un instant, tu crois reconnaître Ta toute première excuse Quand tu n'étais pas né

Et dans l'œil du gorille, il y a tous ces *il y a* Que tu as aimé écrire Pour te convaincre qu'il y a vraiment *quelque chose Qui existe*

Faire-part du réel

Il y a une double vitre hissée entre lui et toi Il y a ces bambous impartageables Il y a nos cadences Et l'ombre de la peine à l'ombre des manques Il y a la privation de la maison lointaine Il n'y a plus de maison Il y a des loyers impayés, le petit lopin de terre gratis La cage

Au milieu des tours du Bronx À l'ombre de Manhattan À l'ombre de cette ombre que tu deviens en marchant Contaminé par la mort La mort en habit de grand deuil dans les artères du zoo Car on tue ses enfants, à petit feu qui crève

Il y a des bambous impartageables Il y a des arbres de plastique Il y a ton ombre sur les ombres

Il y a eu des bêtes

Oui Il y avait des bêtes

Et le soleil peut faire du zèle jusqu'à la lune Quand on marche, on y voit nib

Sauf à saisir la chance d'un œil trop sombre.

San Francisco

Étal

Sur Russian Hill L'horizon se démembre Pose tête contre terre Rincé des contorsions

Quartiers de viandes blanches et bleues Sanguines avenues du ciel Crâne du printemps fendu

L'horizon Sous le Bay Bridge Se dépèce Au loin, tu ne sais plus voir Que des séparations

Tu aimerais faire mouvement
Oser la nuance, sans céder au pastel
Mais l'époque veut qu'on la gifle
Elle réclame, elle réclame
Tu aimerais faire mouvement
Tes limites, les saboter
Comme une vieille bagnole qu'on rend dingue
En lui coupant les freins

Tu remues ces mots-là :
Faire mouvement
Faire mouvement
Le temps de tailler ton crayon dans la TransAmerica
L'océan
Et plus loin, bordel, Honolulu!
Nom d'île ou de peep-show ?

Siérait mieux, c'est sûr, à une ballerine un peu crade Tu aimerais voir à Frisco se déshabiller cette fille Dont on parle Qui se démembre et se dépèce Quartier de viande blanche et bleue Honolulu Elle donne son nom aux îles du futur Et fait mouvement Fait mouvement Mouvement Tu prends possession de murs blancs Dont tu ne feras aucun home, jamais Tu seras ce quidam endormi Dans un lit prêté Ce passant jeté de tous les trônes Et les murs jamais n'auront vu en toi le roi de la propriété

Tant mieux

Tant mieux Tant mieux

Dans ta boucherie d'aquarelle Tu remues ces mots-là : Prendre possession Le temps d'entendre sauter le *Nebraska* de Bruce Du Bay Bridge

Prendre possession
Ces fois criantes où tu as voulu prendre possession
Prendre possession d'un théâtre de bois qui brûle sans faire de flammes
Prendre possession de murs blancs
Prendre possession de la grâce
Et Miss Electricity, il ne faudrait pas, il ne faudrait pas
Toutes ces fois

Apogées, dépressions Sur Jones Street jusqu'à Market San Francisco coud ses rues En petite aveugle Sur le niveau de l'océan

Dans le Tenderloin Gorgones, dérapés, éreintés, foutus, chiens de l'enfer Fumeurs de crack Dealers Zonards Bêtes furieuses

À l'agonie Salopes, éclopés, macs, chinetoques, blacks Opiomanes évaporés

Killers saouls Mères inquiètes Filles pas chères

Tu traverses le cœur de la ville en te frappant la poitrine Comme un grand singe.

All in equal measure

My body is rested

My mind is calm

A la table, couleurs saturées, d'un magasin zen

De North Beach

My heart is at peace

My spirit soars

La fille est brune et ses lèvres, instant d'oubli

Pourrait donner au printemps

Le goût des patates douces

Mais non

Tu prends un burrito et un cocktail Magic Minerva

- Je vous apporte ça tout de suite

If my heart were planted, what would it grow?

Un type sur le trottoir, panique ou transe, lève le bras

Bouteille de verre blanc

Soudain, son fracas

Juste dans ton dos

Brisée, brisée

Vous vous regardez lui et toi, dans la même savane grise

Des largués

My body is strong and supple

My mind is clear

La fille est brune et son cou, tu devines

Elle l'a copiée sur les mouettes

Courbe et blanc

Taste it, elle te dit, taste it

All in equal measure

Elle te fait boire de l'herbe en disant tu vas chier

Mais ce sera cool

- Ce sera comme jamais

Tu n'auras jamais chié comme tu chieras ce soir

Tu seras cool

Et vide

Sans toxines

Et sans personne

Sans ami avec qui rire de ta chiasse

Et sans connasse à embrasser En prenant sur l'avenir un petit pari de merde

My spirit is filled with power, love, and wisdom

Tu écris dans ton carnet des formules yogis
Tu es prêt à les prononcer dans les positions, que ce soit clair entre toi et toi,
De l'amour
C'est tout
Celles de l'amour

Be with me and help me to emanate light

Tu t'entends dire ça Tu entends résonner ça dans son enveloppe corporelle bien équilibrée Puis tu l'expédies par la poste Aux icebergs Du Nord

I am that I am

Tu lis des pans d'avenir foireux dans des cartes où sont grimés Anges et archanges

Tu te demandes pourquoi on leur a donné des prénoms pareils :

Vanessa

Rochelle

Teresa

Désirée

Tu te les ferais bien, les anges

I am willing to embody my spirit

Tu lis tes mains pleines de thune
Ton carré de trèfles à quatre feuilles
Les cadavres du placard
Tu lis que Dieu est prêt à t'aider, quoi que tu fasses
Tu es un donneur et Dieu t'aide à donner
Tu lis ça en teintant de vert ton sang noir
Dans le *sunset* sur ta colline
Tu auras la chiasse la plus saine du quartier
La fille est brune et ses mains, *no doubt*Ne sont pas faites pour les tiennes

Là-bas, des ferries partent en croisière autour d'Alcatraz C'est pas si cher, les puits de douleur Dans les quelques dollars Tu bronzes et tu vois bien les fenêtres barrées

All in equal measure. All in equal measure. All in equal measure.

5 mai 2006

Anagramme

Seigneur

Seigneur, j'ai écrit pour toi la liste des courses Elle est longue, pardonne-moi

Seigneur, aveugle-moi

Je suis ton grimaud malade Ton scribe nu Pour ce qu'il me reste de siècle

J'ai repris ma torche en main Seigneur, regarde-moi Je marche, le cœur poudré

Tu dis : Seigneur Plusieurs fois Tu lui parles Tu l'appelles : Seigneur A l'angle d'Ellis et de Van Ness Tu tournes tes phrases Souples et muettes Toupies au bord des lèvres Et tu traverses Nob Hill Jusqu'au Civic Center

Tu voudrais savoir dire : mon ami Et rêver d'un dimanche où l'un près de l'autre Vous prenez un café Sous un soleil confit

Seigneur, j'aimerais être ton ami

Et noyer l'été Dans une tasse Avec le sucre

Mais Seigneur, il y a ce junkie Grand noir mal foutu Dans un parka rouge A l'angle d'Ellis et de Van Ness

Seigneur, j'ai écrit pour toi la liste des courses Je les ferai Je vais les faire Seigneur, aveugle-moi

À genoux sur le trottoir
Il remonte sa manche
Le grand noir à genoux
C'est un vilain insecte
L'aiguille qui lui mord le bras
Ce bras-là qui est le vôtre, mon ami, mon frère
Ce bras-là qui est le tien
Ce bras où des chenilles attendent leur papillon

Seigneur, aveugle-moi Comme enfant, on cachait le regard des autres Avec ses mains Devine Devine qui je suis Devine

C'est la mort et ce n'est pas ta faute, Seigneur Ce n'est pas la mienne Tu te dis Ce n'est pas une faute

Toutes ces questions, Seigneur Et pas une urne Où les déposer

Il se tord une minute Autour d'un python femelle Qu'il appelle Maman Range la seringue dans sa poche Et déménage Immobile Seringue Seigneur Merde Mon ami, mon frère Ce n'est pas ta faute Ce n'est pas une faute

Nous sommes tous l'anagramme de la douleur.

6 mai 2006

Mine is stones

Qu'il ne meure pas, le don premier ; Tu es là pour ça : Être les pierres sur le ruisseau.

Brautigan avait un père qui voulait faire le bien

Richard Brautigan entre en silence
Dans la chambre de l'hôtel.
Ça sent la moquette humide et les cafards ont l'air de jeunes mariés.
C'est la dernière fois qu'il va voir son père.
Il ne le sait pas encore
Mais c'est la dernière fois.
La deuxième fois, en fait.
Il entre dans la chambre, l'ongle du pouce sous l'ongle de l'index
Et ça pourrait saigner.

Il est là, son père
Le père de Richard Brautigan
Assis sur le lit
Il regarde sa montre
Estime en vitesse le retard de son fils
Puis l'oublie, allez, ce n'est pas si grave, salut mon grand.

Brautigan dit: "Hello Dad."

Et il s'assoit près de lui En se grattant l'aisselle gauche Ça gratte, alors il se gratte.

Son père le regarde Pour la deuxième fois. C'est la deuxième fois. La dernière, en fait. Ils ne le savent pas encore Ni l'un ni l'autre.

La première fois, c'était chez le barbier. Son père avait la gueule blanche de mousse Il tournait bien la tête de temps en temps Mais chez le barbier, on peut se couper Pour si peu Alors il lui avait proposé un peu d'argent. Tu veux, mon grand? Je peux te donner quelques dollars Tu n'as qu'à aller voir un film.

Et là

Dans cette chambre d'hôtel Avec le papier peint éraflé de partout Richard Brautigan envoie son cœur à la casse Avec les vieilles Buick mourantes Parce qu'il lui refait le coup, Daddy : « Ça va fils ? Tu veux aller au cinéma ? »

La lumière froide du matin

C'est une fille de trente-cinq ans Très fille Trois barrettes noires dans les cheveux Et aux pieds

Des sabots blancs :

Ce qui reste de la licorne qu'elle était Avant d'entrer dans le bar.

Vallejo Moon I

Tu lui confies:

- Longtemps, j'ai été Le mec qui passe Embrasse une fille Et s'en ya.

Elle se trouve soudain des pieds de chinoise.

- Je ne dis pas ça pour toi.

Vallejo Moon II

Tu lui confies:

- J'ai copié trois phrases Sur une page de mon carnet Pour avoir à te dire Un truc plutôt que rien.

Ce sont des phrases de marin Qui tourne le dos À la mer.

Prends-les bien.

7 mai 2006

En route pour la joie

Sur un trottoir de Dolores Street On peut lire : *Crying is okay here*.

Variations sur Miss E.

Miss Electricity porte un gilet noir qui peluche; Elle l'appelle Monsieur Pour lui donner de l'importance # Ça a l'air de marcher Elle le vouvoie quand elle retrousse ses manches # Sinon elle mange un steak tartare ; ça te dégoûte Et ça te fait aimer les perroquets De Russian Hill Parce qu'il y a des perroquets, le dimanche Sur Russian Hill # Miss Electricity est de tous les coins du monde Et parfois elle est au centre # Elle a l'air d'une jument trop longue pour être garée près d'un cheval # La morue séchée, on dirait des ailes d'oiseau Elle te dit Dans Chinatown, ce matin # Sur Baker Beach, les hommes étaient entièrement nus C'est effrayant #

Vous vous êtes pris par la main, elle et toi

C'était un petit geste de rien du tout

Mais au bout du compte

Vous avez construit ça :
Le Golden Gate Bridge

#
C'est réussi, y compris tous les suicides

#
Bref
#

C'est quelqu'un.

8 mai 2006

J'avais tant de retard que je ne m'y suis pas rendu

Tu seras là
Sous les lys noircis
Par le bruit des machines
Et la chute du cœur
Fleurs et cendres : elles seront ton lit
Vie claquée, puis toutes les portes
Tu chercheras ton côté
Dans la fosse
Et quel mur fixer en mourant
Tu prendras celui de gauche
Avec la photo de Dieu quand il était enfant
Tu n'auras rien saisi du monde
Et il se mettra à pleuvoir
Une araignée.

Oreille de Vincent, musique de Ludwig

Tu m'as longtemps parlé Des passagers qu'avait pris ton corps

Dans ses combines

Je me brossais les dents sous le cercueil des nuages Ne pensais pas à autre chose Mais je voulais pouvoir me taire Et porter la litanie De tes plombiers

Bref Sans gémir, tu vois.

Beethoven avait raison d'être sourd.

Traduction pour Nora el Samahy

You talked to me for a long time About the passengers your body took In his tricks

I was brushing my teeth under the clouds' coffin Not thinking about other things But I wanted to be capable of silence And carry the litany Of your plumbers

Well Without whimpering, you see.

Beethoven was right to be deaf.

9 mai 20006

La petite fille sans allumettes

Et les larmes Les larmes vinrent joindre au soufre des sources Leur tendresse et leur nuit. #

On ne buvait plus la vie que par ses puits.

#

Je te voyais, moi Te cogner la tête contre toi-même Comme un chat ou un oiseau qui veut rentrer.

#

À l'intérieur, le ciel était nu depuis longtemps. Par réflexe Tu avais vêtu toutes tes habitudes De loques épaisses.

#

Pour ne pas voir Le ciel.

#

Et donner aux larmes une direction.

#

Il fallait compenser l'illusion De se saisir Croire que l'on s'est saisi Mais l'on s'échappe encore.

#

Comment être soi et lequel de soi ?
Comment te dire : je sais
Pour les larmes ?
Comment te prendre la main
Sans mordre sur des verbes trop conjugués :
Protéger
Fuir
Faire semblant ?

#

Moi aussi je suis fatigué Mais pas encore de crampes. # J'ai voulu me protéger. J'ai fui. Je fuis. Je fais semblant. Je ne sais pas comment te protéger. # Sauf peut-être avec cette main Sur ta joue Qui cherche sous les voiles A t'inventer des bateaux. # D'autres verbes où l'on saurait # Faire avec ça # La vie # Telle quelle # Vide et radieuse, avec des cris # Vide #

Avec des cris

Les entends-tu? # Je te trouve radieuse # Ce matin # C'est pas vrai, mais tant mieux Tant mieux, je te dis. # Et les larmes, les larmes C'est l'égoïsme, avec ses boas Tout le make-up Ces gestes ténus dans le bruit des cœurs Pas finis Pas donnés, ces gestes subis Sans qu'on le sache, car la ficelle au bout de tes doigts Est invisible. # La vie ne se remplit pas Ne surtout pas remplir la vie. # Il faut la vider. # Comme le gibier. # Il faut la prendre en chasse

Parce qu'en courant

Les larmes partent sur le côté. # On ne les avale pas. # Ne les avale pas. # Cours. # Et les larmes, tu verras Ce sera dans le vent de ta course. # Bon dieu, ce que tu es belle. # Et non identifiée. # Tu lui dis ça plusieurs fois Espérant qu'elle t'entende Jusqu'en sa vieillesse Et que plus rien Plus rien ne soit accompli À la légère Ou malgré soi Contre son gré Sans la vraie légèreté de la conscience. # Ne fais pas n'importe quoi, tu lui dis. #

Commets de vraies folies, ça oui, de vraies folies

Car elles ne se soumettent pas au regret.

#

Ce que tu es belle Non identifiée Comme un corps resté trop longtemps Dans la vase.

#

Et les larmes, les larmes Si tu cours Seront bues par l'ombre qui te suit.

#

Et sur elle Tu verras pousser un futur hanté Avec tout l'amour que tu veux Comme sur des plates-bandes Parmi les clématites.

#

Oh

#

J'ai remué ciel et terre Pour enfin renoncer à ton explication.

#

Lui dis-tu Puis tu la quittes sans un drap blanc.

#

Et soudain
Descendant de l'avion de mai
Dans le froc sale de Paris
Tu es devenu
Cet homme de 34 ans
Sans femme ni enfant
Qui prend des paris

Sur les courses Des lapins de Roissy. Kaboul

Evening song

Il y eut les navires au large de Bahreïn Sur lesquels tu t'éveillas Tête blindée contre le hublot

Avion de porcelaine :

Tu bâillais autant dans sa queue qu'à la proue des fourmis rouges En bas

Il y eut le Golfe Persique vu d'en haut Le visage épars d'une hôtesse et ses je-vais je-viens Trois kids duveteux, liasse en main, au duty-free Dix langues s'irritant dans les angles Cherchant voix commune Et un peu de hi-fi

Il y eut une nuit à Dubaï Chaude comme aucune autre Même parmi ces femmes vêtues en nuits Parfois par le passé Celsius vivait d'alliances arabes Au bord des déserts

Il y eut la route vers Sharjah L'ogre soleil adouci Dans les champs de grues

Il y a Kaboul
Première nuit, à Kaboul
Il y a la nuit et Kaboul
On parle entre vivants
De cette nuit-là
Autour
La nuit
Et Kaboul autour

À l'oreille des marchands D'un murmure La nuit monstre Quémande une lampe à gaz Ou une torche Mais rien n'y fait Il y a la nuit sur Kaboul

Il fait nuit et Kaboul

Il est nuit

Il a

Il parle nuit sur Kaboul

Il revient

Il chante

Il brûle nuit sur Kaboul

Tous les verbes, la nuit les épouse

Car jamais la lune ne fut tant béance au ciel

Trou dans la tête des dieux

Tunnel de lumière

Pour les vivants qui meurent

Pleur et neige

Dessin d'enfant mangé par les vampires

Jamais la lune ne fut moins celle des romances

Courtisans dans les arbres

Scènes de balcon

Bouquets de fleurs

Rires, baisers, Colombines (Rhabillez-vous)

Jamais la lune ne fut si pleine et si vide et si morte et si bien roulée

Dans la robe du futur

Pour un peu, elle se ferait siffler

Par ces hommes, qui rentrent chez eux

Bien tard

Si ce n'était cette plaie ouverte

Dans le crâne de ton crâne

Le chemin du sang

Que tu poursuis entre paniers de mangues

Et carcasses de chèvres

Si ce n'était ta tête, ce trou blanc dans le ciel

Si tu n'étais l'enfant raté des dieux

D'ici et de nulle part

L'enfant raté

Sur sa couche de paille

Son lit de douilles

Ses draps pouilleux

Et son sommeil illégitime.

Pastèque

Mille hommes au coin des ruines et des chantiers
Mille et cent mille debout dans les gravats
N'attendant rien
Rien de précis
Ils sont debout et c'est le soir
Au retour fragile
Parfois mains dans le dos
Ou sur les hanches
Sous le fantôme des maisons
Ils n'attendent rien
Plus rien
Hormis celui-là qui rentre chez lui, une pastèque sous le bras.

13 juin 2006

À la seconde où j'ai pris l'œuf dans ma main

Elle dans la confusion du matin ardent coup de poing à fendre le marbre l'éclat des toupies silencieuses sur nos fontanelles fendues elle

Te regarde, toi qui prends dans ta paume un œuf durci d'un gris redoutable les poules étaient tristes penses-tu

Une cocotte vivante en papier alors elle chiale des larmes de volaille et pond toute sa grisaille

Elle debout dans le coin de son regard l'auréole de son voile elle te regarde toi

Abondance des rivières abondance de cieux poissons volants exocets partagés les toupies les toupies c'est soudain ça

Tu la vois enfin elle qui te regarde, toi dans l'alcôve de l'instant coup de sang à suivre les marbrures des peaux car enfin ce n'est pas rien ça

Ce regard dans lequel vous nagez ensemble dans les premières secondes qui firent l'univers

Vous vous regardez

Tu as un œuf dans la main

Elle voit que tu as un œuf dans la main

Mais elle ne sait ce que tu penses d'elle ni pourquoi elle te regarde vous tournez sous la même lampe c'est tout

Vous tournez sous la même lampe

Sans savoir la définition de la lumière.

Odéon pour le fracas

On eut dit qu'au poing de chacun, parmi ceux qui seyaient à la poussière, piquaient des laniers dociles que le ciel empruntait parfois pour une chasse

Tant sur les visages était marquée la portée des siècles et ses notes de mort

Visages comme des séracs noircis dans la pente rompue des hommes

Épieurs du silence le plus pieux dans cet odéon pour le fracas qu'est Kaboul en juin

Certains ivres de narcéine ou de la fatigue d'avoir été voulus par les volcans les guerres le château branlant du cœur

D'autres abîmés de connaître le prix dérisoire de la vie, accroupis devant le millième thé, mourant pour la millième fois

Marchands de fruits plus tapés que la camelote

Barbiers à genoux sur le trottoir, jouant face au client d'une petite paire de ciseaux bleus

Pèlerins de nulle part

Pénitents burinés

Chiens

Vanniers fourbus sur leurs nattes

Cordonniers, mécanos, vitriers

Boueurs d'occasion vidant des égouts, larges autant qu'un homme est haut

Brouettes débordant d'épices et de raisins secs

Têtes de moutons sur le bord d'une fenêtre

Femmes au sourcil millimétré, à la paupière métallique

Femmes drapées

Rompues à l'esquive, se dérobant

Femmes en sang sous le derme caché

Enfants salopés charriant leurs stigmates dans le rire des vélos

Vieillards évanouis dans l'étau des baraques

Garçons caressant la pommette saillante de l'ami ou se donnant le bras pour vaguer

Noria des turbans et des taxis

L'infection des foules

En chacun, secret, le silence

Ce silence du corps encore frais de la mort, dans cet odéon pour le fracas qu'est Kaboul en juin

Il ne faut pas chercher l'œillade, parmi les fleurs rassurantes à mettre à sa boutonnière Il ne faut pas tendre la main, elle retombe en étrangère de la belle misère dans son tour de potier

Longtemps tu as marché, cherchant la recette de l'amitié au fond de tes poches, ne sachant plus d'où elle vient, ni qui la sculpte, ni quelle langue elle parle

Tu avais tant le désir de ces visages à prendre en calque pour refaire le tien

Mais tu n'étais d'ici qu'à la façon transparente et sonore

Des oiseaux

Ou de leur ombre.

15 juin 2006

La chair des mangues

Elle pelait les mangues, pinçant la peau entre deux doigts, la retirant des sables

Les filandres apparaissaient, légères comme à tisser

Puis la chair - son vent de térébenthine -

Jetait à ton visage l'impression des soleils tamouls

D'hier et de toujours

Ce n'était pas qu'un fruit, quand elle pelait sa mangue

Sous tes yeux de carton

C'était le baiser fou

D'une statue sassanide qu'ensemble, vous aviez aimée

La ligne de crête roussie dans le couchant

Par-dessus la cité

Ce foulard qu'elle noue sur sa taille

Et toutes les catastrophes que la mémoire finit par accorder

À sa clémence.

Litanie revolver

Kabul

Kabul

Kabul

Kabul

Kabul

Tu te répètes le nom de la ville, le soir, dans la suspension des ruines

Vérifies la place où tu t'es mis.

Kabul

Kabul

Kabul

La sais-tu encore, dans la chambre forte des nuits?

Dehors, les ruines pénètrent les respirations

Par la porte d'après :

Défilé des poussières sur les humains, ensevelis debout

Dans les camions, par exemple Qu'on dirait revenus de guerres de puisatiers.

Kabul

Ainsi rappelles-tu son nom à la ville effacée par les tourmentes Disparition des collines dans une lumière d'au-delà Ce soir

Tu étais prêt à prier avec les autres, pour appartenir à quelqu'un.

Kabul

Tu craches du sang Pisses salement brun Tête dans un étau de fonte Et les yeux dans une remorque vers le Sud Cramés Sous une bâche qui hoquette.

C'est ça, la nuit, dans ta chambre.

16 juin 2006

J'annonce ma disparition

Vendredi des langueurs Temps des siestes et des prières Tu assistes à la levée des corps vers le Très-Haut Provisoire

Dans les champs de lapiaz et les superamas Bad trip immobile d'un opium bon marché Le cerveau irrité par les rêves : une peau qu'on a trop grattée Tu regardes les murs de pisé Les murs de ciment frais, que le soleil fend déjà de sa masse Chantiers hâtifs Comme on se rue vers le futur sans savoir l'air de flûte Qui longtemps le charmerait

Tu apprends lentement ce métier du regard

À l'heure où dans le rumen des dieux, l'homme cherche une voix Parmi ses égarements L'issue de sa consomption Dead Man Walking, tu aimerais te tatouer ces mots sur le sein Et jouir dans les miroirs, chaque jour De l'avers de ta vie Quand bien même, dans la fournaise des logis Tournent des odalisques En broche

Quand bien même

Tu apprends lentement ce métier de mourir Écrivant au fur sur la trace de tes pas

Pour les effacer.

17 juin 2006

Petite cène

Ton foulard sur la bouche, tu voulais t'aveugler de la nuit prochaine, qui viendrait dans l'heure marcher sur la ville

Et tu allais contre elle, la tête ornée de ses épines ; tu aimais la soulager, en songe En sifflant de ces chants qui en ont la vertu

Là-bas, dans les sables que les routes essoufflaient, tu cherchais les étals de fruits Leur chair pénétrée par le corps de juin

Plus loin, la boulangerie

Et le vieil Hazara qu'un chèche étranglait

Les mitrons au visage tanné par la gueule du four

Pour quelques afghanis, tu organisais ton banquet d'heureux soliste, sur le bord de la route

D'autres, avec toi, prenaient la nuit comme elle venait

Et cherchaient une porte ouverte

Pour accéder à soi.

À la bougie

J'aurais voulu ici Aimer Miss Electricity Ex nihilo Mais c'est limite si elle passe dans les câbles.

18 juin 2006

Quadrature de son iris

Pourtant, levant le menton, tu avais une idée précise de la galaxie Avec ses lavandières, tirant leur fil ténu de lumière Dans l'eau des constellations

Tu aurais aimé dire de l'amour Qu'il est la quadrature d'un iris

Tu aurais aimé parler d'amour, sans furia À une passante, sous un cèdre

Mais, il n'y avait près de toi qu'un parfum d'infini Dans la puanteur du ruisseau Dont tu longeais l'écriture Sur la nuit afghane

Dans la puanteur du ciel Qui riait de ses schismes

Tu aurais aimé qu'une passante vienne te dire de l'amour Qu'il est la quadrature d'un iris

Plus besoin chercher une clef pour ouvrir Le théorème qui bat

Tu souris Tu as raison de sourire

Pourtant, levant le menton, tu avais une idée précise de la fatalité Des ronceraies, pensas-tu, où ne pousse que le hasard Aucune parole n'aura jamais raison d'une autre

Tout fut rendu dérisoire par le coup de dés de ta présence Car tu n'étais pas certain d'être là Persuadé d'être le jouet d'un titan ou d'un insecte magique

Jusqu'à cette épicerie

Où mouraient des halvas sur un plateau aluminé Jusqu'à ce que tu demandes à l'homme vautré sur son tapis :

Est-ce que je suis là?

19 juin 2006

Solitioude

Tout compte fait des quadratures de mes cercles et de la gloriole à mes tangentes accordées, tout compte fait sur la table de mes infirmités, tout compte fait sans l'amour unique à dépecer, je suis toujours ailleurs ; à traquer le poème au dos de la cible, caché. Et j'adore pisser dans les violons.

20 juin 2006

Un jour heureux

Il y a dans la chambre de Wazhma des posters de Shahrukh Khan Aishwarya Rai D'autres acteurs bollywoodiens dont les yeux dévorent le poster Une photo de son père mort Une poupée nue Blonde Borgne Abandonnée sous l'armoire

Il y a dans la chambre de Wazhma des posters de Shahrukh Khan Aishwarya Rai D'autres acteurs bollywoodiens dont les yeux dévorent le poster Une photo de son père mort Une poupée nue Blonde Borgne Abandonnée sous l'armoire Layla a nagé vêtue dévêtue dans la piscine de *L'Atmosphère* Laissant voir chevilles et avant-bras, un peu de sa gorge Vous observiez nonchalamment vos corps Avec l'étrangeté des brumes

Shawn revenait d'Helmand où deux taliban avaient failli l'exécuter Contre un mur d'argile

Lançant à sa caméra, ce sourire :

- Tu comprends, il faut qu'on ait l'air important !

Alors, ils jouaient avec la mort et le diamètre de leur canon

- Contre le mur, allez, contre le mur, pour toi c'est fini!

Mais tout ça, c'était pour la caméra

Ils avaient ri enfin d'un journaliste au front rongé par le soleil

Et Shawn était parti rejoindre son chauffeur

Le sourire, l'arme, son flirt avec la mort et la vie sauve

Dans l'œil de la machine

Layla a nagé vêtue dévêtue dans la piscine de *L'Atmosphère*Laissant voir chevilles et avant-bras, un peu de sa gorge
Vous observiez nonchalamment vos corps
Avec l'étrangeté des brumes

Chez Brishna, tu t'assieds un moment

Elle est flic à Kabul

Elle est actrice

Veuve

C'est la mère de Wazhma

Elle collectionne les jouets d'enfant

(Faible pour les peluches)

Un appareil photo qui fait briquet

Une voiture miniature qui change de couleur quand on la met dans l'eau

Rien que des femmes à la maison

Et des fleurs de tissu rose

Brishna te prévient : Tabriz, my brother, si tu écris un rôle pour moi

Ca doit être full action

J'en ai marre de jouer les mères qui pleurent

Qais et toi êtes rentrés ensemble

Trois heures de marche et de conversation

Vingt-trois ans et quelques mois de prison derrière lui

Il a vu des hommes enfoncer des clous dans la tête d'autres hommes

Il a vu des femmes lui accoucher devant les yeux, forcées par les taleb

Il rit de ce bon rire tuant des rescapés

Te résume en dix minutes les vingt pièces de Shakespeare qu'il a lues

Puis Platon et Freud

Il dit: ma vie, c'est ce puzzle

La nuit tombe
Sur l'ancienne ligne de front
Où tu as dormi, ces jours
Quartier Sé
Au milieu des ruines et des reconstructions

Vous buvez un jus de mangue, Qais et toi Dattes broyées, crème fraîche Mixer de bord de route Groupe électro Ampoule orpheline sur le stand Tenu par deux frères Treize et dix-sept ans On se serre la main en partant (Veulent pas de pourboire)

Cinéma mort sur la gauche
Milliers de maisons
Milliers
Impacts des roquettes
Impacts des balles
Empreintes
Des armes, partout on voit l'index gauche

Qais te dit : ce qui compte, c'est d'être heureux, avoir la santé et un peu d'argent

Et l'amour ? tu lui demandes

Il te répond : avec tout ça, si ça ne vient pas, c'est que tu déconnes

Vous vous sentez deux gosses errants Qui n'ont pas spécialement envie de rentrer Pas spécialement envie de mourir

Ce soir, tu sais que tu es là:

Kabul

Vingt juin deux mille six.

Demain, c'est l'été.

Istalif

De joindre le flot gris des joutes repenties Tu rêvais sous un cèdre et des extases

Anna marchait là-bas sous un voile mauve et sale Elle perlait le silence Ici et là

De ses yeux de chamelle criait l'enfant berger Vers une génisse ébène en contrebas

La rivière perdait son cœur dans du bruit Toi le tien sous l'astre de chance.

22 juin 2006

Je ne dormais plus que par accident

Tu dors comme un sonneur.

Tu aimerais un jour Pouvoir dire : Tu dors comme un sonneur.

Mais tu sonnes Comme un dormeur Qui porte en lui Toutes les cloches du monde,

Car les rêves ont leur timbre Sur enveloppe étoilée.

Chaque nuit Tu t'écris à toi-même En passant par là-haut.

À la place du cœur, un mot d'absence

Dubaï International Airport
Derrière la vitre, 49 degrés Celsius
Et l'amitié des déserts

Les yeux des femmes arabes font au paysage Des meurtrières Dans lesquelles en rêve On s'est déjà couché

De longues Russes mal fichues embarquent pour Ekaterinbourg Il y a écrit *ICE* sur leur tee-shirt Des strass roses et bleus

Tu es fatigué, c'est sûr Tu as mal au bide

Tu vas vomir, puis tu reviens T'asseoir face aux carlingues

Tu voudrais qu'on t'arrache une bonne fois le cœur Pour voir la différence Mais VRAIMENT VOIR!

Tu te ravises : Sont pas toutes mal fichues Ces nanas

Dubaï est une ville parfaite pour se faire sauter la tête Ou marier une inconnue Mais qu'elle soit très singulière! Pour la beauté du doute Et le charme des conneries

Tu prends soudain conscience de ton génie Ça te vient comme ça, au milieu de trois Kenyans

Puis tu retournes aux chiottes Te gerber à moitié

Derrière toi Kaboul est ce corps suspendu Où pondent affolées Des mouches grosses et tendres

Kaboul Quelle merde!

Vers une heure du matin, tu seras à Bahreïn Et demain dans l'éternelle catastrophe

De revenir à toi

Quelques centaines de grammes de vie en plus Et en moins.

Porto

Avec les poings I

Tu cherches un nouveau monde, au kiosque, parmi les pochettes-surprises Mais la récompense du matin, dans le cornet de papier C'est un pistolet de plastique, un dé à jouer, un porte-clefs Crâne humain que coiffent sourire et chapeau Cliquant au bout d'un anneau de métal.

Il a une rose rouge à la bouche, Vous savez.

Tu cherches un nouveau monde, dans le fatras du kiosque à journaux, Praça da Batalha, à Porto.

Devant ce fumeur de pipe tirant de sa poche une montre à gousset, des adolescentes tannées et pansues, le visage émacié des junkies, draguant l'ombre de l'église Ildefonse; Stevie Wonder pillé dans un recoin par un joueur de pipeau, de vieux Tripeiros écroulés sur des cannes ou des bancs, dont le gilet jacquard sert d'échiquier au soleil et à la lune, des dames en courses, souvent râblées, ta tasse de café, la petite cuillère, demi-sucre.

Et Miss Electricity

Dans-une-très-jolie-petite-robe-qui-lui-va-super-bien.

Hier soir déjà, à ton arrivée, il t'avait semblé qu'elle clochait du pied sur la dentelle pierrée de la Sé Catedral

Comme une gamine pleine de rancœur contre la nuit.

Plus tard, sur le chemin de l'hôtel, tu avais cru l'apercevoir prenant cette pente qui meurt dans le Douro.

Elle était ce piano désiré pour brandir la clameur des mouettes.

Tu cherches un nouveau monde.

Mais ce matin, tu chies parmi les fourmis qui ne savent pas porter davantage que leur poids.

Tu l'invites à s'asseoir, Miss Electricity

Et tu repenses avec elle au détroit de Magellan, à une branche de la rivière Ota, à cette flûte qui était à elle seule Carthagène des Indes, tu rappelles à ta table les perroquets de Russian Hill et le bordel de Frisco; comme de vieux amis, vieux amants - l'as-tu seulement baisée?

Tu chies parmi les fourmis qui ne savent pas porter davantage que leur poids.

Elle te regarde, avec une compassion si absolue Qu'elle lustre ces rôles qu'on joue pour soi Celui que tu te joues à toi-même Dans le cirque des versions qu'on donne de son être En offrande à la vie Toc.

Tu la remercies pour l'insolence de sa miséricorde.

Tu lui rends grâce.

Tu lui as rendu.

Et tu chies parmi les fourmis improductives

Alors qu'elles sont là, les autres.

Elles sont bien.

Elles sont adultes.

Responsables.

Elles portent cent fois leur poids.

Elles s'aiment.

Tu n'es qu'un minable.

Pique-assiette du cœur.

Ca te met en rogne, des fois, de te regarder dans la glace, normal.

Tu n'y vois qu'un passant pauvre, qui fait la manche parmi des insectes infirmes.

Tu cherches un nouveau monde dans une pochette-surprise.

Tu en sors des lacérations, mots qui éclatent quand tu les prononces, ce sont tes empêchements, ton enfermement, c'est ta taule aujourd'hui et le plus juste reflet qu'offre la glace dans la salle de bains de ta chambre.

Avec les poings je l'ai mis plus bas que terre le putain d'amour

Et ses cellules de fortunes Et ses signes tribaux son vocabulaire merdeux Et son image de marque Parce qu'il en a une et il s'achète bien sûr qu'il s'achète Le plus glorieux des amours n'importe qui peut se le payer c'est triste à dire Et là tel que je le vois Ce n'est plus qu'un mannequin dans les vitrines

Votre amour

Votre putain d'amour dont vous faites l'article sous le boutoir du soleil, comme je l'ai roué de coups

À terre, il était, c'est sûr Dans quelque chose comme de la brique pilée Et je frappais dedans, je le niquais de toutes mes forces

Marre de sa gueule et de ses manières

J'ai le droit d'aller à moi sans passer par la case de votre façon de voir Dans le jour descendant, bien le droit d'être ce boxeur largué dans les K.O Titubant haut et fort Et je cogne Et je l'avoine Et je le fous

C'est raide ça sent la leçon mais il était temps de ne pas se dégonfler Non je n'irai pas donner des messes Si je le tue pour de bon Pas de messe à dix-huit heures à gauche de la nef Pour quatre fidèles Quatre paumés Ça non

Pas de prière Ceci n'est pas une prière Ceci n'est pas un cri C'est un compte-rendu

Une déposition

Je dépose à vos pieds le cadavre puant de ce putain d'amour
Que j'ai fait reluire
J'étais de ces dentellières couillues, qui draguaient la beauté de son attente
Mais plus rien à cirer
Plus rien
Nappe trouée
Je mangerai à même le carrelage
Ça va mourir c'est déjà mort c'est déposé
Gerbe
Gerbé
C'est fait

C'est là Au sol

Avec les mégots des freins que j'ai rongés En attendant d'oser abandonner Jeter l'éponge

Mais d'abord, il est cinq heures du soir Comme dans tous les lieux du monde où l'on vient Avec la mort Régler les affaires Courantes Qu'est-ce que tu crois, mon pauvre amour? Qu'est-ce que vous croyez, vous?

Miss Electricity commande un thé au lait.

Elle encaisse ton élégie, une main sous le menton, comme on s'emmerde devant la télé.

Il y a pas mal de touristes à Porto.

Tout le monde attend le match de football de demain.

Angleterre / Portugal, Coupe du Monde.

Il y a pas mal de filles trentenaires pas terribles qui tirent une valise d'un hôtel à l'autre et s'essuient le front avec un Kleenex.

Tu crois, mon pauvre amour, que je vais me laisser fondre dans tes chaleurs de chienne, de petit chien? Tu crois que je vais mariner dans tes saisons d'animal généreux, qui s'offre les pattes levées au ciel? Moisir dans la cour de tes miracles, ouverte comme les immeubles dans les quartiers pauvres?

Tu crois que je vais me laisser engloutir dans des peurs de pacotille et appeler ça du désir ?

Et appeler ça ma foi nouvelle? Et appeler ça une chance? Et t'appeler toi?

Je n'appellerai personne
C'est dit
Il faudrait que ce ne soit pas des mots
Des coagulums de sang libre
Des torrents
De la saleté
Il faudrait
Qu'on s'entende sur ce refus d'appeler
Cette réticence éternelle
D'appeler quelqu'un
Au nom de ce putain d'amour

Mon pauvre amour a voulu me donner tout ce qu'on peut à l'autre concéder Dans la tourbe des élans Et ça disait prends En pleine nuit en plein jour Ça disait j'ai tout à donner

Prends

Et j'ai pris

C'était des pieds d'enfer des cris aigus chants a capella

Mon pauvre amour m'appelait son fauve sa fauvette son alouette sa queue son loup son homme sa fente son ange son va crever va crever

Ne m'appelle pas Ne m'appelle plus Je vais t'abandonner Je t'ai abandonné Je t'abandonne C'est ça

La VRAIE couleur de tes yeux!

Quelle merde au bout de l'étreinte! Montherlant pauvre ami à quoi bon chercher des anagrammes? Etreinte / Eternité Pauvre Montherlant!

Tant s'étreindre qu'on s'étrangle Tant s'aimer qu'on se copie jusqu'à la dérision Imite-moi Imite-moi mon amour Efface-toi Efface-moi

Dans l'enclos du bonheur
Tout s'abrase
Des êtres qu'on pourrait être et qu'on ne sera plus
Nos devenirs illuminés
On s'abrase toi et moi dans cette brèche de l'amour véritable
Véritable mon cul
C'est jamais qu'un gouffre
Un plus un égale zéro
Ouais

Comme ces deux-là dans le métro Qui lisaient l'un contre l'autre Le roman à la mode Comme ils se ressemblaient! Pauvres crucifiés Avec cet air dégueulasse de frère et sœur Vous aimiez le ciel On aime toujours le ciel quand on est deux moins deux égale zéro

Zéro

Zéro

Mais c'était des néons blancs dégueulasses

Votre ciel

Alors vous lisiez le roman que tout le monde lit

Pour ne pas être perdus dans l'époque

Et je vous enviais tout cet ennui ignoré

Franchement

J'écris cela sans le moindre désir d'être à votre place sur le strapontin

Franchement

Aucune envie de perdre les yeux

Pauvre Saint-Exupéry

Regarder dans la même direction!

Antoine, mais de quoi parlez-vous?

Si une fille ou une femme un homme un garçon cherchait à regarder dans la même direction que moi je lui dirais un truc du genre t'arrête de reluquer par-dessus mon épaule ?

Tu as besoin de quelque chose?

Tu veux lire ce que j'écris?

Pauvre conne

Pauvre con

Pauvre petite conne

Occupe-toi de tes sobriquets tes rêves de marmaille ton penchant pour les adjectifs superlatifs et ta laine belle et douce le creux de ton ventre et toute l'armada

Est-ce que je regarde par-dessus ton épaule moi?

Est-ce que je t'oblige à lire ce que j'écris ?

Est-ce qu'on s'est compris?

Est-ce qu'on s'est compris?

Est-ce qu'une fois au moins

Quelqu'un a compris quelqu'un d'autre?

Azulejos bleus et blancs de l'église Ildefonse.

Hématomes aux avant-bras du garçon qui passe dans son dos.

Petite nana pas vilaine du tout sous l'abribus.

Puis, une femme ordinaire, blazer rouge sur pantalon beige.

Un chien tricorné.

Visage de Miss Electricity. Vous êtes bien, elle et toi, sauf qu'elle s'emmerde peut-être un peu. Bref.

Je ne dirai ça à personne
Je m'épuise de toute façon
M'étouffe
Parce qu'il est mort le putain d'amour
Oui je t'abandonne
Je vous abandonne tous
Vous ai abandonnés au nom de cet horizon que je fixe
Et qui me fixe
Nous sommes deux cadavres qui se tiennent en respect
Et l'on se demande pendant qu'on est mort
Comment faire pour s'atteindre ?

Tu crois vraiment qu'elle s'emmerde?

Si tu prends un train vers minuit pour une ville du Nord tu as une chance d'y voir clair dans ta vie Un train de nuit vers le Nord C'est le minimum

J'ai pas froid Je te dis que j'ai pas froid

Je ne veux pas boire de lait pour dormir Je ne veux pas boire de lait Pas dormir

Avec les poings je le mets plus bas que terre le putain d'amour

Je l'achète le revends j'ai pris je rends Je ne suis pas fait pour lui il n'est pas fait pour moi Nous sommes deux cadavres Tu cherches un nouveau monde et c'est la liste de tes infirmités que tu trouves au fond de la pochette-surprise

Ceci est un compte-rendu Une déposition

Je ne suis pas triste

Je ne suis pas amer

Je ne suis pas échaudé

Je suis en pleine santé

Je pète le feu

Où était-elle?

A-t-elle des amants, quand l'un de l'autre, vous prenez le large?

Ce serait ça, les lettres pour épeler le mot amour tel que vous le partagez, tel qu'il pourrit dans la boue des latences.

Corps d'occasion, lettres de chair, pour former des mots qui n'existent qu'en espoir.

A-M-O-U-R, écrit à l'aide de corps d'amants hypothétiques, mués en morceaux de craie.

Doutes, mensonges, poussière.

Notre lot.

Et dans la plus énergique des sépultures j'arrache mon cœur et le lance aux vautours Ca me va

J'ai toujours voulu avoir des amis là-haut Avec de l'appétit encore Plutôt que rétamés Alors les rapaces

Quais

Vous
Lâchez-vous la main
Putain mais lâchez-vous la main
Laissez-vous
Laissez-vous sur le champ
Abandonnez-vous
Quittez-vous

Si vous avez des enfants donnez-les à des louves responsables Allez

Je sais que secrètement vous en rêvez Sur les routes que j'arpente Trop souvent vous courez En ombres Et vous rêvez

Quittez-vous

Coupez-vous

Marrez-vous Tout ça n'est pas très sérieux la vie Tout de même

Blague et pénitence

1^{er} juillet 2006

Avec les poings II

Tu te souviens d'un homme avec au cou un kyste gros comme ton poing.

Puis, il y eut un vol à la tire sur les bords du Douro ; une blonde rougeaude et grasse, hurlant après un type que la foule prit en chasse ; la nuit était venue, déjà ; il fallait changer les draps, tourner l'étreinte du jour en mystère, mais pas le temps - excusezmoi - car il faut assister au massacre. Prenez vos places ! L'homme qui court, un bracelet en plaqué à la main, la foule à ses trousses et la rougeaude à bout de souffle ; il va falloir qu'il paie, on ne va pas rater ça, laissez donc la nuit à son plaisir vorace et l'obscurité à ce qu'elle recèle de macules, souillures des éléments dans l'animation du présent, et regardez —

Pauvre conne pauvre con mon pauvre amour Comme tu es blême à cinq heures du soir Dans la farce des soleils Qui font croire qu'ils ne sont qu'un

Mais tout est multiple et détaché

Tout est inatteignable et vain Comment l'ignorer?

Prends avec moi ce train vers le Nord qui part à minuit Prenez-le tous Séparément

Je suis en pleine santé Je pète le feu Et dans la gueule de l'amour j'ai planté ma mâchoire de mourant volontaire Mon squelette s'effrite

Je m'abandonne Je suis fort Je suis seul Je t'abandonne mon pauvre amour Vous tous Je vous laisse

Croc-en-jambe, cinq hommes lui tombent dessus, puis toute la foule sur les bords du Douro. On brandit des chaises au-dessus de lui. On lui casse le nez, avec les poings, plusieurs paires de poings. Rougeaude s'essaie à le gifler, mais du sang lui sort déjà des oreilles, alors elle retient son geste et s'en veut presque d'avoir excité le quartier pour un bracelet à neuf euros cinquante.

Ils le laissent à terre et retournent au fond des bars, les gens, au pied des téléviseurs ; l'Italie mène devant l'Ukraine, 3-0.

L'homme ne se relève pas tout de suite.

Il se mettra debout, bien plus tard.

Pendant de très longues minutes, il semble entendu qu'on le laissera à terre – tu n'y touches pas, compris ? Personne n'y touche. Il reste là. Il est à terre et il y reste.

Tu ne voleras poing.

Silence, d'une lune et trois heures.

Puis.

Tu observes la ronde vibrante des pigeons sur la Praça da Batalha.

Tu attends Miss Electricity près du Teatro Sao Joao.

Vous n'avez pas baisé la nuit dernière, mais tu as rêvé d'un lion à la crinière cendrée et tu t'es dit : tiens, c'est sûrement elle.

Du coup, ça t'a suffi. Et maintenant tu attends dans la brume diffuse du matin qu'apparaisse une femme ou un fauve.

Ne pensez pas de moi que je paie inconstance et dérives Je ne claironne pas mes baises Ne fais pas le fanfaron Suis pas le barde de l'infidélité J'emmerde les libertins Les dérobades faciles Les excès de — Les carences -

Je dis ce que je pense dans l'obscurité des mers

Je suis affranchi du Grand Marché des Voix de Notre Temps Rien à battre

Sinon mes couilles les monter en neige et cracher tout mon foutre dans la gorge du cosmos

Engrosser une étoile Sous vos yeux Oui

Par jeu Par défi

Par ennui

N'aimez plus pour la vie N'aimez plus pour la nuit Soyez seuls à regarder dans la direction choisie Sinon dites qu'on vous copie dessus Et faites virer l'importun! Sortez des classes avec des pages blanches sur lesquelles vous n'écrirez rien Vous en ferez des avions

Mettez les voiles!

Par jeu Par défi

Par ennui

A-Dieu-va!

Je vous donne ce qui m'est indispensable

Je vends mon cœur

Je le vends

Cœur bradé dans la pensée froide que l'amour non décidément non

Et le bonheur

Pauvres cons

Nous sommes de pauvres cons

Nous courons après des elfes! Mais quel âge avons-nous?

Quel âge avez-vous?

Pour croire à pareilles songeries ? Singeries !

De quoi avez-vous peur?

Et moi?

Quel est mon âge depuis que je suis mort à l'idée d'aimer qui que ce soit ?

C'est triste quand dans l'épuisement des odeurs et des caresses quand près des bougies on a vu s'étirer des corps dignes et admiré leur cambrure C'est triste quand au bout de tant d'esquisses on vient pisser Sang et eau Dans la poussière des joies

Ouais

C'est triste

Finalement je suis quelqu'un de triste

Amer

Finalement ouais

Echaudé

Je cherche dans les mots le vêtement consolateur

De quoi ne pas aller parfaitement nu

Par les rues

Garder un peu de décence

Mais je sais une chose Je ne suis pas là pour ce que vous appelez le bonheur Je ne suis pas là pour ce putain de bonheur Je ne suis pas là pour ramasser ma médaille Et prendre ma retraite Dans les loisirs

Vous me faites rire avec votre recherche du bonheur Me faites de la peine Pensez plutôt à ne pas être qui vous êtes destiné à être Et donnez des leçons Donnez des leçons! Et des devoirs à faire à la maison Comme apprendre le braille

- Parce que vous perdrez la vue et quand il faudra lire ce fameux journal-du-jour-dema-mort vous serez seul et pourriez vous tromper de jour -

Vendez la famille Vendez vos souvenirs Vendez ces raisons d'être fiers Tirez-en le meilleur prix Faites cadeau des vieilles satisfactions à une œuvre de charité

Que les pauvres jouissent

Dans vos reliques

J'ai voulu aimer à tour de bras Bordel! Et ça m'a fané dans les doigts toutes les fleurs Sous narcose Allez dormez

Finalement Je suis parti J'ai abandonné J'abandonne

Ceci est un compte-rendu Ma déposition Des armes Je n'aimerai plus que par accident En n'y mettant jamais du mien Je n'aimerai plus qu'en ignorant que j'aime

Mais elle ne viendra pas.

2 juillet 2006

Avec les poings III

Hommes et femmes jouaient aux patriotes comme enfants aux gendarmes et aux voleurs, dans les rues de la ville aux couleurs du drapeau, devenu l'uniforme. Le football embrasait la masse de nous autres ; nous suspendions nos souffles à des tonnes de chair briguant l'apesanteur.

Tu te souviens du *Parc des Princes* de Nicolas de Staël, sa série de *Footballeurs*, qu'on eût dit peints dans le couchant de tu ne sais quel soleil.

Java sélénite.

Amitiés vieilles de dix ou douze ans, auxquelles le vin rend leur vigueur adolescente, et vous vous embrassez dans les ruelles, vous vous insultez en vous tapant dans le dos; vous prenant par l'épaule, vous riez à la moindre jupe et spéculez, prenez des paris, fanfaronnez; la fille passe et ne vous regarde pas.

C'est encore meilleur.

Et j'irai seul devenir et devenir encore
A cinq heures du soir
Sur des routes lointaines
Puis dans des trains de nuit
Au Nord ou à l'Ouest
Sur des banquettes étripées
Dans des aubes qui s'ébrouent
Campagnes laiteuses
Villes fumantes
Je serai une somme insensée d'ombres à moi seul
Ou'en dites-vous ?

Vous me plaignez?
Plaignez-moi
Oh et puis non
Ce serait un adieu!

Il suit quand même le chemin des vivants Celui qui va vers les ombres On n'est vivant que de ses égarements On n'est vivant que de ses dérèglements On n'est vivant que de ses audaces

Est-ce que mon pauvre amour pleure encore à l'heure où je meurs, à l'heure où je le quitte, pauvre et pauvre et pauvre ?

À l'heure où je vais vivre D'ombres et de solitude

De rêves sans armature et de lointain?

Rien à foutre à vrai dire des larmes possibles Je ne veux pas être ému Pas émouvoir non plus De la sérénité La sérénité lancinante de celui qui ne veut pas faire comme si tout lui était égal

Pleure mon amour pleure Pleurez vous aussi Soyons les pleureuses, les uns des autres Allez De l'eau chaude

Il n'est pas trop tard Vous avez raté vos premières ruptures ? Vos première fuites ? Remettez ça il n'est pas trop tard Esquivez! Coupez court! Virez de bord! A-Dieu-va!

Avec les poings, et soudain il est à terre le putain d'amour Regardez-le Chétif et mal fringué L'esclave des tortures En laisse dans le corridor de nos résignations

Bien

Très bien

Il y aura dans le paysage un ventre pour les mots hors d'usage, un rebut pour nos bouches, le placard du fond qu'on ne pensera plus à ouvrir

Mon fauve mon alouette ma queue mon loup mon homme ma fente mon ange mon lapin mon piou-piou mon petit chou mon amour mon grand amour mon dodo mon dada mon doudou mon étoile ma chatte ma colombe mon tigre mon dieu ma déesse mon prince mon infirmière mon land mon home mon désert ma ville mon tapis volant mon tout mon roi mon rien du tout

Hors d'usage

Cette brume sur Porto, le matin.

Gueule de bois.

D'un bois rare, tant qu'à faire : gueule de casuarina.

Il y aura au bout des potences ces milliers de gestes contraints par nos peurs ou l'habitude, le manque de discernement ou l'illusion du désir, sa faillite ou sa gloire, ou bien les deux dans le même instant!

Sur les places publiques, on verra pendre mille gestes d'amour soi-disant

Mille emprunts à nos doutes

Mille mensonges

Les mille fruits de l'arrangement :

S'endormir dans des positions qui s'ajoutent, commencer par s'accorder sur le sommeil, mourir à deux

Embrasser ta bouche – mais je pense à cette histoire tirée du carnet de notes de Hannah Arendt, où elle parle de Heidegger comme d'un renard qui ne sait pas qu'il est renard - j'embrasse ta bouche et tu me crois tout à toi

Se lever pisser sans faire trop de bruit parce que je n'aime pas trop que tu m'entendes pisser alors je pisse et je pense à toi comme si c'était tout à fait normal de pisser et de penser à toi

Préparer le café

Certains jours, descendre acheter un croissant

D'autres, en avoir envie mais pas la force

Prendre sa douche en chantant des refrains débiles et t'entendre rire de ces refrains débiles et les reprendre avec moi et avec moi avoir l'air débile dans la salle de bains Manger courir se faire coucou se dire au revoir penser à l'autre de loin au milieu d'hommes et de femmes qui pensent à d'autres

Manger encore, se retrouver et se tenir la main, marcher l'un près de l'autre, échanger des impressions sur le film qu'on vient de voir mais camper sur ses positions, parfois se laisser impressionner par les arguments de l'autre, repenser à Hanna Arendt, se dire bordel c'était quelqu'un et marcher en silence

Croire qu'on est ensemble

S'embrasser

Embrasser ta bouche – mais je pense à ce reportage télévisé sur ces adultes autistes qui adorent Walt Disney

Café croissant apéritifs chier pisser avoir ses règles frotter ses fatigues l'une contre l'autre roter péter se caresser la peau des bras ta nuque ta nuque ta nuque cacher ses boutons d'acné éternelle divaguer discuter se disputer se traiter de fils de pute de fille de pute s'en vouloir se pardonner s'arracher un sourire se tromper ne rien dire se mentir pas faire exprès s'arranger s'arranger s'arranger

Dire j'aime tes yeux

La VRAIE couleur de tes yeux – mais tu penses à ce rêve dans lequel Hannah Arendt est une adulte autiste qui adore Walt Disney

Silence

Miss Electricity a disparu, encore.

La solitude, qu'elle saccade.

Notre lien, joué staccato, par ce musicien qui naîtra la semaine prochaine et mettra Mozart super mal.

Avec les poings je l'ai mis plus bas que terre le putain d'amour Les putains de promesses Putains d'accords tacites Les mots hors d'usage Dans leur urne Et bon vent

Je suis là
J'ai le corps droit
Je n'ai pas froid
Je te dis que j'ai pas froid
J'ai pas froid tu m'entends
J'ai pas froid!

Lâchez-vous la main

Mais lâchez-vous la main! Laissez-vous sur le champ Quittez-vous Allez Je sais que vous en rêvez Souvent

Coupez-vous Marrez-vous Tout ça n'est pas très sérieux la vie

La vie Jeu Défi Ennui

3 juillet 2006

Avec les poings III

Si tu cherchais, mon pauvre amour, pauvre conne, la direction de mon regard, si tu espérais le point de contact de ton regard avec le mien, tu lirais ceci :

J'entrai dans la nuit par des orées tristes ; La coupante ondulation des tôles Sur la ligne du poignet : Promesse de repos Ne vaquait personne à la rue des déserts ; Sinon le passager amour Qui espérait éclore : Promesse encore, mais seule promesse

Chemin faisant J'aquoibonais dans un verger de pierres Sirop en bouche Prêt à me gerber le cœur Sous le premier lustre

Je vidai toute personne humaine de mes cartouches ; C'était dit : Mon souffle joint à la lettre des rumeurs Pauvre de moi, capitulé dans les excuses

Je n'étais plus qu'avec les ombres ; Leur scribe et leur pas, Une respiration fine

Je ne valais pas grand-chose Et la vie sonnait creux Comme le vent, quand il me tapait dedans.

Et tu serais triste de cette joie dont je ne sais te faire l'offrande, tu serais meurtrie, mon amour, de cette lueur que l'amour fabrique au cœur des emplois du temps -

Moi, je suis débordé!

J'ai noirci toutes les cases des semaines à venir - Pour participer à l'existence -

Et vous êtes tous le destinataire de mes lettres et l'objet de ma fuite Vous, qui dans le noir vous tenez la main Vous, qui espérez encore la tendresse et les flammes C'est à vous que je m'adresse : Quittez-vous les uns les autres Ca libérera des trois-pièces dans toutes les villes du monde !

J'ai des bras de sable et de guimauve Pour vous accueillir après le saut Cœur vendu Lâché dans les rapaces Je ne suis pas fiable, mais –

Essayez!

Avec les poings je l'ai mis plus bas que terre

L'amour

Et ses cellules de fortunes Et ses signes tribaux son vocabulaire merdeux Et son image de marque

Là tel que je le vois Ce n'est plus qu'un mannequin dans les vitrines

J'ai le droit d'aller à moi sans passer par la case de votre façon de voir Dans le jour descendant j'ai bien le droit d'être ce boxeur largué dans les K.O Je titube Je m'en fous

Bien

Très bien

Il est content comme ça

Laissez-moi

Seul

Avec mes poings

Avec mes poings

Avec mes poings

Je les regarde s'ouvrir et se fermer dans un hôtel, à Porto, cri furtif des marchands de loterie, chagrin des junkies sur la Praça da Batalha; au rythme des vieux et des vieilles, qui frottent leurs loques aux façades et se plaignent de la chaleur.

4 juillet 2006

Avec les poings IV

À la nouure des corps, sur le sable estampé, gamines en crue, formées trop tôt Cariatides cédées au ciel pour escorter sur Foz trois nimbus déchirés Elles sourient d'une autre échancrure :
Carie récente ou déjà vieille dent fourbue
À leurs grâces, leur pauvreté, de jeunes capoeiristes accordent leurs torsades Et le désir en trois paroles enfante songes et lycaons
Sous tes yeux de fanfare

Tu écris ta poésie avec le corps que tu as

Des hommes tombés de la branche rôdent en anatifes sur les culs dansants de femmes solitaires

D'autres, plus mûrs encore, trimballent les séquelles d'une existence qui fut la leur Ceux-là ne sont plus qu'agencements de gloires passées, remorques d'excès, de résiliences, doutes à la hideur de chouettes

Qui t'a jeté à l'intérieur de toi-même ?

Les junkies campent sur les plages, dans les ruelles du port ou le cartilage de Ribeira Soignent leur chaude-pisse sur des murets qu'attaque le lichen Préparent en chœur leur piquouze angélique Fouillent une poche fraîchement cousue par le diable sur une vertèbre inventée

La ville pue l'été des pauvres, en haillons de sang Heureusement le soleil ouvre tôt sa fabrique d'or et d'oubli Tu aimerais devenir cet être individuel absolu, par lequel passent tous les pèlerins Tu as cent mille muscles dans ton mètre quatre-vingt-cinq, tes quatre-vingt-deux kilos Ce corps de Minotaure affranchi, qui goûte à l'arène avec les taureaux Poète de rodéo, qui crache, et tape du pied dans des vers boueux Ça, ma gueule et la voix dedans Du monstre De l'abject Et des timidités

Sur les rives du Douro, échouent des poissons morts au ventre blanc Le temps d'une phrase, tu les changes en pirogues du dimanche Édredons humides ou cimeterres La nage indienne d'une antilope Le prénom de cette fille qui se déshabillait sur commande et dont tu savais le dos par cœur

Mais tu ancres l'insolence au fur de ta perte Dérouilles lentement ta carcasse Immense Tu pousses en terre ta charrue de parole Écris avec le corps que tu as

Ceci:

Le vrai

Le vrai n'est vrai que si tu peux dire à quelqu'un : je te jure que c'est vrai

N'empêche Pauvre con mon pauvre ma conne Avec les poings je l'ai mis plus bas que terre

L'amour

Et ses fortunes Son vocabulaire Ses bons points ses images

C'est fait

Avec les poings V

Miss Electricity porte de petites têtes de mort noires à ses oreilles, en guise de boucles. Tu lui demandes si un jour, elle sera ce poisson blanc sur le dos dans ton lit, qui ne saurait plus respirer, creusé par l'amour et son preneur de souffle.

Non, te dit-elle, je ne pense pas qu'on puisse, enfin je ne sais pas, faut qu'on discute et puis, je suis tellement intelligente, je ne voudrais pas te gêner.

Ok, tu lui réponds, ok.

Et à l'angle de la Praça da Batalha, elle disparaît.

Hier, sur la courbe bitumée qui mène aux plages de Foz, tu discutais le prix de tes reliques avec des vendeurs à la sauvette.

C'étaient des filles, des femmes, dont l'existence avait été tenace, taches de graisse dans la lessive, et puis plus rien, tu bradais.

Le vrai n'est vrai que si tu peux dire à quelqu'un : je te jure que c'est vrai.

Tu aurais pu jurer à Miss Electricity : je ne me foutrai pas en l'air, je serai vivant de tout mon poids et franchement, je me pose là, impossible à feinter, du massif, du tremblant, du scotché virilement dans les os communs.

Je te jure que c'est vrai.

Tu aurais dû lui jurer.

Parfois, ce n'est pas évident de te cerner, tu sais ; on pourrait se demander si tu tiens vraiment à la vie, sans blague.

L'amour enterré, tu ne te foutras pas en l'air, pauvre con mon pauvre ami, parce qu'il griffera toute la mort durant les parois de sa bière, l'amour et tu l'entendras, et tu auras l'impression que c'est ton fils, dans sa chambre, qui ne trouve pas le sommeil.

Menteur.

Pauvre égaré.

Poisson blanc.

Ce n'est pourtant pas grand-chose, ce rêve-là : dire à quelqu'un je te jure que c'est vrai.

Car je ne pouvais m'empêcher de faire et refaire l'image Cette image d'un enfant juste confectionné

Enfant n'importe lequel, mais il était toujours de nous quand je le faisais le refaisais Toujours à notre image

Cet enfant-là qui joue avec tes cheveux Qui joue dans tes cheveux Qui joue Cet enfant

Là

Je ne peux m'empêcher de le voir Comme si ne suffisaient pas ces lettres soudées entre elles Pour le détruire Et nous détruire L'espoir, le saccager Non, ça ne suffit pas -Tache de graisse dans la lessive :

L'enfant il joue avec les lobes de tes oreilles De petites têtes de mort en plastique noir

Il a une tête banale ça pourrait être le gosse du voisin mais c'est le tien Et c'est le mien Je fais et défais et refais son image Sa putain de petite image D'agneau dans la chambre

Faut croire que ça ne suffit pas les millions de phrases Mon âme Et la vôtre La tienne Lacérations Seules Égarées Chaperons

Je te jure que c'est vrai, sinon rien n'existe

Ainsi faut-il laisser derrière soi
Des tissus
De la chair
Une voix
Un cœur juste confectionné
Du sang que le cœur pompe
Et pompe encore
Alors il faut ça ?
Un animal pour nous ronger les tibias les phalanges
Chiot pour l'érosion ?

Quais

Cette image-là de l'enfant qui pose sa putain de petite main contre ta joue Mon amour Tu demandes à Miss Electricity si tu peux lui dire ça : mon amour Mais elle s'est déjà changée en pirogue En édredon en cimeterre Antilope

Et même si je ne sais pas à qui je parle quand je dis : mon amour Et même si tu es seul et damné Pauvre con mon pauvre ami Je suis pauvre Même si oui Tu es pauvre

Je le vois ton enfant et c'est le mien L'enfant de nous autres

Il faut ses centaines de grammes de viande pour envisager froidement la mort dans le limon
Il est une arme d'une beauté absolue
Il enfonce mille glaives en moi
Tandis que je l'adore, malgré ma supplication

Avec les poings VI

Et je devrais lui crever les yeux Tu devrais J'aimerais lui Crever les yeux J'aimerais Qu'il crève Ce gosse, avant de naître

Et donner raison à la solitude Et rire D'être fou Rire de vivre dans les ravins

Pauvre con mon pauvre ami Ce n'est qu'une anecdote dans les bombes atomiques Des caresses à ton ventre percé

<u>Je te jure que c'est vrai</u>

Comme c'est beau, pouvoir dire à quelqu'un, sans le moindre doute, parce qu'il est trop important de dire : Je te jure que c'est vrai!

Avec les poings!
Je voulais avec les poings te casser la gueule
Et me casser la gueule
Laisser l'amour à des palanquins de paille
Et feu!
Brûler son catafalque, enfin!

Mais j'ai

Tu as

Ô mon Dieu, il m'a ouvert les doigts, ce petit salaud même pas né

- Un enfant qui jouerait avec le lobe de tes oreilles -

Il m'a ouvert les doigts!

Il t'a ouvert la main tout entière ; on dirait que tu attends la pluie sur Porto.

Il y a bien cette brume, le matin, mais depuis ton arrivée, le soleil prend comme un ciment, la pierre et les vivants.

Praça da Batalha.

Sentinelles piquées à tous les coins de rue.

Vieux et vieilles.

Beaucoup de fous, d'enfants obèses et de filles baisables, au fond.

Ce soir, la France joue contre le Portugal.

Fenêtres, rouges et vertes.

Patriotes, gendarmes, voleurs.

Petite tête de mort en plastique et ton cerveau dedans ; qui t'y a jeté, qui ?

Comment ne pas devenir séquelles, ombres ou anecdotes?

On dirait que tu attends la pluie sur Porto.

Tu es drôle, comme ça, interdit dans ta contrevie.

Pauvre con.

Tu attends quelqu'un, pour le changer en antilope.

Corofin, Oughterard, Leenane, Inishmaan...

Esquisse

Par-delà l'erratique abandon De la Shannon et de ses bords, Inspirent des vaisseaux De chair et de muscles et d'or : Bœufs cendrés se ruant Sur le ciel ou ses digues

Livides.

Prairies de lignes et de cristal Qui trinquent avec l'oubli A la santé des morts.

Une rivière Un arbre Une pierre Coule, s'élève, s'immobilise.

Et toi

Tu te bats pour la présence.

Esquille

La lune lâche en tremblant La main du soir Qui tombe, noire contusion, Sur trois chevaux diserts Ergotant sur la crinière des planètes;

Lumière foutue.

Fondre

Tu as rhabillé de vert et de gris Trois cents touristes Aujourd'hui.

On n'avait jamais vu arbres, ni pierres Se retourner sur eux-mêmes Pour sourire,

Et faire l'image.

Carran

Pierres que dénude la foulée d'étoile D'un oiseau, Dans le bâillement d'air et de ronces De l'église de Carran :

Un père de quatre-vingt-six ans Enterré dans les bras de sa fille, De soixante-dix ans sa cadette.

Knockferry

Knockferry n'existe Que dans un conte irlandais, Dont les Irlandais eux-mêmes Ont oublié La trame.

On trouve Knockferry À la page cent trente et onze de l'Annuaire des Villes Inventées ; Tout un paragraphe à l'encre blanche.

Si tu prétends passer par Knockferry

Tu te mens à toi-même : Ce n'est pas Knockferry - reconnais-le -Mais les archives du désert, Dans lesquelles tu fouilles La lettre K.

> 17 août 2006 Leenane

Sous l'avalanche

Tu élèves des remparts d'algues rousses Au bord du fjord Killary, Après des milles où chaviraient Des pans de ciel extrêmes Dans une beauté d'avalanche.

Car ils étaient nés les uns sur les autres Les miracles de l'autour, Ton regard voulut fleurir À chaque fois Pour ne rien faire qu'une fleur de plus À la vie, qui t'en faisait tant.

Tu aurais voulu que ce soit donnant-donnant Cette affaire; Mais les lacs n'achevaient ni jour ni nuit Tout semblait temps étendu Liquide et gris

Et tu n'avais qu'un poème à écrire.

Puis, les bouffées d'herbe - comme on prenait son souffle - Vinrent mourir dans les rocs ;
Deux ou trois vieux aussi
Visage cramoisi, le blaze ouvert à l'infini.

La baie de Kilkieran Là-bas l'île d'Omey Cleggan.

Comme tout semblait contre toi et tes armes d'écolier!

Poison d'immensité, vrillant le nerf optique.

Tu plaignis les poètes de la nature!

Bardes aphones, avec leurs petites lyres et la bagatelle de cent mots.

Quand tout est dit déjà

Dans l'interstice

Où se glissent l'averse

La bise

Et l'arc-en-ciel.

Le jour qui passe sans qu'on le voie passer

Au bord du fjord Killary,

Effilant ses nuages

Changeant le masque de renard

En oiseau couché,

L'aigle déployé

En haillons.

Je suis nul, écrasé sur le goudron avec les papillons crépusculaires,

Te dis-tu,

Joue creusée par ton escarpe

Et tes soldats de plomb

Ta lyre à vent pincé:

Tu es nul

Au pied du Dehors

Dans la perfection du chaos

Pris dans les phares de cette force d'harmonie

Le cinglant bolide

Tu écarquilles les yeux

Dans le faisceau de sa lenteur folle

Toi, nul et parfait dans le vertige de ton corps qui pourrit,

Lapereau bientôt mort dans la lumière.

Et pourtant, saccagé par l'avalanche,

Rogné par la grâce, les flancs percés,

Tu te disais encore,

Au bord du fjord Killary:

Dehors, il faut aller Dehors

Revenir à Dehors.

Être l'homme du Dehors

Plutôt que celui du Dedans.

Car il n'y a pas d'autres hommes :

L'un qui sort, quand l'autre demeure.

Cours le risque d'éteindre ton poème en l'allumant, quitte.

Quitte, dit le poète à celui qui aime, il faut quitter.

Sois l'homme du Dehors

Qui retrousse ses manches à l'aide de mille brebis ;

Tonnes de laines éternelles pour couvrir ses peurs.

La buée sur la vitre de la chambre pour remplir sa gourde.

L'incertitude du ciel, rassurante.

Le contact du sol.

La compagnie des merles ou le sein d'une colline.

Les eaux brunes du fjord le matin, et la bruine qui verdit dans son baiser à l'herbe.

Cours, il faut aller Dehors.

N'être quitte qu'avec soi-même, qu'on quitte avec les autres, et rire dans les mangeoires, avec le gibier.

Même si tu es cet enfant blême, au fond du train fantôme, à la fête foraine.

Essuie ton front!

Va-t'en aimer les radiateurs gelés

Les bols de grès sur l'étagère de ton hôte

Un coquillage ou la théière brûlante -

Linge qui goutte sur une corde -

Jours tremblés de fusiniste

Prêt à tout recommencer.

Brindille sous l'avalanche,

Tu souris, étranglé.

Les jours ah les jours, tu les nettoies de fond en comble, comme le chasseur son fusil.

Tu regardes par une fenêtre qui n'est pas la tienne :

Bout de pré sur le fjord;

Et toujours tu penses à ta jetée.

Dehors.

Tu es nul

Et heureux.

18 août 2006 Newport

Albert Einstein

Albert Einstein sifflait des litres de brune à Newport un soir de semaine Tu ne l'as pas reconnu tout de suite, mais c'était lui Dans une chemise à carreaux gris et bleus Ça t'a mis un coup;

Albert Einstein

Accoudé au zinc de ce pub de Newport

Et les pintes, il les multipliait de sa vue brouillée ou d'une pièce d'un euro qu'il poussait dans la pente.

Tu avais conduit tout le jour, jusqu'à l'île d'Achill où un nageur frayait dans l'eau gelée avec le cadavre d'un bélier

On célébrait deux mariages dans la baie de Mulrany;

Une femme, bigoudis sur le crâne, t'en informa avant de t'indiquer le chemin des Carpates.

Puis elle s'arracha une dent, méthodiquement, entre index et pouce.

Un enfant blond te tendit le penny de la chance, dans une épicerie fermée.

Et Albert Einstein,

Albert Einstein!

Il est resté le même, à quinze ou vingt kilos près ; la retraite, tu t'es dit.

Tu aurais voulu lui demander des trucs.

N'importe quoi, pourvu qu'il ait une réponse cachée à t'accorder, un passage secret entre deux questions, la clef qui fait tourner les vents.

Albert Einstein, dans un pub de Newport un soir de pluie ; la rivière s'enflait, se vidait, sans déranger personne, sinon ce héron statique.

À une table près d'Einstein, soudain se déplia une vieillarde flapie, de quinze ou vingt ans peut-être,

Qu'une grosse dame au cheveu gras soutenait pour ne pas qu'elle chute ;

Une fausse petite vieille

Pauvre gamine en fait, atteinte en ses os par la maladie du temps.

Au jeu de l'oie, elle allait finir avant les autres, à se friper comme l'Atlantique, pour rien, pour un souffle.

Ca fait toujours vachement de peine, les petites filles qui font cent ans.

Alors, tu as vu Albert Einstein lui toucher le front de l'index ou du pouce.

Il a touché le front de cette tragique petite gosse,

Et tout le monde a remarqué les cerises qui venaient de lui pousser aux oreilles.

C'était vraiment une bonne journée et le premier calcul d'espérance.

Il lui écrivit, dans une chambre près des ferries

(À Chris Marker, pour Sans soleil)

Dans tes cheveux, un alezan vient faire son crin; trois moutons bleus paissent en chantant

Sur tes paupières désertent les soiffards du pub de Rossaveal, pour des guerres de tourbières

Et découvrir tes yeux

Il y a sur ton cou des condamnés à mort, en pendentif de corail et de veines ; ça te va bien

Brûlent tes épaules dans le chandail des brumes ; deux soleils parallèles

Je ferme le regard à tes seins pour ne pas vivre les paumes ouvertes

En mendigot

Tous ces lacs ! ces rivières poissonneuses, quand je te prends par la taille, hameçon fiché dans la lèvre qui te cherchait

Me défigure au point d'avoir au moins cette figure-là à te donner

L'océan parle de ton sexe avec les falaises, et du mouvement de l'amour

Puisque le vertige a des enfants partout

Tes jambes ont encore peu marché, au fond

Mais la nuit tombe à tes pieds

Comme un ours qu'on a vidé.

20 août 2006 De Rossaveal à Inishmaan

Inishmaan

Soudain, le monde n'eut pas d'autre bord Que la ligne invisible tracée par les sternes.

Le ferry mangeait le cœur des brumes à pleine bouche ; Nous étions quatre ou cinq, à chercher dans l'air Le point d'où partaient les vents.

Nous n'eûmes plus d'âge.

Là-bas, sur la jetée, tournaient deux ânes blancs, À l'ombre d'un essaim d'hommes. Un chien se mordait la queue (Mais peut-être étais-tu ce chien-là?)

Nous n'eûmes plus d'âge Sur Inishmaan un dimanche ; Nous prenions l'eau de toute part.

La pluie ne venait pas du ciel Mais de la terre elle-même : Expulsée par les pierres Envenimée par l'herbe Partant se vendre aux nuages en fusion.

Tu entassais des vies d'une semaine dans une valise empruntée.

21 août 2006 Inishmaan

En vain

À l'église de Templemurry Vous étiez deux prieurs Au cœur franc.

Dans le bois avec la vermine Perçait la lumière.

Tu serrais dans ton poing Le bourdon du silence.

Partie de cache-cache avec Dieu Que depuis longtemps Tu essaies de perdre.

Next bus-stop: New York

Dans un coffre de nacre
- C'est toujours ravissant un coffre de nacre Tu enfermes les falaises d'Inishmaan

L'aile cassée d'un cormoran

Six cravates de laine

Son visage de croyante, à la demoiselle des cailloux

Avec sa chevelure pour cent mille funambules

Et son corps d'arméria maritime

- Elle t'a tenu la main pour ne pas que tu tombes, puis tu es tombé quand même -

Tu ranges aussi vos chambres, dans le coffre de nacre

- C'est toujours ravissant des chambres qui tiennent dans un coffre –

Vos rires au bord des falaises d'Inishmaan

(Et New York

De l'autre côté

À Coney Island, elle portait un bonnet mauve – c'est toujours ravissant, les bonnets mauves)

La chaise de John Milington Synge

Une partie de billard qu'elle a failli gagner

La séparation la plus douce de tous les temps

Sur les falaises d'Inishmaan.

Tu n'es pas très vaillant et il pleuvra encore sur l'île;

Tu te demandes si tu n'as pas oublié quelque chose d'important.

Dans le coffre de nacre, tu plies ce beau jour de ta vie Comme une lettre d'amour tue.

> 22 août 2006 Inishmaan

Transporter des longueurs

Tu revois Albert Einstein
Dans un pub vachement bien tenu
Une autre ville
Une dernière fois.

Tu lui demandes un compas, un décamètre, un crayon.

Il te les donne à condition que tu lui paies une pinte,

Alors tu lui paies.

Il te tapote l'épaule, super sympa, comme si tu étais son fils

Et pourquoi pas, tu te dis, le fils d'Einstein, ouais, ouais.

Vous êtes vachement seuls, après tout, comme on l'est quand on est père et fils.

Tu prends tes instruments

Et sur le zinc Tu calcules l'écart entre ce que tu aurais dû être Et ce que tu deviens...

Voilà.

Albert trouve ton calcul vachement fort.

C'est sûrement ton père.

Rome et Naples

Vautours

De temps en temps
Sur un vallon
Une baignoire va mourir,
Et c'est la pluie
Et toute ma mort, c'est, oui,
Qui se déplace
Et je l'assiste
Le temps d'un pré,
Te flinguent,
Elle et elle.

Souvent Tu regardes Les *mots* tourner au-dessus d'eux-mêmes En vautours, longtemps ; Cercles d'ombres sur les livres que tu avais laissés,

Ouverts, Au sommet.

Ils tournent sur eux-mêmes Et plutôt que le réel Nous en touchons l'ombre (et encore), Versons déjà Le sang Marée noire Qui viendra.

Toi aussi, tu as manqué d'exactitude Et volé pour rien.

Regarde:

Les *mots* tournent au-dessus d'eux-mêmes, En vautours, Puis, ils s'abattent, Se dépècent les uns les autres, S'entredéchirent ; Oiseaux qui ne supportent plus D'être Enfermés au-dedans d'une phrase Ou de la carcasse vide.

Mais nous étions transis

L'écran noir d'une télévision
Te bricole un peu d'espoir
Au fond du bar
Te le rafistole
Vers trois heures de l'après-midi
Du beau travail.
C'est magnifique, une télévision qu'on n'allume pas
Dans un pays qui n'est plus
Qu'une affiche.

#

Et les gamines viennent, en perles, Tenter leur diable Avec un nombril nu Et des yeux salauds.

#

Aimer dans UNE CHAMBRE FROIDE, Y contraindre l'amour. Lui dire : je te préviens, c'est nulle part ailleurs, Vu mon état.

> 18 septembre 2006 Rome

Nos foutaises

Ils brûlèrent leurs enfants Sur le bûcher De dérision.

Nos foutaises II

Tu écoutes Cherry blossoms des Tindersticks Étendu sur un lit Dans une chambre orange Sous le soleil, Un jour.

Au mur, un poster de George Forss: Les tours du *Worl Trade Center*, en 1981 *The Battery* Sous le soleil, Un jour.

Tu lis les nouvelles;
On parle du Pape et de l'Islam
Attaque imminente de Rome par Al-Qaeda
La victoire de l'AS Roma
Miss Italia.
Rien n'est plus neuf que le journal,
Disait Jorge Luis Borges,
Pourtant demain
Rien ne sera plus vieux
- Ernesto Sabato, en fait,
Mais Borges avait acquiescé Sous le soleil,
Un jour.

Tu pousses une chansonnette. Et à force Elle tombe.

> 19 septembre 2006 Naples

Pour Duchamp

« %@-* = M\$ù&ù-! R-Inside ### ?U&I»

Tu vois Marcel En poésie aussi On peut faire un urinoir.

Pour ma connerie

Ce qui restera de tes phrases Sur l'arche commerçante Des prosateurs et marchands d'idées : La cendre fine sous les colonnes Jaunes, oranges et bleues Du cloître de Santa Chiara.

Ce qui restera de tes amours Quand tu auras quitté la partie Et ses mauvais joueurs Cœur sur table: Des os qui craquent Dont on fera des hochets Pour le diable ou l'absence.

Ce qui restera de toi Quand tu auras disparu Tout entier Qu'on aura poli les restes de paysages Que tu ornais, Tout dépoussiéré: Rien

Absolument rien

Il ne restera rien.

Pas même la trace qu'occupait ton corps à l'instant

Dans le tableau des autres.

Rien.

Absolument rien.

Il ne restera rien.

Les toutes petites larmes sécheront aussi.

Et la Terre tournera sur elle-même Comme un chien dressé Pour la connerie.

> 20 septembre 2006 Naples

No more affairs

Tu revois près du Castel del'Ovo Ce mage qu'avec Rose Vous vouliez consulter.

Il arrive toujours sur le coup de vingt et une heures Déplie deux chaises Installe une table de plastique blanc, qu'il camoufle dans une longue nappe rouge Allume chandelle et clope Ouvre un magazine people Et attend le client.

Avant, il prenait dix mille lires. Dix mille lires, c'était écrit sur un carton, à la main. Et Rose disait à chaque fois : allez, l'avenir ne me fait pas peur !

Le cadre de vie ? Le marché commun ? Y'aura-t-il des enfants pour pleurer (quand on s'ennuiera) ? Comment crever au moment opportun ?

Avant il était blond ; il a teint ses cheveux, c'est sûr. Tu as oublié son nom (c'était Mike quelque chose).

Et presque le nom de Rose.

Je ne dors bien que par accident

Les digues Cherchent sur la mer La partition des naufrages.

Elle est écrite sur des portées de planches Et les voiles sont blanches ou noires.

Tu penses à ces gens qui ne s'endorment Qu'en catastrophe.

> 21 septembre 2006 Rome

Vœu

Tu voudrais ne pas écrire un mot là-dessus.

Ne pas écrire.

Il faudrait peut-être, il faudrait bien, il faudrait, c'est sûr.

Trouver ces choses ; il y a peut-être des choses, il faudrait bien qu'il y ait des choses, il le faut.

Des choses, là-dessus, en dessous, desquelles on ne saurait rien dire, on ne pourrait pas.

Ne pas écrire dessus.

Pas un mot, pas un mot là-dessus, comme le nom sur la tombe, ne pas pouvoir écrire le nom sur la tombe.

Non.

Pas même le nom sur la tombe.

Il n'y aurait rien à en dire, pas même la force de nommer, plus rien, pas mettre un mot au-dessus, laisser la chose sans mot, sans nom.

Ça ne veut pas dire qu'on l'abandonne ; on lui laisse la victoire.

Oui.

Tu voudrais louer, louer toute la nuit ces choses sur lesquelles tu ne sais pas mettre un mot.

Tu te dis que la vie ne t'a laissé que ça ; deux ou trois choses, dont tu ne sais rien, au pied desquels pourrit le fœtus de ta parole.

Athènes, Salonique, Athos

La chaleur et l'éther

Nous brûlons sur Rodeo Drive quelques-unes de nos cartouches;

Les vraiment très secrètes, c'est comme ça, un de ces instants où l'on se dit tout.

Je te viole pour tes quatorze ans, je te le dis maintenant qu'on en a trente, dans ta salle de bains de préférence et par derrière avec ton visage dans le miroir, j'aime bien tes cris et une goutte d'eau sempiternelle.

Il passe trop de voitures pour que le silence me couvre.

Tant pis.

Des moteurs, leur lassitude et mon désir, alors tu pleures, sur Rodeo, nos confidences.

Sur Wiltshire Boulevard, il y a ce grand hôtel qui abrite à partir de dix-huit heures

La réunion annuelle de *l'Academy of Achievement*.

Steven Spielberg, Bush et Clinton assis à la même table, Oprah et Woopy, le gratin et quelques pommes au four.

Ce que le rêve américain a vraiment réussi, au nom de tous les rêves du monde, ou à leur place, mais on ne va pas râler.

Tu te demandes ce qui en toi est achevé à l'heure qu'il est, tu te demandes, ouais.

Il ne va quand même pas pleuvoir, de si belles boutiques sous la pluie, ah non.

Tu comptes les voitures pendant quatorze minutes ; ça ne te rend pas ton enfance, ni ses boutons blancs, ni le visage qu'en rêve, j'ai volé à ton miroir.

Tu es d'une beauté unique et plate, comme l'amour, tout le temps et je pourrais douter d'elle et de lui, tout le temps.

Tu pleures, c'est sûr, tu pleures, excuse-moi.

Comme un con, un bouquet d'essuie-glaces dans la main, je cherche dans ton cœur la limite pluie-neige.

(Il y a là tout un bric-à-brac.

Quel foutoir, je te dis.)

Et je ne la trouve pas, même après quinze ans de recherche ininterrompue.

Bang bang.

J'ai raté toutes mes correspondances.

Apprends-moi à écrire des lettres et aux avions à être à l'heure.

Nacht im Winterthur.

La croix de strass sur le plexus d'Anastasia Petrenko.

Étendue de ma rade : dix-sept mètres carrés de chambre.

Au bar de l'hôtel, on prend un verre de vin blanc, un thé vert.

Traîne avec nous cet autre Russe, n'a pas dormi depuis sept nuits et s'en retourne dans l'Oural

Répète : je parle petit français, m'appelle Dima

Regarde les mains d'Anastasia Petrenko quand sur les cinq doigts de la nuit, je pose un anneau d'or.

Nous parlons amours-en-cage et autres fruits salés, nous sommes trois et personne Dans l'interligne du voyage. Non, parce qu'un jour ou l'autre, tu en pleures, un jour ou l'autre.

Je ne suis d'aucune autre nuit que celle dont je n'ai pas choisi le lit

Je ne dors bien que par accident.

Anastasia Petrenko n'a jamais mis les pieds à Los Angeles.

Moi non plus, je lui dis, mais j'ai appris à me coudre des rêves directement sur l'aine

À l'endroit où les femmes laissent les meilleurs baisers.

Et puis, on s'est dit goodnight.

Goodnight.

Goodnight encore.

Comme si trois nuits devaient tomber d'un coup sur nos adieux.

C'est loin, les dieux, c'est ça les dieux, pas autre chose que ces pierres qu'on a fait ricocher un jour et qui ricochent encore au ciel

Cercles concentriques à l'infini.

Je prends un café au pied d'une Acropole mangée par les chantiers

Meute de chiens éventre les poubelles

L'amour la solitude.

Petros me parle de ce film de Jean Rouch

La chasse du lion à l'arc

Et de la mort de la bête dans le pardon du chasseur

Une demande en pardon.

Demande.

Demande-moi, je voulais te dire

Mais tu n'entends que les mots qu'on prononce

Aux mauvais mariages:

And now it's sand!

Prends-le comme tu veux

Mais prends-le

De grâce.

Nuit sur l'Athènes des bétons scellés

Des bars à flambe

Et des petites putes qui ne couchent pas, juste se montrent

Et tape l'œil du quidam

Comme un soleil déchu des astres.

And now it's sand!

Mon cadavre t'embrasse

Dear fucking you.

What's the weather like?

Il ne va quand même pas pleuvoir.

Je n'ai qu'une bouche d'os à te tendre

Mais tu n'entends que les bouches à lèvres.

Prends-la quand même.

N'aie pas peur

J'apprendrai la chair avec la tienne.

J'ai été si mort, ces jours

Je le suis, ne te fie pas au sourire de mon masque.

J'encaisse les rêves comme d'autres les chèques, chacun sa banque.

Je ne suis pas amoureux depuis quatre mille ans.

If I don't kill that rat he'll die.

Prends-moi.

Et toi, tu pêchais des ablettes en espérant grandir juste?

I want to sing

Noli me tangere.

Noli me tangere.

Noli me tangere.

Lycabette et Acropole mangés par mes travaux

Siècles sous perfusion

Dentelle et craie

Ça tombe et ça tombera

Nous aussi, on est loin.

Loin.

- Quand j'avais quinze ans, j'ai écrit un poème pour ma jambe cassée

Dit Alexandra Kazazou

Derrière la Tour Blanche

- Les mots, ça fait du plâtre

Et sur sa robe rouge je regarde ces taches qui dans l'étreinte du vin ou du raki Semblent une peinture du hasard.

And now it's sand.

- Je suis née à Varsovie

Mon père est mort d'un cancer pour mes dix-huit ans

Tu connais l'île de Nisiros?

Elle me parle de sa jambe, son père et un volcan

Entre nous, déjà ce qui se brise

Dans ce bar de Salonique

Où nous mangeons du fromage crétois

En buvant le temps.

Ask my father if he wants to listen to my story. – He's asleep. – Wake him.

Réveillez nos morts! Qu'ils assistent à nos fiançailles ratées!

Fatte scendere la nonna!

Car nous les raterons

De toutes nos forces!

Et dans les champs sans limites

Nous prendrons la liberté en amante

Le rêve qui en a pris le nom

Liberté

Nous la partagerons, avec le pain à table.

Baise-la, je te dirai, donne-m'en.

Dear fucking you, nous prendrons les collines comme seuls corps à serrer, les clairières et le caniveau

Je veux, oui.

Noli me tangere, sauf si tu es du paysage.

Et bataille annoncée.

Je veux bien, oui.

Car l'amour est partout où l'on offre une perplexité.

Prends.

Que quelqu'un me dise où va le blanc, ce qu'est le temps

La définition du rouge

La couleur rouge, dis-moi ce que c'est, d'après toi

Dis-moi tout d'après toi

Je ne veux rien savoir qui ne serait pas d'après toi.

Qu'on apporte une réponse à ces poèmes légaux

Qu'on leur claque la porte au nez, merde!

Aux formules, répondez par des formules!

Sacrifions quelques phrases!

Tora inai amos.

Et pour le reste, de l'illicite, du bancal, du discutable!

Il ne restera rien de moi, il ne restera rien, il ne doit rien rester!

Bon sang, la robe rouge d'Alexandra Kazazou, comme elle est tachée et comme je la regarde, comme, comme je, comme.

Dans ses taches davantage que dans ses yeux, davantage que sa gorge, la robe rouge qu'elle a tachée d'un vin de la même couleur

À mon sang, elle ajoute celui du soir

Qui tombe sur Salonique

Et Dieu, ô mon Dieu, comme je suis perplexe en la quittant.

What window is it ? – The earth.

Murs de Thrace dans le matin vers Kavala

Ce tag: *Lemmy loves nobody loves Lemmy*

Puis la mer jusqu'aux îles d'Egée

Petros et toi et moi

Nos visages creux

Tu es radieuse, ma cherchée

Parmi les choses introuvables : la nonna, mes premiers poils, John Wilson, l'enfant mort dans le ventre de celle qui fut celle, bref –

C'est pas le grand soleil.

À Ouranopoli, de si vieilles dames qu'elles se signent, à mesure qu'elles cheminent en se cassant.

Et les hommes, il faut les voir, bâcler l'au revoir et prendre siège sur le traversier

Petits garçons lâchés dans la cour de Dieu

Riant vers Athos

Diamonithrion en main.

Mipos irthe i ora tou pafsipono mou?

Nous coupons la brume avec nos faces

Russes, Grecs ou Bulgares

Fiers d'avoir pendu les femmes à la paterne

En quittant la terre.

- No, Father, no, this is not Kurt, this is Henry, Father, you know Henry, he's the one to be sick, aren't you, Henry? Yes, Father, he's got AIDS. But, he has a very good appetite.

Forêts et vergers jusqu'au monastère d'Iviron

Loukoums en chemin

Chat blanc semblant porter stigmates

Oh comme il saigne, regarde!

Regarde, là, regarde, c'est une vipère.

Pendant la messe, nous embrassons des vitrines et des ossements

Rien que des bouches d'hommes

Posées sur des bouches d'os

Dans une église d'or et de bois.

- Pouvez-vous m'expliquer ce qu'on a mangé ce soir ?

Demande le père Jacob

Car je n'ai pas compris ma cuillère.

- J'ai une petite cellule pleine de bouquins et de belle musique.

Puis, il nous envoie chercher dans son frigo

Tsipouro, saumon fumé, oursins et fromages.

Passe de temps en temps

L'habit rance des longs popes noirs

Que rongent les encens, les pentes et le bon dieu

Tout ça près du Gift Shop.

- La bouche de l'oursin, on appelle ça la lanterne d'Aristote, je ne sais pas pourquoi. Je ne saurais pas non plus vous dire la différence entre catholicisme et orthodoxie, ça se joue à pas grand-chose, c'est comme tout. Quand j'étais un homme, j'aimais beaucoup faire du ski. Maintenant, je suis si vieux que je ne suis plus rien, rien du tout, rien.

Why this farce, day after day?

- Baudelaire, Edgar Allan Poe, Jean-Sébastien Bach, c'est pas mal, c'est pas mal. Et puis j'ai vu Glenn Gould jouer du piano, monté sur un escabeau.

Is it not time for my pain-killer?

J'ai prié Dieu d'agiter les détails.

J'ai prié Dieu de protéger les miens.

J'ai prié Dieu de me donner les mots qui manquent, puisqu'il faut bien nommer les choses, puisque les choses commencent quand on les a bien nommées, je le sais ici mieux qu'ailleurs, puisque ici, le plus souvent, nous nous taisons.

Comme la vie est plaisante

L'amour la solitude

Les cyprès sur Athos

Dagues pour le sein de Dieu, qu'il coule sur moi, son lait rouge et me baigne car je suis son enfant mort.

Je déconne.

Je vais dans tous les sens m'agiter en détails et chercher la source des questions, là-

Je suis très calme.

Tu ne comprends pas l'infini

Mais tu préfères son indéfinition

À l'absurdité d'une limite

À l'univers

Comme tracée au bout de l'espace

Au-delà des corps et des émanations

Par une craie sidérante

Tu préfères vivre avec une idée que tu ne comprends pas

Plutôt qu'enfermé dans un cercle

Dont tes mains pourraient un jour

Toucher la paroi.

Tu sais vivre chaque jour ces choses qui t'échappent.

Tu ne voudrais vivre que d'elles

En espérant de ta mort

Qu'elle sera l'heureuse conséquence d'une fugue de l'existence

Vers d'autres corps

Qu'elle quittera

Pour d'autres encore.

Ora è sabbia.

Solo sabbia.

En quittant Iviron ce matin, le père Jacob m'a touché l'épaule

J'ai eu peur que la vie déguerpisse.

Noli me tangere.

Mais le jardinier du monastère de Karakalou fait avec les fleurs

Ce qu'on aimerait faire de mieux avec une femme.

J'ai surpris deux fauvettes dans un feuillage, qui s'aimaient.

À des milliards de milliards de lieues

Dans un autre arbre et sur une autre étoile

Globe inconnu des astronomes

Ils ont peut-être leurs sosies, les oiseaux

Pour l'éternité

Et à cet instant.

What window is it ? – The earth.

Réveillez les morts! Appelez Louis-Auguste Blanqui! Reprenez les oliviers aux racines! Cherchez vos sosies dans les systèmes stellaires! Vous n'êtes pas unique. Vous n'êtes pas seul. Vous êtes éternel en chaque seconde et nombreux, sauvagement, sur cette étoile, là-bas.

Là-bas!

Là-bas encore!

Et là-bas.

Car tout ce qu'on aurait pu être ici-bas, on l'est quelque part ailleurs.

Tout ce que je ne comprends pas

Tout ce que je ne sais pas

Me console aujourd'hui

De mes mollets durcis par la marche

Pourtant les jours fondent sur mon corps avec les glaciers.

Beauty before age.

Ora è sabbia.

And now it's sand.

Solo sabbia.

Se laver le cul et les pieds, les aisselles et la queue, entre hommes de lavabos, à l'heure vespérale

Sans échanger un mot sur Dieu, dans l'air d'Athos.

Sentir au fond qu'on n'a pas grand avantage sur les fourmis.

Pourtant vous êtes beaux

Nous sommes beaux

Dans la pénombre des robinets froids

Silencieux

Sans les femmes.

Je me demande où est Miss Electricity à l'heure qu'il est.

Je me demande combien serait longue l'écriture d'un nombre qui partirait de mes pieds pour aller jusqu'au soleil et combien d'écrivains à travers siècles pour l'aboutir.

Je me demande pourquoi depuis quatre mille ans qu'il tourne sur lui-même mon coeur n'a pas encore atteint le centre de la terre pour y brûler enfin.

Elle est vraiment glacée, l'eau du soir, au monastère de Karakalou.

Tout ce qu'on aurait pu être ici-bas, on l'est quelque part ailleurs.

Dites-moi simplement si c'est loin.

Est-ce que c'est faisable à pied?

Que je me voie être, au moins une fois, que je me voie. Tel que vos millions d'êtres me voient et qu'ainsi j'en dégage une petite idée de mon passage parmi vous.

Et maintenant

Maintenant tu te couches.

Les voisins ronflent à travers murs.

Tu vas boucher la source des questions, là-haut.

Et maintenant

Tu es très pauvre.

Sur le roc près du monastère de Dionisiou

Montent un buisson rouge et cent hommes

Prenant souffle aux nuées

Et quand un chardon pousse au flanc de l'un ou des autres

La couronne du Christ saigne son front d'autant plus.

Ask my father if he wants to listen to my story. – He's asleep. – Wake him.

Qu'est-ce que vous croyez ?

Je répète ma question : qu'est-ce que vous croyez ?

Et maintenant

Maintenant?

À l'heure de l'office, en clandestin, je regarde les dévots embrasser l'os poudreux de la main droite de Jean le Baptiste

C'est un baisemain d'une douceur grande ouverte

Et oui, les hommes, ils sont cent

Ivres au tourniquet des mystères

Et je suis là

Et tu es là

Sur le périhélie

À ne pas savoir quelle est ton œuvre

Qui est ton amour

En qui crois-tu?

Il n'y a pas de dentiste sur Athos

On n'a plus qu'à regarder tomber nos dents avec l'automne des forêts

Ce n'est pas triste

Parce qu'on les cherchera dans le terreau humide, parmi les feuilles en feu

Les dents de nos mâchoires

On ira les planter dans les cimetières en bord de mer

Pour voir si des visages poussent à cet endroit

Moi j'y crois assez

Et vous?

Et toi

Toi, qu'est-ce que tu crois?

Tu reconnais Dieu à chaque fois qu'un visage t'est familier, alors que tu le découvres.

Dieu est là, dans l'équivoque possible.

Dans le pli que fait une minute, quand elle ne passe pas ou quand elle va trop vite.

Dieu est un malentendu, ce qui veut dire qu'il y a quelque chose à écouter.

Goodnight.

Goodnight.

Goodnight encore.

Comme s'il fallait qu'on adjuge cette foutue nuit, et qui l'achète ?

Bon sang, on a encore mangé une assiette de cette bouillie dégueulasse. Heureusement qu'il nous restait un peu de chocolat.

And now it's sand.

Réveillez les choéphores! Car nos morts sont vivants et ils ont faim!

Nonna

Nonna mia

Comme tu étais gourmande.

Et insolente.

Oui, tu savais m'aimer.

Mange, c'est mieux que rien, et puis j'ai du chocolat dans ma cellule.

C'est la cellule d'un moine qui vient de mourir.

Dis-lui qu'il peut nous rejoindre et manger avec nous.

Dis-lui, Nonna.

Dis-lui que la vie reprend.

Ailleurs, toujours.

Ora è sabbia.

Solo sabbia.

Dear fucking you, tu ne m'échapperas pas.

Je t'écrirai les correspondances ratées dans tous les aéroports du monde.

Je mourrai de ca.

De saloperies de lettres.

Why this farce, day after day?

Car je ne sers à rien.

Je ne sers à rien.

Is it not time for my pain-killer?

I need my pain-killer!

I need it!

I want to sing!

Noli me tangere!

Ne me touche pas!

Ne me touchez pas.

Si vous cherchez un sens à tout ça, c'est celui qu'a pris mon cœur, libéré de sa force centrifuge

Il va tomber dans le soleil.

Je vous écris ma chute sous la ligne des apsides

Quel bordel

Et maintenant

Maintenant

C'est du sable.

Et maintenant silence

Un silence d'au moins quatre mille ans

Je vais faire silence

Écrire silence pour quatre mille ans au moins

Et merci à l'organisation des êtres de m'avoir compté parmi eux, mon anatomie acceptable, merci à l'abscisse que j'ai brouillonnée mille fois de ma naissance à ma mort, merci de m'avoir tout donné, merci de vouloir tout reprendre

Mais je ne lâcherai rien

Vous êtes prévenus, les anges, je ne lâcherai rien

Fin de partie, vous dites

Mais je ne lâche pas

Je ne lâcherai pas

Endgame

Lancez-moi les échelles de secours

Je veux vivre encore!

Je veux vivre!

Mourir comme meurent les étoiles, et quand ma terre éteinte filera la nuit, elle heurtera d'autres astres, et la chaleur

La chaleur

La chaleur nous sauvera

Et nous renaîtrons de nous être embrassés ou mordus

Oui!

Comme renaissent les corps célestes

Je regarde

Là-haut:

C'est un cimetière et une maternité.

Comme j'ai peur.

Comme je suis bien.

Ces mots sont pour ceux qui vivront avec cent mille volts dans le cul car je suis mort cent mille fois

Why this farce, day after day?

Tu écris depuis les morts

Assis dans leur écuelle

Tu es le toutou dans les tombes

Qui attend son tour

En jurant qu'on ne l'y prendra pas.

Et dire qu'il y a des hommes qui vivent là-haut, derrière les fenêtres sur la falaise qui se jette dans Egée

Dire que dans la skite Kafsokalivion, des hommes prient pour l'humanité entière sans l'avoir jamais fréquentée.

Solo sabbia.

Le père Arsenius me sourit : *Do you speak english ? Sprechen Sie Deutsch ?* Comment tu t'appelles ? *What's the weather like ?* Il ne va quand même pas pleuvoir.

Je vis ici depuis quarante-trois ans, vingt-huit ans passés au monastère Dionisiou.

Prie pour moi, prie Arsenius, tu ne me connais pas.

Touche-moi, s'il te plait, touche-moi dans le soleil qui s'aggrave.

Fin de partie.

Nous serons inachevés à jamais, comme le dernier Christ du peintre Masteropoulos, avec son corps blanc et son squelette au crayon.

Comme j'ai peur.

Comme je suis bien.

Bateau de jour, route de nuit, d'Athos à Athènes, on mange du fromage pimenté et de la purée d'aubergines dans une taverne.

Aux Roseaux Brûlés, je t'aimais Grâce, à quoi bon?

C'est réglé.

Endgame.

Souris-moi quand même dans le parfum de nos chairs vives et nos langues tirées au diable ou au sort.

Et maintenant silence

Pour quatre mille ans au moins

Silence

Silcilce

Silence

Silence

Silence

Silence

Silence

Silence

Silence

Et maintenant

Maintenant oui

L'amour la solitude

Ce que j'attendais

Ce que tu attendras

Ce que nous attendions ensemble

Ce que nous attendrons des jours meilleurs

Maintenant

C'est du sable

Alors je me rejoins

Dans la chaleur et l'éther.

Oslo

Oslo, entre loup et loup

Il neige souvent dans les mauvais poèmes. Tôt ou tard, dans les mauvais poèmes, elle finit par tomber ; C'est meilleur, un poème blanc.

#

Mais il pleut.

#

Tu prends la rue Karl Johan jusqu'à la Gare Centrale.

Ils sont beaux, les passants, ils ont l'air bien, tant mieux ; on espère tous porter un jour l'existence en pendentif.

#

Froid, l'après-midi, la nuit.

Le vent venu du fjord.

Flics et nuages pour le silence et le bruit.

#

Un mendiant lève la voix, tourne sur lui-même un très long temps, une espèce de grue sans personne dans la cabine.

Ça fait son petit effet.

#

Des blondes, de toutes petites blondes, avec des écharpes dans lesquelles on voudrait se tailler des bras.

#

Qu'on te donne un combat au moins, tout petit combat, que tu puisses écrire contre quelque chose!

La feuille de papier, tu dois bien l'appuyer quelque part, la gâchette.

Ne serait-ce qu'un dos, qu'on te tournerait, de peur que tu embrasses la bouche devant dans le visage, ou que tu la mordes de peur qu'on te l'enlève.

#

N'importe quelle petite blonde, ou bien ce mendiant-là.

#

Mais il pleut, et les filles sont tant arrosées qu'elles poussent jusqu'au ciel, alors les baisers – oublie.

Le mendiant, lui, s'est noyé.

#

L'hôtel est rempli de pakistanais avec des clés USB ; on dirait des guêpes, prêtes à piquer.

#

Il ne neige toujours pas.

Pourtant pas brillant, ce poème.

#

Pinochet a disparu.

#

Tu étais toujours absent des quarts d'heures américains. Là que te prenait l'envie de pisser.

#

Mais quand la pluie t'invite à danser, dans cette longue estafilade qu'est la nuit sur Oslo, tu fais mon petit effet ; les gens sous l'abribus t'offrent dans leur regard la même surprise qu'aux serpents quand ils pondent.

#

Tu danses avec des courants d'air bien branlés.

Jonches le sol de tes peurs bleues.

Plies quelques abysses avec les draps de lessive.

Mentalement, jusqu'aux pieds des statues de Vigeland.

Te fais mousser.

#

Tout n'est plus que lambeaux et ventres ouverts aux pollens.

Ta mère était couturière.

Maman, comment faire?

Chambre d'hôtel de dix mètres carrés ; le jour n'est pas plus grand. # Lamentation de chiot dans le siphon sous l'évier. De beaux yeux noirs dans les tubes, avec la pourriture. Tu écoutes. Il faudra peut-être un jour faire un enfant. # Quand auras-tu le courage d'écrire le Manifeste du Silence ? # Le suivre à la lettre. # Quelle lettre? La dernière lettre, avant de se taire ? # Un G pour Grâce? M pour la Mort? Un E pour Existence ? Ou bien Encore.

Il faudra peut-être partir un jour. Quitter le voyage, entrer en errance. Passer d'une fenêtre à l'autre.

Être l'homme des fenêtres et passer, passer jusqu'à l'arme à gauche.

#

Se donner la mort. Se donner. La mort. Se donner à la mort. Tour de passe passera-plus.

#

La fille aux bottines rouges, courant au bord du fjord vers l'inclination des lumières et la double horloge indiquant trois heure vingt, l'après-midi, la nuit.

#

Il a enfin cessé de pleuvoir.

Mais le soleil rasait les édifices en vieux coucou malade, peinant à prendre au vol le meilleur du vertige.

#

De ma naissance, je ne garde au fond qu'un très mauvais oubli. Soupires-tu.

#

Oslo, entre loup et loup.

Tu cherchais une bonne raison de gueuler.

Delhi, Orchha, Bénarès

À la renverse

La nuit tombe sur les hauts quartiers de disparition ; Tu espères à travers les murs Faire passer ton corps de briques Avec l'âme au centre, En forme de fenêtre, Et les singes qui jouent À l'ouvrir, à la fermer.

#

D'abord, tu voudrais passer à travers, Remailler l'espace entre les êtres et toi ; Détoiler.

#

Démembrer, peut-être.
Que flottent jusqu'au soleil
Bras, jambes et gencives, libres de pesanteur:
Tu rêves ces presque mânes
En enfants brûlés d'Icare,
Un soir
Au bord de la Yamunâ.

#

Un milliard et cent trois millions de cœurs brouillés Tordant le nid des thorax.

#

Sur la berge, avec la boue, de petits bateaux de carton Vraiment foutus, qui coulent sitôt lancés ; Qu'on appelle tendresse, entre nous, Ce soir.

#

As-tu déjà été, à ce point, la somme dérisoire de tes membres ? Oh le déchirant assemblage. De feu et de papier. #

« Accordez-nous l'apesanteur! »

#

Imploration des monstres, déboutés par le ciel

Au pied de la Mosquée Jama Masjid

Parmi les chèvres et les commerçants ;

On en vient toujours à leur ouvrir une ligne,

Qu'ils ne claudiquent plus, pour une seconde.

On écrit déchirant et le poème est déchiré.

Ah la sale charité

Pour l'homme couché, les pieds collés au cul, dont la mère a oublié de lui fabriquer des jambes ;

Ah vous vous sentez merdeux, les hommes, de vous rater les uns les autres.

Et la peau, la peau n'est plus qu'un voile soudé à vos chairs, pour les cacher, tandis qu'elles se corrompent.

Tu te sens qui t'en vas

Sur les ailes de la gangue ou des gangrènes

Et tes larmes ont tari

Tari

Comme cette enfant rose et noire

Ce brouillon d'enfant

Qui, se jouant de la théorie des atomes,

Passe dans la terre, sous tes yeux.

Elle passe dans la terre.

Passe.

Dans la terre.

En devenant une parcelle : centimètres carrés de ton sol, rose et noir, sur lequel tu marches.

#

Et les singes ouvrent, ferment la fenêtre,

Font claquer tes contrevents;

Le jour s'écaille.

#

Dans la chambre d'à côté,

Un homme se crache tout entier dans un lavabo;

Longues heures durant.

Hôtel quitté dans l'aube tuberculeuse;

Trois veilleurs de nuit s'ébrèchent sous des couvertures rouges.

#

Tu te demandes combien de fois peser les mots et si la même balance vaut pour la vie.

#

New Delhi Railway Station
Vingt-trois décembre deux mille six.
Foule cramée,
Comme ta langue
Dans le thé au lait
Et les psaumes.

#

Tu entrevois cet au-delà de la parole, que serait la présence,

La seule présence.

Vœux détruits

Audace rongée

Sur les plaines de morte volonté

Ivres de rien

Être là

N'être que là

Ça

N'être que ça :

Homme présent aux hommes.

Pour rien.

Juste présent.

#

Est-ce mourir, déjà?

#

Train, là-bas Jhansi.

Milliers d'hommes le long des voies

Accroupis pour chier

Dans les buissons plastiques ;

Des porcs grisâtres viennent timidement

Fourrer leur groin dans leur cul;

Ça les fait marrer, les hommes.

Les porcs, comment savoir ?

#

Hameaux ensablés

Linge séchant sur les toits de tôle, sans les hommes au-dedans, mais presque pourtant.

Campements aux abords des gares

Huttes isolées

Parfois, le pourpre d'un sari

Trois hommes autour d'un feu, frères de l'instant.

#

« Qu'importe si tout à l'heure, je suis mort. Là, j'ai du feu sous les mains et des yeux où me sonder. »

#

Quand je regarde le mendiant, je ne vois plus l'enfant, ni le vieillard. Quand je regarde l'enfant ou le vieillard, je ne vois que le mendiant.

#

Et toi, sans corps ni fonction, sans vraie nécessité – ne te le cache pas – À la mauvaise santé de ma conscience Aux cénotaphes nombreux où l'homme ne dort plus À cette poignée de mots qui peuvent bien crever, Tu trinques.

#

Au-delà de la parole, Ta seule présence.

#

Liste des choses à devenir, une fois l'écriture passée :

Une aiguille à chapeau.

Une vache pas du tout sacrée, juste une vache. (Est-ce qu'on peut être juste une vache?)

Un panneau de signalisation. (Sens interdit, de préférence, mais j'aime bien la limitation de vitesse à 130 Km/h)

Un chien au soleil.

Une chemise déchirée au coude.

Un vieux pot de mayonnaise.

Un collier de fleurs.

Un veau pas du tout en or.

Un peu de feu, un peu de glace.

Du grillage. Et enfin La gorgée d'eau susceptible de sauver chaque homme du désert.

#

Au bord de la rivière Betwa Les lavandières défont leur tresse Et se battent avec les draps de lessive Du plat de la main Rendant sonore leur buste nu.

#

Elles font la <u>Liste des choses à ne plus être, une fois cette vie passée</u>:

Elles écrivent : une femme. Et puis, elles ne savent plus.

On voit bien que ça les perturbe : leur buste ne fait plus de bruit.

Mais, elles éclatent de rire.

#

Être là.

N'être que ça.

#

Milliers de pages noircies; Mais tu ne savais pas encore Regarder ta mère dans les yeux Ni le soleil du lendemain dans la lune du soir. Pauvre cloche.

#

Pardonnez-moi, Il y a tant à jeter.

#

Tu dors avec les araignées, une salamandre, de plantureux moustiques et une chouette hulotte.

Orchha, Madhya Pradesh.

Vingt-cinq décembre deux mille six.

Joyeux Noël.

#
Ceci est ton bûcher,
Dont tu sortiras vivant
Ouand sera morte

Quand sera morte Cette maladie de voir les mots.

#

Car il doit bien y avoir

#

Une vie

#

Après.

#

Écrire la vie

#

Après avoir cessé d'écrire la vie.

#

Avec d'autres instruments.

#

Présence, seule présence, Délégation des organes, Se disséquer dans la bonté.

#

Milliers de pages bonnes pour les entomologistes : Chenilles demeurées chenilles.

#

Tu as été ce bambin impudique Qui ne pensait pas assez

À décevoir des attentes. # Tu dois décevoir. Il faut décevoir. Ça s'apprend et puis Quand on sait On sait. # De l'apprentissage de la déception comme de celui de la bicyclette, de la confusion comme esthétique. # Contusion, pardon. Contusion. # Chambre, cimetière. Rien qu'un chien Des bruits de vaisselle Et du klaxon en veux-tu. # Les vaches comme des chats de gouttière, Dans les rues d'Orchha. # La nuit, tu montes dans les ruines du Raj Mahal Mythifier quelques ombres: singes, perruches, vautours. # La chair explosive de l'Inde, Où tu demeures Pétrifié.

Caste des touristes, ta caste pauvre cloche, faisant la courte échelle à leur propre bêtise

#

Se hissant sur les hauteurs d'eux-mêmes

201

Pour flasher l'existence à cinquante mètres - cinquante mètres, ça ira -Dans leurs nasses rougeoyantes Braises au front, les yeux plein d'huile Lampions de chair. # Tu les regardes S'allumer S'éteindre. # Toi, le plus obscène Dans la foule Tu es grimpé plus haut Jusqu'à ce que tu crois être N'es pas encore Ne sera peut-être jamais: # Un véritable égaré. # Organes rendus à l'espace qui les a assemblés. # Les dispersera. # La mort dans l'âme, tu iras enfin Forniquer avec la joie Et vous serez fourbus. # Dieu qu'il ait bon d'avoir parfois une haute opinion de soi-même. #

Être là.

N'être que là.

Ça.

N'être que ça.

#

Anil Dixit, meunier à Orchha, te trouve un joli corps.

- Muscles de la mâchoire – mes préférés, te dit-il.

T'invite à t'asseoir près du convertisseur, et la courroie de caoutchouc, tout près, qui s'emballe, et les sacs de farine sur lesquels on blanchit.

Il ne sourit pas tellement, Anil Dixit.

Caresse tes bras, un temps, et tu rougis, peut-être, de recevoir la tendresse du meunier.

- Trempe ta main là-dedans, te dit-il,

Ouvrant un sac de nylon.

La farine est chaude comme une mue de fille devenue femme.

- Combien de fois par mois faire l'amour avec ma femme pour avoir un corps fort comme le tien ? Une fois par mois, ça suffit ? Est-ce que c'est trop ?

Tu lui prescris trois coups la semaine.

- Je vais voir ce que je peux faire, te dit-il.

Il ne sourit plus du tout.

Il regarde le grain qui se change en poudre.

Lui aussi a quelque chose d'Albert Einstein.

#

Si ça se trouve, on est tous ses gosses.

Ça se trouve, le premier coup de génie, c'est de se convaincre qu'on en a.

#

J'ai toujours su que j'étais génial.

#

Heureusement, ta santé est très pessimiste, aujourd'hui. Il fait bon se tenir debout et vivre encore pour l'heure qui vient Triste chance d'être ce taureau Qui charge l'espace

Et s'arrête au pied des banians

Pour brouter.

#

Deux grands yeux tièdes sous un dupatta jaune et vert,

Rouge bénédiction entre les sourcils;

Sourire et poignard

Répondant soudain à la même définition

Dans le dictionnaire. # Longs crachats de bétel et de tabac, Dans les rues d'Orchha. Salive des vaches Bouses fumantes comme des soupes Nuit faite de feutre, à son commencement. Puis, on ne sait plus, car les portes des maisons Se ferment les unes sur les autres En empilant les ombres; On n'ose plus rien toucher. # Chimère ou chien à l'entrée du marché : Tu prends ça en photo; N'aurais pas pris moins de temps pour saisir une amante ou un frère. Puis tu rejoins Hervé l'Alsacien. Vous marchez sans fumer, sans boire, sans gueuler Sans scandale. C'est presque dommage. # Manoj vous montre son enfant. Sa femme. Vous n'entrez pas. Vous n'osez rien toucher. Tout est d'une fragilité impossible. # Et il y a ce chien ou cet enfer, à l'entrée. # À la sortie? # Tous ces mots peuvent bien flamber. Merde à tout ce que j'ai écrit!

#

Parce que D'abord J'ai vécu. # La poésie est crevée. Le voyage est crevé. Mais leur crémation, elle est belle! Elle dure, car nous avons du bois sous les ongles Et nous nous retournons, Tu te retournes Sur le feu : Ce sont tes pas qui remontent la piste claire de la fumée. # Prenons la terre avec le sérieux des grands scandales Sans parodie Sans masque de clown Sans ferveur Sans pitié. # Le strict nécessaire. # Peau contre peau. # Être là. N'être que là. N'être que ça. Ça. # Old Delhi Railway Station, Vingt-neuf décembre deux mille six. Larguées sur des nattes ou des plaids

Somnolent les familles dans le grand hall.

Tu as le nez noir de carbone,

Autres poussières, dont celles des hommes et du soleil, Arrachées.

Langue râpeuse, épines en gorge, sale gueule, très sale gueule et dedans oh dedans -

#

Centaine de porteurs élimés, dans des poses lasses contre les pans de béton ;

Tu entres dans leur dos : c'est un dédale de ruelles, pas facile de s'orienter.

Tu sors et c'est la gare, à nouveau, avec ses arrêts cardiaques, son cœur sans cadence fixe.

Tu rentres dans la main d'un vieillard, qu'il a ouverte sur sa face, pour la protéger des néons et des mouches : c'est une plaine aux ruisseaux poissonneux ;

On y vient de loin pour pêcher, dans l'histoire de l'homme.

La location des barques n'est pas exorbitante

Si l'on veut remonter le Majeur.

#

On dirait qu'il te reste peu de mots en bouche À l'ombre du Grand Dieu Money Boom Avec ses ailes de banana silk.

#

Heure du phénix à tête d'éléphant.

#

Tous ces petits tours sur toi-même Pour ne rien comprendre du monde.

#

Tu ne voulais aller nulle part. Sisyphe décapité. Que roule ta tête Et roule Et roule encore.

#

Mais tu as sorti de chez toi. Tu es sorti Faire un tour sur toi-même, Et d'un centimètre ou deux Déplacer l'axe de ton être Dans le parfum vorace de la fuite. # Tu es sorti. Quelle idée. Tu sors. # Un cercueil pour la partance! Qu'en vampire, elle puisse reposer Au moins la nuit. # Tu les lances au ciel Tes bras bouffés par les insectes et la crasse Pour battre le tambour Des épiceries Et des constellations! # Un cercueil! Il faut que tu dormes, Demain la route encore, à sucer dans les virages. # Tu te postes à l'intersection des dieux et des commerces, Trente-trois millions de dieux, trente-trois milliards de commerces. Tomber à pic. Couler au fond. La Trinité préside au grand remue-ménage des bourses et des esprits. Te sauver des cris non entendus de l'intimité mondiale, Au nom de laquelle on n'a pas encore pactisé. # Bénarès. Trente et un décembre deux mille six. #

Les ghâts à cinq heures ce matin prêtaient le flanc au brouillard

Les barques étaient confites contre les rives Les rameurs forclos Tes mains gelées d'horizon mort L'eau du cimetière à tes pieds Le Gange.

#

De ta jeunesse perdue, tu n'as plus qu'un goût vague Qui te prend la trachée; Amygdales mal soignées, Un peu de pus, Et tu pourrais juger autrui Très mal, À cause de l'amertume.

#

À ta tempe montent les tablas Prières à Krishna Eaux du Gange alourdies par les cadavres Dont tu aspires L'essentiel En marchant.

#

C'est dans l'air, nos morts On les respire Comme une montagne.

#

La ville sembler devoir tomber à mesure qu'on l'élève ; Ces draps qu'on a roués de coups de battoirs et qu'on salope en les jetant sur le sable Pour qu'ils sèchent.

#

Tu n'avais jamais vu pisser une vache.

#

Tu n'avais jamais vu mourir personne.

#

```
Et puis quelqu'un est mort
Ce matin
Sous tes yeux.
#
Hydrocuté.
#
Un type, la quarantaine, en étoile sur la rive
Bienheureux
Sous le soleil, qui avait traversé
Tout traversé : le brouillard, les eaux, la peau du type qui venait de crever ;
Tout était transparent, et la mort, si simplement parmi nous.
#
Il y eut une petite foule tenace autour du type en étoile
Pour lui masser les mains
Le torse
Les pieds.
#
On lui a frictionné les cheveux
Un gars derrière lui
Et le plus drôle, c'était l'inscription sur son tee-shirt :
#
If you lose your mind, COME BACK.
#
Mais il n'est pas revenu, le type en étoile
Bienheureux peut-être.
#
On le brûlera demain.
#
```

Tu vois:

On meurt Comme ça. # Ça ne fait pas une impression folle D'ailleurs on t'a proposé un tour en bateau Tandis qu'on emballait le corps du type, en repliant ses bras. # Et les singes À la fenêtre Regardaient passer les âmes. # Il you lose your mind, COME BACK. # Comment revenir? # Maintenant la nuit retombe sur Bénarès. Maintenant le remords est absolument désert, Et les hommes minuscules Dans leurs boîtes Dans leurs castes Dans leurs habits. J'ai été baptisé. # Au crépuscule d'or gris Filaient sur le Gange l'origami des barques, plaisanciers dans leurs plis. Sur les bûchers noircissaient les crânes Les bustes Les ventres Les sexes: Flammes dans les queues et les cons, Fondus. Dépassaient souvent une jambe ou un bras,

Qu'on relançait au feu Quand le reste déjà Était poussière revenue à poussière. De certains bateaux Montaient des beats technos vraiment durs ; Ils pénétraient l'obscurité À la faire battre battre battre ; Des gosses dansaient sur les rives, mains sur les hanches, Garçons entre eux, filles entre elles; La chanson posait à tous la même question, Refrain salaud: # Are you ready? # Cent cloches sonnaient l'heure des temples Et les prières entraient dans les bouches La vie était folle Et la mort l'imitait Et les peaux rutilaient comme les sous qu'on n'avait pas Et les dents sous la glaise étaient noires de joie C'était bon d'être là Et la lune là-haut, la lune brillait pour tout le monde Sans rien demander Sinon son dû de mort, son dû de vie Et une danse encore Une danse en plein bordel Que l'on retranche à l'éternité Son tape à l'œil Sa longue traîne de ruines Sa vacherie. # Are you ready? # Premier décembre deux mille sept. Non, je ne veux pas mourir. Je ne suis pas prêt. #

Je commence juste à me convaincre que j'ai toujours su que j'étais génial.

#

Il y eut la jeune femme au dupatta vert et le rire édenté de Jagdish Prasad Bajpaï; Un thé sur Lal Ghât et mille autres femmes, avec l'argenterie ou le revolver.

À l'assemblée des rêves présidaient des alliances de Charon, vœux de soiffard repenti : Non non et non ;

Le monde n'est pas à toi.

#

Tu repenses à Miss Electricity Sur Assi Ghât Dans les banquises dissoutes. Pleine lune sur le Gange Quelques os tirés du feu : Un fémur

Une cage thoracique

Un taureau bleu au milieu des bûchers

Les vendeurs de bougies pour accompagner les âmes

Et les dormeurs les lavandières les Coréens les Anglais les hippies les margoulins les loueurs de bateaux les cerfs-volants les joueurs d'échecs les adolescentes fluo les mamans au dos nu les raseurs les rasés les marchands de bois les cendres les dealers de manali de hasch et de marie-jeanne les paumés les trouvés les mages et les menteurs les sâdhus les relous les fous et tes genoux pas bien droits

D'avoir arpenté le puits

D'où jaillissent les existences obliques.

#

Are you ready to die?

#

Are you ready to live?

#

Personnellement, je suis prêt à dire : j'aime beaucoup, c'est délicieux.

Comme on le dirait à un hôte vraiment spécial,

Genre une nana qu'on a dans l'œil, et qui nous a fait le plaisir de préparer le dîner

- Merci, vraiment, ça a l'air, hmmm -

Et elle te sert un truc dégueu

Trop cuit, ça se voit, et puis c'est pas bon,

Mais on ne veut pas la vexer,

Alors on mange

Et on assure : c'est délicieux. # La mort. # La vie. # J'aime beaucoup. # C'est délicieux. # Un jour, on se demandera qui a éteint la lumière. # Et on ne mordra plus dans les mangues. # Jagdish Prasad Bajpaï Je te demande pardon d'insister pour que ton nom figure dans mon poème Ton visage dans mon livre Je sais que tu mourras dans les trois ou quatre ans Alors je me souviens de toi Sur Lal Ghât. Nous avons parlé de la pendaison d'Hussein Le thé était bien sucré; Nous parlions dans l'angle souverain de nos vies En dévorant la parenthèse des chiens et des loups. # Jagdish, ne meurs pas trop vite. # Tu pries,

Un soir.

#

Sous la lune, sous le Gange, un milliard cent trois millions de regards tournés vers le ciel des revanches, des attentes et des brises bornées.

#

Sur les étals de survie Le temps chaparde avec les singes De menus objets Qu'on emploie comme attelles Et l'on court En vain.

#

Oh mais ça crève Comme ça crève Ah mais oui ça crève Partout

Dans la merde, la pisse et les grâces inouïes du soleil

Ce que ça crève

Ça donne des massages, et puis ça va crever

Ça sourit, ça finit pas son repas, ça se cure les pieds et puis ça crève

Ça se cache pour se prendre la main, ça fait la queue au cinéma, ça maudit les voisins, ça manque de se faire écraser et puis

Ca se fait écraser.

Ça crève

Et c'est pourtant l'heure des braves

À la lumière

D'une Trinité scalène.

#

Tu as voulu parler avec les anges Mais à attraper Un ange C'est pire qu'une poule.

#

Tu as tracé un cercle de craie autour d'eux, Les anges ; Ils n'ont plus osé sortir. #

Des poules!

#

Tu aurais aimé savoir : où est le pays nouveau ? Le pays de l'avenir provoqué ? Le pays de mes enfants ?

L'anti-patrie où l'on ne se parle qu'entre minuit et minuit trente.

#

Mais les anges venaient de pondre leurs œufs et réclamaient du grain.

#

Tu as enchaîné l'espérance à tes poignets

Et, pèlerin boiteux,

Tu ne t'arrêtes plus pour brouter.

Tu ne t'arrêtes pas non plus pour boire.

Tu ne t'arrêtes plus.

Que plus rien ne t'arrête.

#

Il ne faut plus se parler qu'entre minuit et minuit trente.

#

N'être que ça : un homme qui parle à minuit.

#

Quelle que soit l'heure.

#

La terre est d'une beauté si peu classique qu'on la dirait née dans la dernière prière oubliée, ce soir au bord du Gange, et les mouches lui tournent autour, parce qu'elles rêvent d'en lécher l'écorce.

#

Pressons-nous, pressons-nous.

```
#
```

Puis tu prends le train
Pour quinze heures encore
De pénombre ;
Sursauts
Rêves et lancinances,
Jusqu'à Delhi
Demain.
Quatre janvier deux mille sept.

#

- Langston Hugues, vous devriez lire Lansgton Hugues!

Et allez faire un tour dans les Lodhi Gardens. Absolutely superb! And I love the fog, people don't understand anything about the fog!

#

C'est un Indien de Toronto, la soixantaine, incisives bousillées.

Il a quitté les hivers, après trente ans passés à s'en plaindre.

Il te parle des poèmes de Langston Hugues

Les jardins de Lodhi

Les tempêtes de sable qui lui manquaient tant ;

Du coup, il est rentré à Delhi.

Maintenant, il est triste de ne plus voir de neige.

Il retient ça : le sable et la neige.

Il n'a pas connu d'expérience plus forte :

Le sable et la neige.

#

Il te dit ça : au bout du compte, on ne retient que la terre et le ciel.

#

Pas forcément ce qu'on a aimé le plus ni qui nous a le mieux aimé.

#

Mais le sable et la neige.

#

La terre et le ciel.

#

Tu vas marcher dans les jardins de Lodhi, de longues heures ;

Tu penses à Octavio Paz.

Langston Hughes, qui fut chasseur dans un club de la rue Fontaine, clochard à Gênes, plongeur à Pigalle, correspondant de guerre.

Il y a cette phrase, gravée dans le béton : *It's a white man's world*.

C'est drôle.

Non, c'est pas drôle.

Soudain un nénuphar réduit toute idée à son éclosion.

#

Tu penses à Grâce, à Miss Electricity:

Métaux en fusion

Femme d'airain

Femme alliage.

Bref.

C'est bien elle.

Cette fleur.

#

Tu penses à ton père, à ta mère L'assemblée des aimés, des aimants Dans les jardins de Lodhi.

#

Il te restera d'eux le sable et la neige, tu garderas le sable et la neige, qui te garderont quand tu n'auras plus personne, quand tu auras échappé à tous, tu les serreras contre toi, de toutes tes forces, ces poupées de chiffon, ces grains, ces flocons, le sable et la neige.

#

Tu auras froid.

Tu auras chaud.

#

Voilà.

#

La vie.

#

La mort.

#

Sur Church Mission Marg
Dans le vieux Delhi des lanternes et des crevards
Vous êtes trois cents types au regard poché,
Pourtant pas des frères,
Mais une nuit durant
Vous avez respiré le même air gelé
À l'hôtel des portes ouvertes
Et votre haleine a tourné.

#

Tu t'es dit : la poésie, ce truc de riche.

#

Dehors les paupières battent.

Lumière.

Noir.

Lumière.

Lumière.

Lumière.

Il faut toujours faire le noir, pour pas chialer des yeux, les paupières battent.

Le sang circule dans les veines

Artères

Capillaires.

Le thé Masala bout dans les casseroles.

Les cœurs sont alimentés.

Cour des grouillots et des guerriers des mères et des filles fruits secs graines argent loques chèvres chiens vaches les estropiés les vaillants les hommes les femmes le marché des siècles.

On est là, sous une couverture baisée de punaises et de vers, on a passé la nuit, une nuit de plus, on a passé la nuit! On n'en revient pas d'avoir passé la nuit. Bon.

#

Ce truc de riche ce truc de retraité ce truc de mort-vivant.

Old Delhi, cinq janvier deux mille sept.

Être là.

N'être que là.

Tu as rêvé de Grâce; Que l'avion du retour prochain vers Paris S'écrasait Sur son menton. # Ces rêves de riche. # Ah crevez-moi! Ou donnez-moi des mains Pour *autre chose*! # Taisez-moi! # Être là. N'être que là; Être ça. Rien que ça. # Homme parmi les hommes. Homme qui marche. Ne veut pas s'asseoir, non merci. # Tu n'as pas pitié, c'est bien. La pitié! Ce milan noir sur nos crânes de souffrants qui prennent plaisir à souffrir davantage et boivent à la paille le sang malade. #

Cela dit, quelle idée de rompre ainsi le pain du temps dans des lieux sans femmes!

#

Le pain du temps. # Tu repeins la chance en vert : Printemps possible. # Ainsi vient l'heure où l'on ne se perd plus. Tu ne te perds plus. Tu ne perds plus pied. Tu saisis tous les paramètres et tu as du mercurochrome pour les petites coupures. # Tu sauves L'espoir incertain Qu'on te renverse. # C'est une promesse que tu te fais à toi-même. # Sauver l'espoir d'être renversé Puisque de leurs cendres Renaîtront poèmes et voyages. Les magies sont noires. Elles sont bonnes, Si noires Qu'on se croira aveugle Comme en amour En amour En amour. # C'est une promesse.

Les voix de l'au-delà n'ont plus de prophéties en stock,

#

Plus rien à nous apprendre sur nous-mêmes. # On a épuisé notre Nostradamus. # Nos cassandres, nos pythies, nos oracles. # Nous sommes grands Et bientôt Au-delà Déjà Au-delà. # Les voix de l'en deçà n'ont pas d'autre choix Que celui de nous renvoyer dos à dos. Ce n'est pas un duel. C'est un point de contact. # Des omoplates et des reins, qui se touchent. # Être là. N'être que ça. # Une promesse. # Les voix de l'autour nous invitent à la table des vivants pour boire et manger. Debout. Tout siège est bancal. Boire et manger.

Entre bêtes féroces ou domestiques, au calme des auges.

L'eau des promesses. # Le fruit des promesses. # Tu ne sais pas, au fond tu n'en sais rien; Tu dis peut-être ça parce qu'il y a juste assez de soleil sur Delhi ce matin Pour ne pas laisser brûler ton cœur avec les ordures. # Tu ne sais pas, tu n'en sais rien, c'est peut-être le soleil. # Mais ce n'est pas grave. # Être là. N'être que là. Être ça. Rien que ça.

#

Ce n'est pas grave.